

Biblioteka
U. M. K.
Toruń

253509

XIII. 2. a.

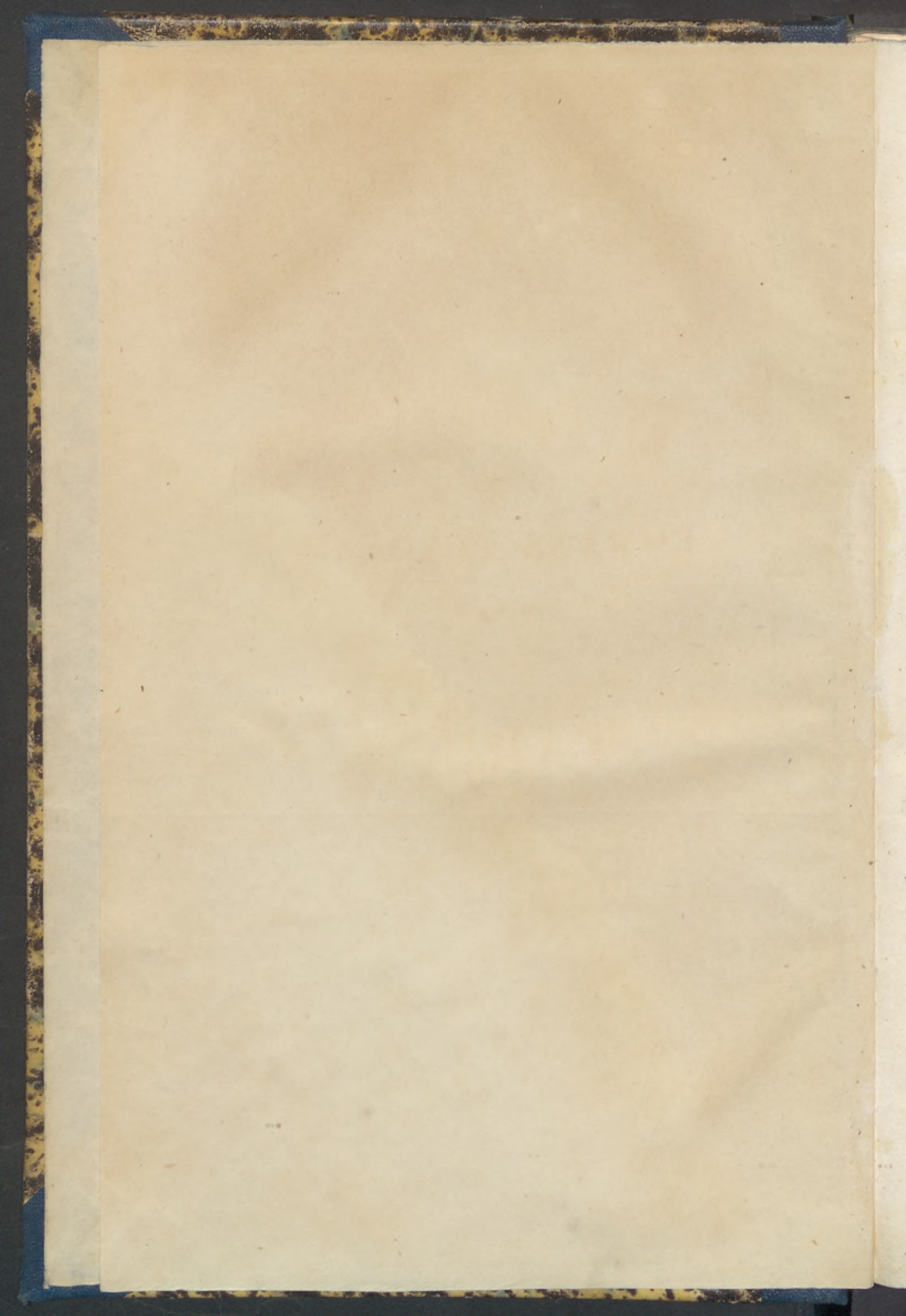
15

CHOUX

ROMANS POLCHAIS

1874

TARLO



TARLO.

ROMAN POLONAIS

DE M. LE COMTE FREDERIC DE SCHARREN.

CHOIX

PAR M. CHARLES FOURTIER.

DE

CE ROMAN.

ROMANS POLONAIS.

PAR M. CHARLES FOURTIER.

TOME I.

—

TARLO.

PARIS.

DE LA LIBRAIRIE DE LA RUE DE LA HARPE.

CHOIX

ROMANS POTONAIS
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, n° 9.

TOME I

TARLO

1741

TARLO,

ROMAN POLONAIS

DE M. LE COMTE FRÉDÉRIC DE SKARBEK ;

TRADUIT

PAR M. CHARLES FORSTER,

DE VARSOVIE,

ET PUBLIÉ

PAR M^{ME} MÉLANIE WALDOR.

PARIS.



MOUTARDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU PONT-DE LODI, N° 8.

1834.

TARLO

ROMAN ROMANUS

DE M. LE COMTE FREDERIC DE SARRASIN

PARIS

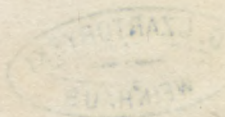
PAR M. CHARLES FORSTNER

DE VANDOEUVRE

PARIS

PAR M. MELCHIE WALDORF

253509



PARIS

MONTMORIN LIBRAIRE-EDITEUR

1864

TABLE.

AVANT-PROPOS.....	Page. vij
CHAPITRE I. Le Tombeau de Famille.....	1
CHAP. II. Le Fils et le Père.....	12
CHAP. III. L'Emprisonnement.....	26
CHAP. IV. La Délivrance.....	40
CHAP. V. L'Élection.....	58
CHAP. VI. Le Camp.....	75
CHAP. VII. L'Enlèvement.....	87
CHAP. VIII. Les Insurgés.....	108
CHAP. IX. L'Incendie.....	121
CHAP. X. L'Émissaire.....	133
CHAP. XI. Une réunion de Courtisans.....	157
CHAP. XII. Le Moine.....	175
CHAP. XIII. Hélène.....	199
CHAP. XIV. L'Attaque.....	210
CHAP. XV. Le Barde.....	220
CHAP. XVI. Le Couronnement.....	232
CHAP. XVII. Le compagnon Maçon.....	247
CHAP. XVIII. L'Entrevue.....	258

CHAP. XIX. Le Manifeste.....	275
CHAP. XX. Le vieux Frère d'armes.....	284
CHAP. XXI. La Défaite.....	298
CHAP. XXII. Warniça.....	313
CHAP. XXIII. L'Entrée du Roi.....	330
CHAP. XXIV. L'Entreprise.....	340
CHAP. XXV ET DERNIER. Le Dniester.....	352

FIN DE LA TABLE.

AVANT-PROPOS.

LE goût des littératures étrangères s'est rapidement étendu en France.

Les littératures d'Italie et d'Espagne y étaient seules connues dans le xvi^e et dans le xvii^e siècle.

La littérature anglaise ne commença à se répandre en deçà du détroit que dans les

premiers temps du règne de Louis XV ; et le XVIII^e siècle s'avançait déjà dans son cours , lorsque les traductions de Klopstock , de Zacharie , de Lessing , de Gellert , de Wieland , de Gessner , nous firent connaître les premiers progrès de la littérature allemande.

Jusqu'alors nous savions seulement que des savans avaient écrit en latin dans diverses contrées du Nord ; nous savions que Tycho-Brahé était Danois , Kopernik , Polonais ; et avant la grande Révolution de 1789 , nous n'avions qu'une bien faible idée des littératures nationales de la Suède , du Danemarck , de la Pologne et de la Russie. On doit même dire que ces littératures étaient comme ignorées ; et l'on peut ajouter qu'elles sont encore fort peu connues.

Cependant , depuis vingt ans , il s'est fait en France une révolution dans les lettres. On a senti le besoin de ne plus se traîner exclusivement sur les traces des Grecs et des Romains. On a cessé de montrer un or-

gueilleux dédain pour les littératures étrangères ; on a voulu connaître où en étaient les peuples du Nord dans la culture des lettres , et dans quelle progression se trouvait chez eux la marche de l'esprit humain. L'Allemagne a d'abord fixé notre attention. Goëthe, Schiller, Hoffmann , d'autres encore , traduits dans notre langue , ont mérité notre admiration ou charmé nos loisirs. Les lettres de divers pays sont comme ces plantes étrangères qui s'acclimatent facilement. Le génie est cosmopolite et voyageur ; il trouve partout une patrie ; et de toutes les littératures se forme insensiblement l'esprit du siècle , qui marche vers un but commun , le progrès de la civilisation générale.

Il est aussi des circonstances qui augmentent cet avide et noble désir que nous avons de connaître les pas que les nations du Nord font dans une carrière où nous les avons devancés depuis si long-temps ; et les malheurs de la Pologne , la sympathie qui existe

entre deux peuples si éloignés par la géographie, mais si rapprochés par le caractère et par les sentimens, doivent inspirer une curiosité vive et naturelle pour la littérature moderne de ces anciens Slaves, qui ont mérité d'être appelés les *Français du Nord*.

Ils ont des historiens, des poètes, des romanciers célèbres au-delà du Rhin, et dont nous connaissions à peine les noms. Nous savions que M. Lelewel a composé un grand nombre d'ouvrages historiques fort estimés en Allemagne, où ils ont été traduits; que MM. Niemcewicz et Mickiévicz sont des poètes fort recommandables; et nous avons entendu dire que sur les bords de la Vistule, Walter Scott avait eu d'heureux imitateurs. Mais nous ne connaissions pas encore les Romans polonais et les noms même de leurs auteurs n'étaient pas arrivés jusqu'à nous.

C'est à M. le major Forster¹, que le public

¹ M. le major Forster publie en ce moment, à Paris, avec un succès bien mérité, *la Vieille Pologne*, Album historique et

devra de pouvoir s'identifier aux mœurs et aux événemens de la Pologne. M. Forster a apporté à la traduction des romans historiques de M. le comte Frédéric de Skarbek et de MM. Niemcewicz, Wenzyk, Bernatowicz, etc., tout le talent qui le distingue.

J'ai religieusement conservé la couleur locale en tout ce qui avait rapport aux principaux événemens politiques.

Si j'ai cru devoir ajouter un peu d'amour à des pages tout imprégnées du sang des batailles, et du style froid et laconique de l'Histoire; c'est que j'ai pensé que les femmes faisaient, en grande partie, le succès d'un roman, et que là où ne se trouvait pas pour elles l'intérêt du cœur, celui de la politique était bien froid, bien aride.

Je déclare donc, ici, m'être quelquefois

poétique, orné de trente-six gravures; cet ouvrage, auquel nos meilleurs poètes français se sont empressés d'apporter leurs noms et leur talent, et qui contient une histoire complète de l'ancienne Pologne, aura douze livraisons. La cinquième est sous presse.

permis d'ajouter, rien à l'Histoire, mais un peu au Roman. Je dois cette déclaration à M. le comte Frédéric de Skarbek, dont je me plais à reconnaître la science et le talent ¹.

MÉLANIE WALDOR.

¹ M. le comte Frédéric de Skarbek, professeur d'économie politique, à l'université de Varsovie, membre de l'Académie de cette ville, est auteur de divers ouvrages qui ont étendu sa réputation en Europe. Envoyé par son gouvernement pour visiter les prisons de la Hollande, de l'Angleterre et de la France, il fut reçu à Paris, membre de la Société philotechnique, et y lut une savante introduction à sa *Théorie des Lois sociales*; ouvrage qu'il a dû publier dans notre langue, et qui joint à une grande justesse d'aperçus une véritable profondeur.

TARLO.

I.

Le Tombeau de famille.

Dix heures venaient de sonner à l'horloge du château que le wojewode ou palatin de Smolensk habitait avec sa famille. Deux lampes éclairaient d'une teinte bleuâtre quatre personnes pieusement agenouillées autour d'un vieux chapelain, répétant à voix lente et grave la prière du soir. Un vague sentiment d'inquiétude et de tristesse se lisait sur tous les traits, et lorsque le bon vieil-

lard eut donné sa bénédiction en élevant ses yeux vers le ciel comme pour détourner l'orage qui s'avancait sur le château, chacun se releva les yeux remplis de larmes, mais le cœur plein de foi.

Les serviteurs ouvrirent les portes, et le palatin s'approcha de sa femme; ils échangèrent quelques mots à voix basse; puis elle prit le bras de sa nièce, Hélène Czarnkowska, et prête à rentrer dans son appartement, elle passa devant son fils en lui disant rapidement : « Dans une heure, quand tout le monde sera couché, viens me trouver; mais prends garde d'être vu. » Le jeune Tarlo ne fut pas plutôt dans sa chambre qu'il se mit à réfléchir sur l'événement mystérieux qui avait pu donner lieu à cet ordre. Fiancé depuis peu de jours à Hélène qu'il aimait passionnément, il cherchait, dans ses relations avec elle, quelque motif pour ce rendez-vous secret. Tantôt il se plaisait à se bercer des plus riantes illusions, tantôt il s'effrayait des résultats que son imagination inventait. L'heure passa lente ou rapide, selon les rêves de son cœur; et lorsqu'il vit toutes les lumières s'éteindre peu à peu, il se rendit dans l'appartement de sa mère.

Elle était à demi penchée sur une grande caisse de fer placée ordinairement près de son lit ; d'une main elle tenait une lumière , et de l'autre elle prenait les différens objets qu'Hélène retirait de cette caisse.

Au bruit que Tarlo fit en entrant, bien qu'il eût pris soin de marcher sur la pointe du pied, elle se retourna vivement vers lui : « Silence, Michel, lui dit-elle à voix basse, il ne faut pas éveiller les gens qui dorment au-dessous de ma chambre, car il faut qu'on ignore que nous veillons encore... Nous allons nous rendre au cloître des Carmes, ajouta-t-elle en continuant à vider la caisse, il faut que nous y cachions nos effets les plus précieux : dans les temps de troubles et de pillage où nous vivons, il est dangereux de les garder près de soi. » En disant ces mots elle prit une assez grande boîte, couverte de velours rouge, dans laquelle étaient enfermés tous les bijoux de famille, et déclara vouloir la porter elle-même ; une autre beaucoup plus pesante, qui contenait l'argenterie, fut donnée à Tarlo ; et la jeune Hélène, chargée de quelques robes richement brodées et d'une lanterne, ouvrit doucement

la porte et descendit la première un petit escalier dérobé qui les conduisit au jardin.

« Couvre la lanterne, Hélène, » dit tout bas la châtelaine en précipitant ses pas. Ils arrivèrent devant une porte basse dont Tarlo tira avec peine les verroux rouillés : la porte se referma derrière eux.

Le château qu'ils venaient de quitter, était bâti sur une montagne, dominant toute la contrée et la ville Zakliczyn à laquelle il appartenait ; une allée bordée de tilleuls conduisait jusqu'à cette ville ; et l'on pouvait plus facilement parvenir à l'église paroissiale et au cloître des Carmes, situés dans le quartier occidental de Zakliczyn, en passant par la petite porte du jardin, qui descendait sur la terrasse, jusqu'au pied de la montagne.

Le dernier son de l'horloge du cloître vibrait encore et troublait seul le silence que l'heure de minuit imprime souvent à tout dans la nature, lorsque, guidés par la faible lueur de la lanterne qu'Hélène portait d'une main mal assurée, ils s'engagèrent dans l'étroit sentier qui devait les conduire au cloître des Carmes. On aurait pu les

prendre, en les voyant marcher ainsi chargés, pour des gens de basse extraction, occupés à cacher un vol tout récent. Mais lorsqu'on songe aux jours de dévastation qui ont troublé les premières années du dix-huitième siècle en Pologne, on ne peut s'étonner qu'une dame de la noble maison d'Opalinski, épouse du palatin de Smolensk, ait été obligée, faute de confiance dans ses domestiques, de faire usage du secours de son fils et de sa nièce pour mettre à l'abri du pillage ses effets les plus précieux, et se ménager, en les cachant dans le tombeau de famille à l'église de Zakliczyn, des ressources contre la ruine qui menaçait de toute part son illustre maison.

La nuit était chaude et silencieuse, comme elle l'est ordinairement dans les premiers jours de juillet; mais elle était sombre, car des nuages couvraient la faible lueur des étoiles, et le cri du hibou, partant de la tour lointaine de l'église, se faisait entendre à longs et tristes intervalles, comme pour répondre aux cris plus aigus que laissaient échapper quelques oiseaux nichés parmi les roseaux qui bordaient les prairies voisines. Les deux femmes tremblaient de peur : Hélène

s'effrayait et s'arrêtait à chaque buisson qui lui semblait un spectre, et la châtelaine tressaillait et cherchait l'appui du bras de son fils.

« Chère Hélène, disait Tarlo, ne crains rien, tout repose autour de nous, et les armées sont trop loin d'ici pour que nous puissions être attaqués : ma mère te le dira comme moi.

— Ne crois pas cela, mon fils, reprit-elle vivement, il n'y a pas long-temps que le général suédois Reinschild a repoussé les Saxons de Cracovie, et qui sait ce que le sort de la guerre peut avoir décidé? qui sait où se trouvent maintenant les amis et les ennemis? D'ailleurs, oublies-tu que huit cents gentilshommes de la Grande-Pologne se sont réunis sous la bannière du staroste Szmigielski, et qu'ils combattent dans le pays, on ne sait contre qui, ni pourquoi!

— Hélas! il est bien triste d'avouer, dit Tarlo en soupirant, que ce ne sont pas tant les armées ennemies que nos compatriotes qui sont à craindre pour nous. Charles XII sait conduire ses braves troupes au combat en les empêchant de commettre des violences dans nos paisibles demeures; mais ces masses errantes qui, tantôt comme par-

tisans du roi Auguste, tantôt armées contre lui, tantôt sans aucun but politique, parcoururent le pays et allument la guerre civile, ne cherchent que le pillage et l'occasion d'assouvir leur vengeance personnelle sur ceux qui sont restés fidèles à la bonne cause.

— Silence, mon fils, nous voici à l'entrée du cimetière; j'aperçois le père Ambroise, il nous attend : avançons ». Et la châtelaine hâta sa marche souvent ralentie par le poids que son faible bras avait peine à soutenir.

Le père Ambroise était un ecclésiastique de moyen âge, respecté généralement à cause de sa grande piété et de son talent pour la prédication : il avait beaucoup d'influence à la cour du palatin comme confesseur de la maison, et il avait promis à la châtelaine de l'aider de tout son pouvoir. Appuyé contre la porte ouverte du cimetière, il faisait ses prières à voix basse, et semblait répéter les accens sourds et monotones que ses frères laissaient à peine entendre, de l'intérieur de l'église, par quelques fenêtres entr'ouvertes.

Après avoir donné sa bénédiction à la famille du palatin, il prit la lanterne des mains d'Hélène,

la couvrit d'un pan de sa robe, et ayant donné le bras à la châtelaine, il les conduisit tous par le cimetière et par la petite porte de l'église à la sacristie où il s'arrêta, car on entendait encore les moines rassemblés dans le chœur à l'houra.

La lumière de quelques lampes, allumées au maître-autel, éclairait très faiblement l'église et couvrait d'une lueur rougeâtre les colonnes dont les ombres se perdaient sous le sombre péristyle. Les chants des moines, répétés d'une voix de plus en plus monotone, retentissaient sous les voûtes et les encavemens de l'église. Cette teinte rougeâtre et ces voix lugubres qui partaient d'un endroit invisible, et résonnaient dans l'espace en y laissant un écho sourd et entrecoupé, firent frissonner jusqu'à Tarlo : on eût dit des gémissemens sortant des caveaux des morts pour sommer les vivans de les écouter.

Hélène, plus tremblante encore que sa tante, n'osait lever les yeux vers le sanctuaire ; et lorsque les derniers sons de l'houra cessèrent de se faire entendre, et que le silence régna dans l'église, elle s'attacha au bras de Tarlo et le suivit transie de frayeur. Le père Ambroise les condui-

sit à une porte secrète où ils descendirent un étroit escalier qui conduisait au tombeau de famille, fermé par une porte de fer.

Il ouvrit avec difficulté les barres rouillées qui retenaient cette porte, descendit le premier, posa la lanterne sur un monument de pierre élevé au milieu du caveau, et dit : « Voilà les tombeaux de votre famille ; sous cette pierre reposent les cendres de Sigismond Tarlo, fondateur de notre couvent ; autour de vous, sont les tombes de vos ancêtres, et là seront les vôtres ! » A ces mots un frisson involontaire circula dans les veines des trois auditeurs. Le père Ambroise éleva la lanterne vers un autel de marbre surmonté d'un tableau, et ajouta : « Vos ancêtres, en réfléchissant aux calamités que leur ont fait éprouver les attaques des Tartares, se décidèrent à se créer, dans leur dernier asile, un lieu sûr pour y cacher les richesses qui pourraient, après le pillage de leurs châteaux, les mettre à couvert de la misère et du désespoir. » En disant cela, il monta les degrés de l'autel et toucha un ressort : le tableau glissa et découvrit une large niche voûtée. Le cri que les deux femmes poussèrent au moment où le ta-

bleau tourna, retentit dans tout le caveau ; elles restèrent immobiles, et le père Ambroise fut obligé de prendre de leurs mains tremblantes les effets qu'elles avaient apportés, et il les arrangea lui-même dans la niche sur laquelle le tableau se replaça lentement.

« Vous avez confié, dit-il d'une voix grave et sonore, vos richesses à la garde des froides cendres de ceux qui reposent ici : elles y seront en sûreté ; les assaillans ne les trouveront pas, et Dieu protégera son sanctuaire contre la main du sacrilège. »

La sainteté du lieu, l'effroi religieux qui s'attache durant la nuit aux idées de mort, et la vue des tombes encore vides qui devaient être la dernière demeure de la famille Tarlo, tout émut fortement, non seulement les deux femmes, mais aussi le brave jeune homme : un profond silence régna après les derniers mots du moine, qui fut obligé de soutenir la châtelaine, prête à se trouver mal, pour la faire sortir du caveau. Hélène, pénétrée de terreur, s'appuyait sur le bras de Tarlo, lorsqu'il fit subitement tourner la porte du tombeau sur ses gonds, et la referma sans s'a-

percevoir qu'il avait accroché la robe d'Hélène, qui s'évanouit aussitôt : car son imagination déjà frappée lui suggéra qu'un esprit la retenait dans le caveau. Lorsqu'elle eut repris ses sens, et que Tarlo lui eut expliqué la véritable cause de son évanouissement, elle murmura à voix basse : « C'est un mauvais augure, cher Michel ; tu m'as voulu retenir dans le tombeau de tes ancêtres, toi mon fiancé, toi qui dois bientôt mettre la couronne d'hymen sur mon front. » Tarlo s'efforça en vain de l'arracher à ces sombres pensées, elle garda durant toute la route un morne silence, témoignant parfois sa reconnaissance par un serrement de main, et cachant avec soin les larmes qui tombaient sur ses joues pâles, comme pour présager de tristes événemens.

II.

Le Fils et le Père.

Il y avait encore de la lumière dans la chambre du palatin lorsque la châtelaine et ses enfans rentrèrent au château : inquiets et surpris de ce qu'il n'était pas couché, et craignant qu'il ne fût malade, ils montèrent tous trois chez lui.

Au milieu d'une chambre située au premier étage et tapissée de damas cramoisi bordé de franges dorées, le palatin, assis près d'une grande

table couverte de papiers, parmi lesquels on voyait des circulaires et des manifestes nouvellement publiés, paraissait profondément occupé de lettres tout récemment apportées par un envoyé de Varsovie; sa figure conservait encore l'empreinte de la colère et de la jalousie; un regard sombre et pénétrant trahissait la lutte des passions intérieures, et lorsqu'il se leva pour aller au-devant de sa femme, restée indécise sur le seuil de la porte, il lui dit avec un sourire ironique: « Réjouissez-vous, madame, les Opalinski triomphent, la confédération de la Grande-Pologne gagne le dessus dans la capitale, et Leszczyński paraît avoir de plus grandes espérances que nous tous. M. Jean, le digne frère de votre seigneurie, ajouta-t-il en lui présentant un fauteuil, atteindra le comble de son ambition si sa fille parvient à s'élever d'une manière aussi éclatante.

— Serait-il possible, interrompit la châtelaine avec joie, le palatin de Posen aurait-il en effet gagné la confiance de la nation?

— O mon père! quel éclat en rejaillirait pour notre famille, ajouta vivement Tarlo; quelle

gloire pour la nation de savoir prêter hommage à la vertu et non à la suprématie !

— Silence, Michel, s'écria le palatin avec colère : il n'est pas étonnant que madame s'en réjouisse ; née dans la maison d'Opalinski, elle voit avec orgueil comme le bonheur fait pencher la balance en faveur de sa famille ; mais toi, Michel, toi qui devrais être l'espoir de mes vieux jours, toi qui devrais soutenir envers et contre tous la gloire de ton nom, tu sembles, non seulement insouciant à cette gloire, mais tu oses encore approuver en ma présence que mon insolent beau-frère s'élève au-dessus de moi ! et quand les Opalinski veulent surpasser l'antique famille de Tarlo, tu te réjouis, misérable, sans égards pour ton nom, sans respect pour mes cheveux blancs !...

— Ah ! ce n'est pas l'élévation d'une famille, interrompit vivement le jeune homme, mais le bonheur de toute la nation que je vois avec joie.

— De toute la nation ! répéta avec ironie le palatin ; jeune irréfléchi ! les temps sont passés où l'élection d'un Piast a pu faire le bonheur de toute la nation ; aujourd'hui nous sommes tous

égaux, et le seigneur Tarlo vaut autant que le seigneur Leszczynski. Nous savons pourquoi à la dernière élection nous avons cherché un roi parmi les princes étrangers. Leszczynski est wojewode comme moi : et parce que la force ou le bonheur lui sourit, je dois prêter hommage à son triomphe, et végéter dans l'ombre tandis qu'il brille au grand jour ! Par l'âme de mon père, il n'en sera pas ainsi ; j'ai voté pour le Saxon, je lui ai prêté serment, et je le tiendrai !

— Mais, reprit Tarlo, en cherchant à calmer son père, ce sont peut-être de fausses nouvelles ; nous avons entendu dire jusqu'ici que le roi de Suède a déclaré la guerre à Auguste, qu'il veut le forcer à renoncer à la couronne et à laisser la nation libre de se choisir un roi : mais on ignore encore quel sera ce roi.

— Ce secret n'en est un que pour des esprits aussi bornés que le tien, interrompit brusquement le palatin ; depuis le moment où Leszczynski est revenu de la mission dont il était chargé pour le roi de Suède, nous savons bien de quoi il s'agit. Charles porte le glaive de vainqueur, ses désirs sont des ordres, et la république parjure

prévient ses souhaits et se prête à ses caprices... Voici des lettres qui ne confirment que trop mes soupçons : on m'annonce de Piotrkow que M. Fleming y a passé clandestinement et déguisé ; on me mande de Varsovie que l'ambassadeur de Suède, Horn, presse le primat de fixer le terme de l'élection ; qu'il appuie visiblement les desseins de la confédération de la Grande-Pologne, devenue maintenant celle de Varsovie ; et qu'enfin, Charles, qui a fait camper son armée près de Blonié, est arrivé incognito dans la capitale pour voir de près comment on exécute ses projets. Qui peut d'après cela s'étonner que l'élection soit déjà fixée au 19 de ce mois, et douter que le résultat de cette élection ne soit pas conforme aux souhaits de la force majeure... Mais qu'ils fassent ce qui leur plait, notre confédération de Sandomir leur tiendra face ; nous savons agir aussi, et nous prouverons que la nation ne donnera pas son consentement à cette élection infâme ! »

A ces mots, le jeune Tarlo s'approcha humblement de son père, lui baisa la main, et lui dit avec respect : Mon cher père, pardonnez à ma franchise : vous nommez infâme cette élection,

et pourtant il faut que je me hâte d'y assister ; les devoirs de citoyen exigent que, dans une journée aussi importante, un membre au moins de chaque famille donne son avis aux conférences publiques.

« Que la foudre t'écrase avant que tu n'exécutes cet exécrationnable dessein ! s'écria le wojewode, en repoussant son fils avec le plus violent emportement ; je veux te prouver que je suis ton maître et ton père ; et je t'ordonne, sous peine de ma malédiction, d'abandonner cet odieux projet. » En achevant ces mots, il fit signe à son fils de se retirer, et dit à sa femme et à sa nièce qu'il voulait être seul.

Hélène avait gardé le silence pendant cette pénible scène ; mais une grande altération se peignait sur sa douce figure. Elle reconduisit comme à l'ordinaire sa tante jusqu'à son appartement, et là, se jetant dans ses bras, elle donna un libre cours à ses pleurs.

— A quelles épreuves la Providence m'a-t-elle réservée, dans mon âge avancé ! s'écria douloureusement la mère de Tarlo, en pressant Hélène sur son cœur ; lorsque je vois d'un côté l'éléva-



tion et le bonheur de ma famille, d'un autre je n'aperçois que chagrins et divisions dans ma propre maison ! Tu as sans doute remarqué, mon enfant, l'air sombre de Michel, quand, repoussé par son père, il a quitté sa chambre ! Il n'a pas une âme à pouvoir supporter une telle injustice ; et je crains que l'opposition ne lui fasse exécuter de force un dessein vers lequel tant de motifs le poussaient déjà. — Asseyons-nous, mon Hélène, ajouta-t-elle en se dégageant de ses bras, mes jambes me soutiennent à peine ; et j'ai à te parler, quoique la nuit soit plus d'à moitié écoulée ; ce n'est qu'à toi, chère enfant, que je peux dévoiler la source de mes craintes, et toi seule peux détourner une partie des malheurs qui nous menacent.

Il y a trois mois que j'envoyai Michel, pour visiter mes parens ; et quoique mon mari désapprouvât son départ pour la Grande-Pologne, à cause de la désunion qui régnait entre nos familles, il y donna son consentement, ne pouvant s'empêcher de sentir qu'il était du devoir d'un jeune homme qui venait d'achever ses études à l'étranger, d'aller présenter ses respects à la fa-

mille de sa mère!... Michel ne fut que trop bien reçu dans la maison des Opalinski, et chez le wojewode Leszczynski; les vertus de ce dernier firent une vive impression sur le cœur de mon fils, qui, partageant bientôt ses opinions politiques, accéda à la confédération dont Leszczynski était le chef, précisément à la même époque où mon époux, gagné par la grâce et par les promesses d'Auguste, se faisait reconnaître à la confédération de Sandomir comme partisan zélé de ce monarque. Juge maintenant de ma position; cette malheureuse crise que je redoutais tant, cette dissension ouverte entre le père et le fils est arrivée. Michel a su encore dévoiler aujourd'hui ses projets avec modération, et leur donner un motif adroit; mais, hélas! la colère de son père sera impuissante contre la passion qui remplit son âme; et je suis sûre qu'il exécutera ses projets, malgré la défense du palatin. Va, chère Hélène! tâche d'apprendre adroitement si mon fils a l'idée de quitter la maison paternelle avant le jour; et, s'il en est ainsi, fais-le venir ici, en le conjurant au nom de son attachement pour sa mère, au nom de son amour pour toi, de s'abstenir d'une dé-

marche dont les suites ne peuvent que nous être fatales à tous. Va, chère Hélène, et reviens le plus tôt possible. »

La jeune fille pressa la main de la châtelaine sous ses lèvres tremblantes, entr'ouvrit doucement la porte, et parcourut, à la pâle lueur du jour naissant, les longs corridors du château. Une abondante rosée couvrait la terre, et les vapeurs élevées des prairies et des eaux, se mêlaient, dans l'éloignement, à l'éclat incertain de l'horizon, lorsqu'Hélène traversa la cour qui conduisait de l'aile droite du bâtiment à l'aile gauche, habitée par le jeune Tarlo. Elle réfléchissait encore aux moyens qu'elle prendrait pour obtenir les renseignements désirés, lorsqu'elle aperçut des traces toutes fraîches de pas d'homme, et qu'elle entendit le piaffement d'un cheval arrêté hors de la grande porte de la cour. Le pressentiment de la châtelaine était donc juste ; Hélène se précipite vers cette porte, et aperçoit deux chevaux, et un homme qui, à son approche, cherche à s'éloigner.

— Ne fais pas de bruit, Marcel, dit-elle à voix basse, car elle a reconnu le domestique de Tarlo : je viens pour prendre congé de ton maître.

— Le voici , répond Marcel en s'arrêtant , et en tournant les yeux vers la porte qu'Hélène vient de franchir. La jeune fille s'est jetée machinalement derrière un buisson , et Tarlo , tout entier à ses pensées , ne la voit pas ; il prend la bride de son cheval des mains de Marcel ; et , le pied déjà dans l'étrier , il fixe un triste et long regard sur le château ; ses lèvres semblent murmurer un nom ; ses paupières se mouillent de pleurs , il s'arrête , il hésite , l'amour le retient malgré lui....

— O Tarlo ! cher Tarlo ! s'écrie Hélène en se précipitant vers lui , le front couvert de rougeur , mais bien décidée à s'opposer à son départ.

La bride échappe à la main du jeune homme : un mélange de joie , de crainte et d'étonnement passe sur ses traits ; il fait signe à Marcel de s'éloigner , et demande à Hélène ce qui a pu la décider à sortir à une pareille heure.

— Ta mère et ton salut , lui répond-elle , en cherchant à imprimer à sa voix tremblante une apparence de calme.

— Et qui donc a pu vous faire part de mes desseins ? Personne au château n'en avait connaissance.

— Non ; personne, reprend-elle en essuyant une larme ; mais le cœur a des pressentimens qui ne trompent jamais. Ce que tu voulais faire, ta mère le savait avant toi-même ; et je suis ici pour t'empêcher de courir à une perte inévitable.

— Oui, tu es mon bon ange ; je le sais, reprit-il en passant un bras autour de sa taille... Mais c'est parce que tu veilles sans cesse sur moi, que tu ne peux rien vouloir que de noble et de juste. Tu es à moi, Hélène ; et l'homme chargé du soin de ta gloire et du bonheur de ta vie, doit être sans tache, comme le voile qui couvrira bientôt ton front virginal. Si je restais, tu ne pourrais jamais me regarder en face sans rougir pour moi... Oh ! ne pleure pas, n'amollis pas mon âme ; les plus saints devoirs m'appellent à Varsovie, et peut-être au combat.

— Michel, souviens-toi du présage de cette nuit ; tu vas me creuser un tombeau sur la terre ! La pauvre jeune fille murmura ces mots en appuyant sa tête sur l'épaule de son fiancé. Il tressaillit ; mais, attachant sur elle un doux et triste regard, il lui promit de revenir ; et lorsqu'il la vit plus calme, il ajouta : « Et, si

d'ici là tu entends dire que j'ai été fidèle à la bonne cause et à la patrie, tu élèveras ta douce voix vers mon père, pour l'implorer en ma faveur..... Adieu, adieu! tu m'as rendu bien heureux, je t'ai vue avant mon départ, j'ai pu te presser encore une fois sur un cœur qui ne bat que pour la patrie et pour toi.... » Se dégageant alors des bras d'Hélène, Tarlo voulut s'élancer sur son cheval : mais elle tenait fortement sa main ; l'émotion lui avait ôté la parole, et son regard exprimait seul la plus vive douleur. Le jour qui croisait de moment en moment éclairait ses traits, qu'une extrême pâleur rendait encore plus intéressans. Ses lèvres tremblaient d'une agitation intérieure, des larmes voilaient ses yeux, et ses faibles mains retenaient avec force le bras du jeune homme. Abandonnant pour la seconde fois la bride de son cheval, Tarlo presse sur son sein Hélène à demi évanouie ; il oublie pour un instant tout ce qui n'est pas elle. Mais le bruit des chevaux, dont Marcel a peine à retenir l'ardeur, le rend bientôt à lui-même : « Hélène, trop chère Hélène! s'écrie-t-il avec désespoir, que veux-tu donc que je fasse? Dois-je me cacher inactif,

quand le moment de l'action est arrivé? dois-je rompre le serment que j'ai prêté, et changer indignement d'avis?... Est-ce là ce que tu me demandes?

— Oh non, vis pour la gloire : mais vis aussi pour le bonheur de ceux qui t'aiment ; reviens au château, reviens calmer l'inquiétude de ta mère, use de son influence auprès de ton père ; peut-être consentira-t-il à ton départ pour la capitale, sous un prétexte adroitement trouvé. Alors tu pourras suivre l'élan de ton cœur, sans laisser derrière toi la colère et l'affliction. Ah ! ne couvre pas de deuil tous ceux qui te sont attachés.

— Eh bien, je ferai ce que tu désires, reprit Tarlo, car je ne puis résister à l'influence que tu exerces sur moi. Je vais encore une fois parler avec respect et modération à mon père ; mais il faut que tout se décide aujourd'hui ; et si les prières de ma mère et ma soumission ne peuvent le fléchir, je jure d'exécuter le voyage que tu me fais suspendre, et je te conjure d'avance, au nom de notre amour, de ne plus me retenir ni par tes larmes ni par tes prières. » Appelant alors Marcel, il lui ordonna de ramener les chevaux, et se rendit avec Hélène

dans l'appartement de sa mère. Le soleil qui se levait, dardait ses pâles rayons sur les traits altérés de la châtelaine. Elle reçut son fils dans ses bras, et toutes les angoisses de son cœur maternel s'apaisèrent en l'embrassant; elle s'était vue si près d'un malheur, qu'elle crut avoir tout gagné en l'éloignant. Il fut résolu que l'on parlerait au palatin à l'heure du déjeuner, pour obtenir son consentement au départ de Tarlo.

III.

L'Emprisonnement.

LORSQUE la châtelaine, après quelques heures de repos, entra dans la salle à manger pour remplir, avant ou après le repas, selon l'instant le plus favorable, la promesse qu'elle avait faite à son fils, elle trouva que les choses avaient pris une tournure encore plus fâcheuse.

Le palatin se promenait à grands pas, en faisant les plus durs reproches à Tarlo, qui, le re-

gard fixe et enflammé, restait muet à tout ce qui n'était pas question directe.

« Croiriez-vous, madame, dit le palatin en allant vers sa femme, que le téméraire a osé contrevvenir à mes ordres, et qu'il avait déjà tout disposé pour son départ, lorsque nous nous sommes quittés cette nuit!

— Mais, reprit la châtelaine avec trouble, s'il en avait été ainsi, qui aurait pu l'empêcher de partir? Je crois donc, et vous devez le croire aussi, que cette dénonciation est fausse.

— Non ma mère, non; elle ne l'est pas, dit Tarlo en rougissant à la seule pensée d'un mensonge : j'ai voulu me rendre à l'élection, malgré la défense de mon père; mais Hélène s'y est opposée, et je suis venu le supplier encore une fois de consentir à ce départ; et je vous conjure, ma mère, de joindre vos instances aux miennes. J'ai déjà dit hier que nos devoirs de citoyen exigent que quelqu'un de notre famille soit présent à la prochaine élection. J'ajouterai qu'il me paraît d'une grande utilité que, dans tous les cas, il y ait près du nouveau roi un médiateur qui puisse frayer le chemin à une récon-

ciliation des esprits, si cette élection n'avait pas un résultat favorable.

— Ne te casse pas la tête, s'écria le palatin avec ironie, à couvrir tes véritables desseins d'un voile de prudence. Ton séjour dans la Grande-Pologne t'a rendu fou; tu veux suivre l'impulsion du non-sens et l'élan d'une jeunesse irréflechie! Et moi, je t'annonce que tu ne sortiras pas de la maison pendant quinze jours; ou, si tu veux que je consente à ton départ, tu commenceras par jurer sur cette croix, de n'agir et de ne voter que suivant mes ordres.

— Jamais, répondit Tarlo d'une voix calme, mais ferme.

— Tu resteras donc ici! s'écria le palatin.»

A ces mots le jeune Tarlo fit quelques pas en avant, et détournant ses yeux de ceux de sa mère, afin de se livrer à la seule impulsion de l'honneur, il dit avec une agitation pleine de dignité : « Il n'est plus temps, mon père, de cacher ce que j'ai gardé jusqu'ici au fond de mon cœur. J'ai accédé à la confédération de la Grande-Pologne; j'ai juré de remplir les obligations qu'elle m'impose, et l'autorité paternelle ne peut ni rétracter ni annuler

mon serment. Nous différons d'avis sur l'état actuel du pays ; j'en gémissais autant que vous, je vous serai toujours soumis lorsque je le pourrai sans trahir ma conscience ; mais les devoirs du citoyen sont au-dessus des devoirs qu'impose le respect filial, et je ne cesserai jamais d'être bon citoyen.

— Quoi ! s'écria le palatin en proie à la plus vive colère ; quoi ! tu oses non seulement te déclarer contre ton père, mais encore braver en face l'autorité et le pouvoir paternel ; je mettrai un terme à cette infâme conduite, je saurai punir tant d'audace ! » A ces mots il sonna, et la châtelaine, tremblante pour son fils, implora son pardon. Mais le palatin furieux n'y fit pas attention, et dit au maréchal du château qui entra : « Je veux que mon fils passe la semaine prochaine, à compter de ce moment, dans un strict arrêt, au château ; vous lui ferez préparer la chambre verte dont vous assurerez toutes les issues. Le heyduk Grzela sera chargé de sa garde, et vous les enfermerez tous deux, en ayant soin de garder les clefs sur vous. Il fit signe à tous ceux qui l'entouraient de s'éloigner, et sortit lui-même par une autre

porte; les domestiques desservirent en silence le repas auquel on n'avait pas touché, et la châtelaine s'enferma dans sa chambre, pour se livrer avec Hélène à toute son affliction.

La journée se passa paisiblement, mais elle fut longue et triste; on aurait dit le lendemain de l'enterrement d'un ami, qu'on ne doit plus revoir, et dont la présence était nécessaire au bonheur. Quoique la sévérité du palatin fût connue, on le savait très attaché à son fils; et cet emprisonnement, dont la cause était un mystère pour tous les habitans du château, était regardé comme un événement extraordinaire et affligeant pour toute la maison. Le wojewode même, quoiqu'il gardât un air de colère, était intérieurement chagrin et mécontent de ce qui était arrivé.

Lorsqu'on se mit à table à l'heure du dîner, et que le chapelain eut fait sa prière ordinaire, chacun se tourna involontairement vers la porte, comme si on attendait l'entrée du jeune seigneur; et le maître d'hôtel oublia d'ôter le couvert qu'il avait posé par habitude, ce qui lui valut une sévère réprimande du palatin. Tout le monde gardait le silence, à l'exception du maître de la

maison, qui n'ouvrait la bouche que pour donner des ordres ou pour gronder.

Le lendemain, la même apathie régna dans la maison. Hélène brodait un tissu qui devait orner l'autel de la chapelle, et la châtelaine lisait l'Écriture sainte, lorsqu'Ursule, femme de chambre d'Hélène, entra dans la chambre en feignant de chercher quelque chose; elle s'approcha de la fenêtre près de laquelle sa jeune maîtresse travaillait, et lui remit adroitement un billet.

Une rougeur subite couvrit les joues d'Hélène; elle n'osait ni regarder sa main ni ouvrir le papier, pour apprendre ce qu'il contenait. Enfin, elle le cacha dans la longue manche de sa robe, reprit son travail, et se leva bientôt pour sortir.

— Tu fais bien d'aller prendre l'air, lui dit la châtelaine en l'attirant à elle pour l'embrasser; puis elle ajouta tout bas : Va consulter le père Ambroise, pour savoir comment nous devons agir; il a beaucoup d'influence sur mon époux : qui sait s'il ne parviendra pas à le fléchir, et à obtenir la liberté de Michel.

— J'y vais aller, chère mère, répondit Hélène en jetant un regard craintif sur le palatin, qui,

à l'autre extrémité de la salle, parcourait d'un air préoccupé une large carte de géographie. Elle descendit aussitôt avec Ursule au jardin, où elle s'empressa d'ouvrir le papier, que son cœur avait deviné être une lettre de Tarlo; elle y trouva les mots suivans, tracés au crayon :

« J'ai suivi ton ordre, et me voilà en prison ;
« c'est en ta présence que j'ai juré de me rendre
« à Varsovie, malgré la défense de mon père ;
« il dépend de toi que je ne sois pas parjure.
« Mes domestiques et mes chevaux sont gardés à
« vue.

« Je serai libre à minuit ; mais il est urgent,
« pour mon salut, qu'un cheval m'attende der-
« rière la petite porte du jardin, et que cette porte
« soit ouverte. Tu tiens dans tes mains mon hon-
« neur ou mon opprobre, mon salut ou ma perte.
« Choisis, et songe qu'ayant déjà rempli le de-
« voir que m'imposait l'amour, il me reste à
« remplir celui que m'impose la patrie. Parle au
« père Ambroise, il t'aidera en tout. Donne-moi
« cette preuve de ton amour ; que je ne m'adresse
« pas en vain au seul être en qui j'ai placé mon
« espoir et mon bonheur ! Hélène, c'est à la vie

« et à la mort entre nous. Notre séparation ne
« sera pas de longue durée : du courage ! Soyons
« dignes tous deux de notre belle patrie.

« MICHEL. »

Cette lettre éveilla des sentimens contradic-
toires dans le cœur d'Hélène. Elle s'accusait avec
raison de l'emprisonnement de son amant, et
sentait qu'elle devait sacrifier à son bonheur
le sien. Elle hésitait pourtant encore : mais,
arrivée à la petite porte du jardin, elle s'ar-
rêta ; et, prête à retourner sur ses pas, son
regard se porta sur la fenêtre grillée de la chambre
verte : toutes ses hésitations cessèrent ; elle fit ce
que les femmes font presque toujours, lorsqu'elles
aiment, elle s'oublia, pour ne plus penser qu'à se
dévouer ; et, quelque douleur qu'elle éprouvât à
la pensée de cette séparation, elle prit le chemin
du cloître des Carmes, le même que, la nuit der-
nière, elle avait parcouru avec Tarlo : « Ah, je le
disais bien ! pensait-elle, un malheur planait sur
nous dans cette nuit si lugubre ; et le soleil d'au-
jourd'hui me semble bien plus pâle que celui
d'hier ! » Pauvre Hélène, jamais le soleil n'avait

brillé d'un plus pur éclat ! Mais , lorsqu'un voile de tristesse pèse sur notre âme , il s'étend sur les objets extérieurs , et enveloppe dans son deuil tout ce qui nous entoure. Ursule , qui suivait en silence sa maîtresse , et qui mourait d'envie de parler , se mit à cueillir quelques fleurs croissant çà et là au bord de l'allée de tilleuls , et elle les offrit à Hélène , en lui disant : « J'étais ainsi occupée dans un des parterres du jardin , quand j'ai aperçu ce matin M. Tarlo : il était à sa fenêtre , et , m'ayant fait signe d'approcher , il m'a jeté à travers les barreaux le papier que je viens de vous remettre. Il n'a dit que ces mots à voix bien basse : « Pour ta « maîtresse ! » et , comme je craignais d'être aperçue , j'ai fui... » Hélène soupira , et effeuilla machinalement les fleurs qu'elle tenait.

Plusieurs personnes passaient et repassaient autour d'elle , car elle entrait dans la ville , et se trouvait déjà tout près du cloître , lorsque le son d'une clochette se fit entendre. Les passans s'agenouillèrent aussitôt , et le sacristain parut avec la croix : le père Ambroise le suivait en habit sacerdotal ; il venait de porter l'extrême-onction à un mourant. Hélène se mit à genoux , et pria avec ferveur. L'homme

saint passa près d'elle sans s'arrêter ; mais les plis de sa longue robe noire se mêlèrent un moment aux plis de la robe de mousseline blanche de la jeune fille, et une vague et rapide superstition glissa dans le cœur d'Hélène. Les villageois s'étaient relevés en se signant ; le son lugubre de la petite cloche se perdait déjà dans les corridors du cloître, et Hélène était encore à genoux sous le poids de l'impression que venait de lui faire éprouver cette rencontre. Une pensée fixe de deuil et de mort s'établissait entre ce sentiment pénible et ses autres pensées ; son âme impressionnable, comme toutes les âmes tendres, rattachait les réalités du présent aux songes de l'avenir ; et, tout entière à ses terreurs, elle hésita sur ce qu'elle allait faire, et fut au moment de retourner au château, sans parler au père Ambroise. Mais il l'avait aperçue, et revenait au-devant d'elle. Hélène était si pâle, qu'il s'informa avec inquiétude de sa santé ; et, après l'avoir fait entrer sous le péristyle de l'église, où ils s'assirent tous deux sur un banc de pierre, il lui demanda avec bonté ce qui l'amenait vers lui.

III « Hélas ! reprit-elle en détournant la tête pour

cacher ses larmes, je viens vous parler de Tarlo.

— Sois tranquille, mon enfant, répondit Ambroise en souriant, la colère du palatin s'apaisera bientôt; les bras d'un père ne peuvent rester longtemps fermés, semblables en cela à ceux de Dieu, qui s'ouvrent toujours au cri du repentir.

— Je vous rends grâce, mon père, dit Hélène d'une voix affaiblie; votre âme, toute bienveillante, n'est qu'indulgence et bonté. Mais ce qui m'attend est plus difficile à supporter, et je n'y sais point de consolation. « Elle lui remit alors la lettre de Tarlo, et lui raconta tout ce qui s'était passé. »

Ambroise ayant lu l'écrit avec attention, garda le silence quelques instans, afin de réfléchir à ce qu'il y avait à faire; puis, levant les yeux au ciel, et les reportant sur la jeune fille qui pleurait, il s'écria : « Triste extrémité! je prévoyais qu'elle aurait lieu entre le père et le fils! Ce digne jeune homme m'a depuis long-temps communiqué ses nobles desseins; et je me montrerai digne de sa confiance! Mais quand je songe à votre position mutuelle, un douloureux souvenir se réveille dans mon cœur. Et moi aussi j'abandonnai la maison paternelle, lorsque notre vaillant Jean III

nous conduisit sous les murs de Vienne... Et moi aussi j'avais une fiancée : ses larmes et ses sermens scellèrent nos adieux ; je partis le cœur plein d'amour et d'espoir... Lorsque je revins, je la trouvai dans les bras d'un autre. » La tête du moine s'inclina belle de mélancolie vers la terre, comme pour effacer par des pensées de mort un souvenir d'amour... Hélène contemplant en silence cet homme si indulgent aux autres, si sévère à lui-même ! Elle voyait sur son front encore jeune, toute l'austérité de la vieillesse, et dans ses yeux si calmes, des pleurs qu'il oubliait d'essuyer. Il a aimé, il a souffert, pensait-elle ; et la vénération qu'elle avait pour lui s'augmentait de l'intérêt qu'il lui inspirait. — Il y eut un long silence ; enfin, le père Ambroise releva la tête, et dit avec un son de voix plein de résignation : « Je vins alors chercher des consolations dans la retraite d'un couvent, et Dieu ne me les refusa pas. Dieu est bon pour ceux qui ont foi en lui ! Hélène, ajouta-t-il en attachant sur elle un regard triste, il faut que Tarlo parte ; le salut de la patrie l'exige ; et ne l'exigeât-il pas, il s'est engagé par serment ; et l'autorité paternelle finit là où celle de Dieu

commence. Un serment est chose plus sacrée que les hommes ne pensent ; je favoriserai la fuite de Tarlo de tout mon pouvoir. »

— Mon Dieu ! dit Hélène en respirant à peine, faut-il donc qu'il parte ? faut-il que ce soit moi qui l'aide à aller au-devant des dangers qui vont le menacer de toutes parts ?

— Calme-toi, pauvre enfant, reprit le moine en imprimant à sa voix l'accent de la plus tendre pitié. Dieu proportionnera tes douleurs à tes forces : tu es déjà, aux yeux de ce Dieu de bonté, l'épouse de Tarlo ; il veillera sur lui. Mais toi, ma fille, auras-tu le courage de supporter une si longue absence, sans que l'oubli ou l'indifférence ne finisse par venir se placer entre toi et le souvenir de ton fiancé ?

— O mon père ! s'écria-t-elle en élevant vers le ciel ses yeux, dont les larmes ne voilaient pas l'expression presque sublime : O mon père ! recevez, avec Dieu, le serment que je fais ici, de n'avoir jamais d'autre époux.

— Je vais m'occuper, reprit d'une voix émue le père Ambroise, du soin de faire partir Tarlo ; je l'attendrai à la petite porte du jardin, ainsi

qu'il le désire. Mais je ne puis rien sans toi : promets-moi donc, mon enfant, de m'aider en tout ceci, au lieu de chercher encore à le détourner de ce départ.

— Hélas ! répondit-elle en se levant pâle et tremblante, je sais que, quel que soit le sort qui m'attend, je dois tout sacrifier à sa délivrance ; et puisque ma destinée exige que je prépare moi-même mon malheur, eh bien, je le ferai ! »

Les larmes et les sanglots lui coupèrent la parole : elle salua de la main le père Ambroise, qui, après l'avoir bénie des lèvres et du cœur, la suivit long-temps du regard ; puis il rentra dans l'église, en murmurant : Pauvre enfant ! Et, s'agenouillant au pied de l'autel, il pria Dieu pour elle avec autant de ferveur qu'il le priait pour lui-même, lorsque l'amour et la douleur remplis-

qu'il te désine. Mais je ne puis rien sans toi ;
promets-moi donc, mon enfant, de m'aider en
tout ceci, au lieu de chercher encore à le détour-

ner de ce départ, comme tu faisais autrefois.

— Hélas ! répondit-elle en se levant pâle et
tremblante, je sais que quel que soit le sort qui
m'attend, je dois tout sacrifier à sa délivrance ;

et puisque ma destinée exige que je prépare
moi-même mon malheur, eh bien, je le fais !

IV.

Les larmes et les sanglots lui coupèrent la parole ;

elle salue de la main le père Ambroise, qui

La Délivrance.

après l'avoir baigné des larmes et du cœur, lui

suivit long-temps du regard ; puis il retourna dans

l'église, en murmurant : Parve enfant ! Et s'a-

genouillant au pied de l'autel, il pria Dieu pour

elle avec autant de ferveur qu'il le faisait pour

— PENDANT qu'Hélène attendait avec impatience

l'heure que son amant avait fixée au père Am-

broise, comme devant être celle où il serait en

liberté, voyons de quels moyens il se servit pour

sortir de prison.

La chambre verte était située dans la partie

inhabitée du château ; ses fenêtres grillées don-

naient sur le jardin ; une antique tapisserie de

damas vert lui avait donné son nom, et, quel que fût son état de vétusté, on ne songeait point à la remplacer. Le temps imprimait autrefois comme un cachet de vénération aux objets qu'il détruisait peu à peu. Jamais l'idée ne serait venue de remplacer un meuble par un autre, tant que ce meuble pouvait servir encore : bien moins d'abattre un monument, tant que ce monument avait quelques pierres debout. Les siècles passés différaient en cela du nôtre. Nos pères voulaient conserver ; nous, nous voulons détruire : c'est le besoin de l'époque : abattre pour créer, comme si on ne pouvait pas créer sans abattre ! L'homme peut faire de beaux monumens à façades blanches et régulières, mais tout son génie échoue devant de simples ruines, et il ne dépend pas de lui de les créer et de leur rendre cette couleur locale, cette architecture des anciens temps. — Et cette tapisserie de damas vert, aux teintes flétries, aux grandes fleurs usées, qui aurait pu la remplacer ? Elle disait dans son étoffe ce qu'était l'industrie de son temps ; et puis, elle avait, durant un siècle peut-être, car nul ne savait quelle main l'avait clouée là, elle avait vu tant de choses, et de si

merveilleuses superstitions se rattachaient à son antiquité ! qu'elle était belle de vieillesse et de souvenirs ! Le vent, qui se glissait entre chaque fente des vitres, mal liées par de petites lames de plomb, faisait voltiger ses lambeaux mal retenus par les clous rouillés qui se détachaient du mur ; et il ne fallait qu'un pas lourd ou précipité pour faire trembler les fenêtres et mêler leur triste cliquetis à l'aspect lugubre de l'appartement. La porte principale, qui ouvrait sur un long corridor, était presque en face d'une très-petite porte, pratiquée secrètement dans un coin ; elle conduisait par un escalier dérobé dans le jardin. On voyait au-dessus d'une haute et large cheminée de marbre noir un grand tableau, représentant la tentation de Saint-Antoine : les monstres et les démons n'y avaient pas été épargnés. De chaque côté de ce tableau diabolique, pendaient deux portraits de famille, qu'on avait relégués là à cause de leur mauvais état.

Ce fut dans cette chambre, pour ainsi dire abandonnée, que, d'après les ordres du palatin, on plaça un lit pour le prisonnier, et un vieux matelas auprès de la porte principale pour le

heyduk. Tarlo resta long - temps immobile , plongé dans une tristesse profonde, réfléchissant à la sévérité de son père et à l'injuste traitement qu'il éprouvait. Ce ne fut qu'en entendant son gardien ouvrir une fenêtre, pour donner passage à un faible rayon de soleil, qu'il leva les yeux sur lui. Grzela, le heyduk favori du palatin, était un homme de haute taille, dont la large poitrine et les mains vigoureuses attestaient la force, mais dont l'esprit était aussi borné que les facultés physiques étaient développées. « Vous paraissez mécontent de ma présence, dit-il en voyant Tarlo arrêter sur lui un regard dur et sombre. Eh, mon jeune seigneur ! ne vaut-il pas mieux être deux que seul ? Bénissez le ciel que je sois avec vous, car lorsqu'il faudra livrer combat au revenant, vous serez bien content de m'avoir à vos côtés.

— Imbécile ! qui t'a donc parlé de revenant ?

— Eh, bon Dieu ! monseigneur, laissons le loup dans les bois, car, quoiqu'il fasse jour, peut-être pourrait-il bien lui prendre l'envie de nous visiter.

— Et quelle âme doit faire ici pénitence? » reprit Tarlo en s'asseyant sur le pied de son lit.

Grzela s'approcha de lui, et ayant jeté un regard craintif autour de la chambre, il montra du doigt un des tableaux qui pendaient auprès de la cheminée, et il dit, à demi-voix : « Celle-là! — Ce portrait, ajouta-t-il en se pressant plus près de Tarlo, est celui d'une grande dame, à qui son mari coupa la gorge dans un accès de jalousie. Cette dame avait un amant; c'était toujours dans cette chambre qu'elle le recevait, et malgré la rigueur de son châtiment, elle revient faire pénitence ici régulièrement toutes les nuits. Elle a continué d'entrer par la grande porte et de sortir par cette autre petite, que l'œil ne peut distinguer lorsqu'on ignore qu'elle existe : tenez, tournez la tête, seigneur; la voyez-vous? elle touche à l'angle du mur; eh bien, quoiqu'elle soit fermée en dehors et que la clef ne quitte jamais le maréchal, elle trouve toujours moyen de l'ouvrir et de se glisser dans le jardin, où elle fait de longues promenades. Le jardinier l'a encore vue pas plus tard qu'avant-hier. Sa longue robe blanche flottait entre les arbres, tantôt avec len-

teur, tantôt avec la vitesse d'une flèche. Le jardinier dit qu'on ne le ferait pas sortir, la nuit, pour un monceau d'or... Mais le jardinier est un sot, ajouta-t-il en se redressant, car on peut combattre un fantôme tout comme autre chose, et, quant à moi, je me promets bien, cette nuit, de lui ôter l'envie de revenir... »

Mais Tarlo ne l'écoutait plus ; il réfléchissait à la possibilité de s'évader en profitant de la crédulité de cet homme. Cependant tous ses projets venaient s'anéantir à l'idée que la porte était fermée en dehors : car, bien qu'on fût encore dans un temps de superstitions, ses études et l'esprit supérieur dont il était doué ne lui permettaient pas de croire qu'il pourrait se glisser facilement à la suite du fantôme, avant que la porte n'eût eu le temps de se refermer d'elle-même, ainsi qu'elle ne manquait jamais de le faire. Il résolut pourtant d'employer tous les moyens que son imagination pourrait lui suggérer pour arriver à sortir de sa prison. Il ne restait que huit jours jusqu'au terme de l'élection, et sa parole donnée aux confédérés de la grande Pologne, sa passion pour tout ce qui por-

tait l'empreinte d'une action noble, tout l'engageait à faire les plus grands sacrifices, à s'exposer même à toute la colère de son père, pourvu qu'il pût remplir ce qu'il regardait comme le devoir le plus sacré.

Occupé de l'idée de sa délivrance, et passant tour à tour d'un projet à un autre, il ne put fermer l'œil de toute la nuit ; et lorsqu'il entendit le bruit nasal des ronflemens du heyduk, il se leva, s'enveloppa de l'un de ses draps, et se mit à parcourir la chambre d'un pas si pesant, que les fenêtres tremblaient comme dans un violent orage. Grzela s'éveilla : mais à peine eut-il aperçu le fantôme blanc, qu'il retomba sur son grabat en enfonçant sa tête sous sa couverture.

« Où est la clef de la petite porte ? murmura Tarlo d'une voix sépulcrale ; et le saisissant à l'épaule, il le secoua avec force... Où est la clef de la petite porte ? » répéta-t-il avec un accent plus rauque et plus impératif.

Le pauvre Grzela répondit en tremblant à ce second appel, et, sans soulever sa couverture, il begaya, « Elle est chez le maré...chal... »

— Pourquoi empêches-tu mes promenades noc-

turnes? poursuivit Tarlo; tâche d'avoir cette clef la nuit prochaine, ou, par l'âme de mon mari, je te remettrai au pouvoir de tous les démons qui sont peints sur la cheminée. Et si tu dis à qui que ce soit un mot de l'ordre que je te donne, je te couperai la gorge comme on me l'a fait à moi.

— Dieu me soit en aide! » murmura le heyduk en collant sa tête sur son oreiller comme s'il avait voulu disparaître sous le duvet.

Tarlo regagna son lit, fort content de cette première tentative, et il s'endormit, tandis que son malheureux gardien se vouait à tous les saints pour trouver un expédient qui pût le mettre à même de remplir l'ordre du revenant.

Tarlo lui demanda, le lendemain matin, comment il avait passé la nuit? « Fort bien, seigneur », répondit-il, sans dire un mot de ce qu'il avait vu et entendu; mais à chaque instant il jetait à la dérobée des regards troublés, tantôt sur le portrait de la dame, tantôt sur les diables, et sa figure, qui changeait à tout moment de couleur, exprimait l'angoisse à laquelle son âme était en proie.

A midi, le maréchal vint annoncer à Tarlo

que le palatin, à la prière de madame, lui avait permis de se promener pendant une demi-heure au jardin. Il ouvrit donc la petite porte, et descendit avec son jeune seigneur, qu'il avait ordre de ne pas quitter. Le heyduk les suivit, et, après avoir regardé attentivement les deux clefs que le maréchal tenait à la main, il lui demanda la permission de s'absenter un moment.

Son trouble n'avait pas échappé à Tarlo, et lorsqu'il revint, il s'aperçut qu'il cachait assez maladroitement une clef dans sa manche.

Ils remontent dans la chambre verte, et Grzela, qui se trouve le dernier à y rentrer, demande au maréchal la clef de la petite porte; il s'empresse de la fermer à double tour, la cache rapidement, et présente d'un air indifférent celle qu'il avait dans sa manche. « Je suis sauvé! » pensa Tarlo.

Ce fut après cette circonstance, si importante pour notre jeune prisonnier, qu'assuré de sa délivrance, il écrivit à Hélène et au père Ambroise de lui prêter leur secours.

La nuit vint, semblable en apparence pour tous, et différente pour chacun; car si elle éten-

dit ses voiles sur le riche appartement du palatin , comme sur la chambre délabrée où Tarlo épiait avec anxiété le premier sommeil de son gardien. Elle ne s'écoula point pour eux de la même manière : elle envoya au wojewode les rêves les plus sombres ; elle endormit dans la prière la pieuse mère de Tarlo ; elle surprit dans les larmes sa jeune fiancée, couvrit de son obscurité les démarches du père Ambroise, et la tentative hasardeuse du prisonnier.

Tandis que Tarlo la saluait avec joie, le heyduk en la voyant arriver tressaillit comme si un affreux cauchemar pesait déjà sur sa poitrine ; ses yeux hagards se tournèrent vers le ciel pour lui demander miséricorde, et retombèrent sur la légion de diables qu'il ne distinguait plus qu'avec peine sur la cheminée, mais que son imagination alarmée lui faisait apercevoir grands et distincts, avec des yeux de feu sans cesse attachés sur lui.

En voyant Tarlo se coucher, il soupira, et jeta sur lui un regard de détresse ; puis il se déshabilla lentement et chercha à lier conversation avec son jeune seigneur, afin que le sommeil ne vînt pas le livrer au fantôme, qu'il s'était

vanté de pouvoir combattre et terrasser ; mais le jeune seigneur ne répondait déjà plus que par monosyllabes, et bientôt il cessa de répondre tout-à-fait. — Il dort, pense le heyduk, et l'effroi s'empare de lui ; il serre fortement la clef qu'il tient à la main, et cherche à calmer ses alarmes par l'espoir que le fantôme, en voyant ses ordres remplis, ne lui fera pas de mal. Après avoir longtemps prié la sainte Vierge de lui être en aide, et lutté vainement jusqu'à minuit contre le sommeil, il sentit ses yeux se fermer malgré lui.

Tarlo, qui osait à peine respirer, et dont toutes les facultés semblaient s'être concentrées dans une seule, reconnut enfin que le heyduk dormait. Il jeta sur ses vêtemens le drap qui lui avait déjà si merveilleusement servi, s'approcha de son gardien, et, d'une voix lente et grave, lui dit : « Donne-moi la clef. » Grzela poussa un cri, il lui sembla que la mort passait entre la vie et lui ; sa tête plongea sous l'oreiller comme la tête de l'autruche sous le sable, et il tendit la clef sans qu'aucune parole pût s'échapper de ses lèvres.

Tarlo s'en est saisi ; son cœur bondit de joie. Il s'approche en tâtonnant de la petite porte ;

mais la nuit est obscure, il ne peut ni sentir ni apercevoir la place de la serrure; le drap qui l'enveloppe gêne ses mouvemens, le temps s'écoule, et l'espoir fait place à la crainte : il ne sait plus s'il doit bénir, ou maudire l'obscurité. Tout à coup la lune qui se lève chasse devant elle les nuages qui la voilaient, et un de ses plus purs rayons pénètre à travers les étroits vitraux de la fenêtre placée en face de la petite porte. Tarlo a vu briller la plaque presque imperceptible de la serrure : il est sauvé ! Mais au moment où la clef s'enfonce et tourne, le heyduk fait un mouvement. Tarlo ouvre précipitamment la porte, et la referme à double tour sur son gardien, qui est retombé sans mouvement : car il a vu distinctement le fantôme ouvrir la porte, et s'évanouir.

Cependant Tarlo est dans le jardin, et il le parcourt dans toute sa longueur; le drap qui le couvre assure sa fuite. Il arrive sans encombre près de l'endroit où Hélène doit l'attendre; il n'a plus qu'une allée à traverser, il précipite sa marche, puis s'arrête aussitôt : il écoute...

« C'était Ursule, disait quelqu'un à voix basse, en se glissant parmi les arbres. — Mademoi-

selle Hélène s'y trouve aussi, répond une autre voix. Prends garde qu'elles ne nous aperçoivent pas. — Coupe-leur le chemin, afin qu'elles ne puissent nous échapper. Je vais les suivre. »

A ces mots, toujours prononcés à voix basse, Tarlo voit distinctement deux hommes se séparer, pour aller à la rencontre des deux jeunes filles, dont on apercevait de loin les vêtements.

La colère et la crainte que Tarlo ressent pour la sûreté d'Hélène, lui font entièrement oublier le soin de la sienne, et, jetant à la hâte le drap qui le couvre, il s'élançe du buisson derrière lequel il est caché, sur l'homme qui se dirige vers son amie; il le pousse, l'étreint, le terrasse, et se précipite sur son complice, qui s'est arrêté indécis sur ce qu'il doit faire. Tarlo a reconnu en lui un heyduk de son père; il lui assène un violent coup de poing sur le front, et le renverse sans connaissance près de son camarade; puis il court vers la porte du jardin. Hélène l'a laissée ouverte.

Il est sur le chemin qui mène à Varsovie; mais son regard a vainement cherché Hélène, elle a disparu; il n'a entrevu d'elle que sa robe flottante, et il va la quitter peut-être pour toujours.

La joie de sa délivrance fait place à la douleur ; il est prêt à retourner sur ses pas , pour la chercher et la presser encore une fois sur son cœur, sur ses lèvres, qui ne lui ont même pas donné le baiser d'adieu. Mais la voix du P. Ambroise lui rappelle ses devoirs, et les dangers qu'il court. Il vole vers cet ami dévoué. « Où est mon cheval ? s'écrie-t-il.... Un cheval ! il n'y a pas un moment à perdre. »

Le moine a refermé la porte du jardin ; il prend en silence la main de Tarlo , et le conduit à pas précipités dans une direction opposée au chemin de la capitale.

« Où me conduisez - vous , mon père ? s'écrie enfin Tarlo , incapable de maîtriser les soupçons qui s'élèvent dans son âme.

— Silence ! répond le père Ambroise , et suis-moi ; on te poursuivra sur le chemin de Varsovie : personne ne viendra te chercher où je te conduis. »

Un sentier étroit, pratiqué au fond d'un ravin , se présenta bientôt devant eux ; il longeait le bord d'un ruisseau. La lune n'éclairait plus ni les collines ni les vallons : on eût dit que, d'accord avec Tarlo , elle se montrait ou se cachait sui-

vant que sa clarté ou son obscurité était nécessaire à son salut. D'épais et sombres nuages laissaient échapper de leur sein de larges gouttes de pluie, et la terre devenait glissante sous les pas du moine et de Tarlo ; ils s'enfoncèrent dans un bois, et se frayèrent une route à travers les broussailles. Le P. Ambroise marchait le premier ; Tarlo le suivait en silence. Quelques instans de réflexion avaient suffi pour dissiper les soupçons qu'il avait d'abord conçus ; et le souvenir d'Hélène se mêlait à la bouillante ardeur qui faisait palpiter son sein. Il se réjouissait et s'affligeait tout à la fois, en calculant ce qu'il avait déjà mis de distance entre elle et lui. Le bois qu'il venait de parcourir aboutissait à une prairie ; Ambroise se retourna, et lui montrant du doigt une lumière qui se voyait au loin : « C'est là, mon fils, que nous allons nous séparer. Vous trouverez dans cet asile un cheval et un guide.

— O merci, mon père ! s'écria Tarlo en serrant le moine sur sa poitrine ; vous avez joint la prudence au dévouement, et ma fuite est désormais assurée.

— Il est probable, reprit Ambroise en pressant Tarlo d'avancer, que votre père est déjà

instruit de votre évasion ; à mon âge , on calcule non seulement le commencement d'une entreprise , mais encore la fin. Vous auriez été infailliblement poursuivi et atteint , si vous étiez monté à cheval à la porte du jardin de votre père. »

Les bruyans aboiemens d'un chien couvrirent la voix des deux voyageurs : « Ici, Brys ! » et le père Ambroise tendit la main à un gros dogue qui s'avançait vers eux , en remuant la queue , car il avait reconnu le moine , et bondissait autour de lui.

La pluie avait cessé , et l'horizon , devenu un peu plus clair , permettait à Tarlo de voir qu'ils étaient tout près d'une de ces maisonnettes de bois , habitation ordinaire des simples gentilshommes campagnards.

« Bénî soit le nom de Jésus-Christ ! » dit le père Ambroise à l'hôte , homme déjà âgé , et de haute taille , qui s'avançait au-devant d'eux.

« *In sæcula sæculorum , amen* , mon père » , répondit celui-ci : mais vous venez bien tard ; je ne vous attendais plus !.. Voilà donc le jeune homme dont vous m'avez parlé aujourd'hui ?

— Lui-même , dit le père Ambroise , le fils du

palatin ; son patriotisme m'est connu , et sa voix ne s'élèvera pas comme celle de son père en faveur de l'étranger.

« Ce que vous m'avez dit me suffit, reprit Ordenga. Allez, mon jeune seigneur, continua-t-il en s'inclinant devant le fils de son maître, hâtez-vous d'arriver à Varsovie, et votez avec courage pour le détronement d'Auguste ; Dieu sera pour vous ! Venez prendre mon cheval, et que le ciel vous conduise. »

A un coup de sifflet que le vieux gentilhomme donna, son valet parut aussitôt, tenant deux chevaux sellés par la bride...

« Ce garçon, ajouta Ordenga, vous mènera jusqu'à la grande route, que je vous conseille de poursuivre au grand trot ; mon cheval soutiendra la fatigue... Allons, partez, et souvenez-vous de détroner Auguste : le bonheur de la Pologne n'est qu'à ce prix. »

Tarlo remercie avec attendrissement le bon gentilhomme, presse sur son cœur le père Ambroise, en lui recommandant Hélène ; puis, les yeux humides de larmes, il s'élance sur le cheval qu'on lui présentait : « Que Dieu te bénisse, mon fils ! » Ces derniers mots vibrèrent aux oreilles du jeune homme, que son cheval emportait déjà sur la

route de Varsovie. La voix du moine lui sembla celle de Dieu; tout ce que sa mission avait de grand et de sublime se révèle à lui. Son père, sa mère, Hélène, tout s'efface devant la sainte cause qu'il va soutenir. L'exaltation de son âme s'augmente de la vitesse de sa course; il défierait une armée, tant il sent en lui de force et d'énergie. Sa poitrine haletante lui semble trop étroite pour contenir son cœur. L'air et le ciel lui font oublier la terre, que les pieds de son cheval laissent sans cesse derrière lui. Une vie tout intellectuelle anime sa jeune et brillante imagination. L'amour de la patrie donne à ses traits son expression sublime!

Il parcourait depuis quelques instans la grande route, lorsqu'il est réveillé de sa longue extase, par la voix rauque de son conducteur. « Vous voici dans le bon chemin, seigneur, et je vais vous quitter, si vous le voulez bien.

— Va, mon ami, reprit Tarlo en tirant de sa poche une pièce d'or; va, et que Dieu bénisse ton retour. »

Piquant alors des deux, il fut bientôt loin de son guide, courant au grand galop sur la route de Varsovie.

toute de Varsovie. La voix de mortel lui sembla celle
 de Dieu; tout ce que sa mission avait de grand et de
 sublime se révéla à lui. Son père, sa mère, Hélène,
 tout s'éleva devant la sainte cause du rassemblement.
 L'exaltation de son âme s'augmenta de la vitesse
 de sa course; il déferait une aigle, tant il sent
 en lui de force et d'énergie. Sa poitrine haletante
 lui sembla trop étroite pour contenir son cœur.

L'air et le ciel lui font oublier la terre, que les
 pieds de son cheval laissent sans cesse derrière
 lui. Une vie tout intellectuelle anime sa jeune et
 brillante imagination. L'amour de la patrie donne
 à ses traits son expression sublime!

L'Élection.

Il parcourait depuis quelques instans la grande
 route, lorsqu'il est réveillé de sa longue extase,
 par la voix rauque de son conducteur. « Vous voici
 à la capitale du royaume, pouvait être regardée,
 à cette époque, comme le théâtre d'une lutte où
 les passions et les sentimens les plus contraires
 s'entre-choquaient sans cesse. »

Parmi tous les hommes rassemblés alors à
 Varsovie, les uns n'étaient mus que par la crainte
 qu'inspiraient le nom de Charles XII et l'aspect
 des armées suédoises; les autres croyaient que le

temps était venu de donner au monde des preuves d'une fermeté extraordinaire en faisant des sacrifices , non pour le bonheur de la nation , mais dans le but d'appuyer le désordre et l'anarchie qui commençaient à s'apaiser. Les premiers consentaient à tout , pourvu qu'ils pussent racheter leur tranquillité ; les seconds ne voulaient faire aucune concession, et repoussaient même le salut de la nation, s'il s'opposait à leurs propres intérêts.

Un petit nombre d'amis fidèles se pressaient autour du palatin de Posen, Stanislas Leszczyński ; alliés par la confédération de la Grande Pologne, ils n'avaient en vue qu'une chose, le bien du pays.

En dehors des partis, qui énonçaient ouvertement leurs opinions, se trouvaient encore quelques puissans seigneurs qui, ayant le pouvoir et la force en main, tâchaient de prendre le dessus, et s'étudiaient à éviter ou à retarder toute démarche décisive, afin d'être en mesure de pouvoir, selon les circonstances, tirer avantage des événemens sans s'exposer aux malheurs qu'ils pouvaient menacer leurs concitoyens.

Les deux termes d'élection, indiqués par les manifestes du primat Radziejowski pour le 19 et le 26 juin, s'étaient écoulés sans amener aucune décision; et le primat, pilote adroit du vaisseau de l'état, voyait de loin deux orages, et désirait les éviter pour se sauver lui-même. La confédération de Sandomir augmentait de jour en jour les partisans d'Auguste, et Charles XII s'avancait avec son armée sous les murs de Varsovie. Le primat, dont le regard scrutateur embrasse tout à la fois, semble montrer de l'empressement à choisir un nouveau roi; mais il invente en même temps mille moyens cachés pour ajourner l'élection, pour sonder le terrain et voir de quel côté souffle le vent le plus fort. Le roi de Suède s'aperçoit enfin que le temps s'écoule, tantôt en manifestes et en protestations, tantôt en vaines promesses; il prend un parti décisif, vient camper avec son armée à trois milles de Varsovie, et fait cesser l'hésitation du primat, en fixant le terme définitif de l'élection au 19 juillet.

Les sénateurs de la Grande Pologne, les wojewodes de Posen et de Kalisz, s'empressent de se rassembler à Wola avec la noblesse des districts

et des arrondissemens communaux ; ils viennent d'élire au grade de maréchal M. Bronisz , président de la confédération de la Grande-Pologne. Mais c'est en vain qu'on attend le primat, il est évident qu'il cherche encore à reculer l'élection ; la rumeur devient bientôt générale ! Et c'est dans cet instant que Tarlo arrive à Varsovie : il y apprend ce qui se passe à Wola , et s'élance sur la route qui y conduit. Il rejoint bientôt , chemin faisant , un cortége de gentilshommes à cheval , et reconnaît , à leurs habits bleus et à leur collet cramoisi , la noblesse du palatinat de Podlachie.

Jéruzalski , nonce de Podlachie , est à leur tête , et son air arrogant dit assez dans quel esprit il se rend à l'assemblée. Il connaît depuis long-temps Tarlo , et quoique leurs opinions politiques soient loin d'être les mêmes , il s'applaudit de sa rencontre , étant sûr qu'il trouvera du moins en lui un adversaire de l'élection projetée.

« Et comment as-tu osé , cher frère , s'écrie-t-il en arrêtant son cheval près de celui de Tarlo , entreprendre le voyage de Sandomir ? tant de dangers sont attachés à ce voyage !

— La conviction que je sers la bonne cause ,

répondit Tarlo, m'en a donné le courage.

— Bravo ! cria Jéruzalski ; persiste dans ce noble dessein ; fais plus , joins-toi à nous , et tu partageras nos entreprises d'aujourd'hui.

— Comment ! n'y a-t-il pas d'accord dans ce qui touche le plus fortement le bien de la patrie ?

— D'accord ! il ne s'agit pas aujourd'hui d'accord ; nous voulons maintenir les droits de la nation : la force nous opprime de tous côtés et les plus puissans n'osent se présenter pour défendre les droits cardinaux de la république. Voyez, mes frères, ajouta-t-il, en étendant la main devant lui, on a dit vrai : voici un détachement de cavaliers suédois, posté tout près des retranchemens. Honte et vengeance ! A peine puis-je me contenir ; je voudrais les attaquer, et laver dans leur sang l'affront fait à la république. — Voilà encore de l'infanterie suédoise autour du cercle électif, dit Gonsowski en partageant son indignation : c'est ainsi que l'élection populaire est libre ! et c'est par des voix pareilles que le sceptre doit parvenir aux mains de Leszczyński ! »

Tarlo gardait un profond silence ; il sentait la nécessité de ne pas mêler son avis à tout ce qu'il

entendait, et réfléchissait profondément à ce qui allait se passer dans quelques heures, lorsque les Podlachiens, ayant aperçu quelques soldats à cheval de la garde du roi de Suède, s'élançèrent sur eux avec fureur, et les repoussèrent dans des fossés qu'ils occupaient autour du cercle. Tarlo profita rapidement de cette occasion pour se séparer de ceux qu'il avait si malencontreusement rencontrés; et se dirigeant vers l'assemblée, il y chercha une place d'où il pût tout voir et tout entendre, afin de pouvoir soutenir au besoin la cause qu'il avait embrassée.

Il vit bientôt arriver Jéruzalski et ses compagnons; ils prirent place dans le cercle près du fossé, du côté destiné pour le palatinat de Podlachie; et Jéruzalski s'écria, sans pouvoir maîtriser la colère qui l'animait: « Est-ce bien là une élection libre? Est-ce là l'autorité des états-réunis, lorsque les envoyés de la nation, arrivant au champ des conférences, sont obligés de se frayer un chemin à travers les rangs ennemis? Ne suffit-il pas que l'armée suédoise soit campée près de la capitale dans un moment où nous devons faire usage des privilèges d'une nation libre? faut-il qu'elle vienne

encore assiéger ces brèches dans l'enceinte desquelles nos voix, libres en apparence, doivent donner un roi à la république? Je proteste contre cette violation des droits nationaux, et je déclare n'être venu ici que pour les défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang! »

Le vice-trésorier de Lithuanie, Sapiéha, voulut répondre, mais sa voix faible ne put pénétrer à travers le tumulte.

C'est au milieu de ce bruit que Tarlo cherchait à concilier les esprits, en soutenant que le nonce de Podlachie s'emportait trop, lorsqu'il nommait siége la présence accidentelle de quelques soldats suédois, que la curiosité avait amenés vers ce lieu. Son zèle pour la cause de Leszczyński donnait à ses paroles le prestige de l'éloquence. Il conjurait ceux qui l'entouraient de ne pas éloigner le salut de la république pour un si vain motif; il se répandait en louanges sur la magnanimité du roi de Suède, et tout se taisait pour l'écouter, tant il y avait de conviction dans sa voix, dans son regard. Mais, au moment où il soutenait avec le plus de force la sincérité des vues de Charles XII, ses yeux tombèrent sur un jeune homme dont

L'habit grossier contrastaient singulièrement avec l'extérieur noble et audacieux qui le faisait remarquer au milieu de la foule. Ce jeune homme, entendant Tarlo embrasser la cause du roi de Suède, se tourne précipitamment vers lui et l'observe d'un regard si vif et si scrutateur, que Tarlo cède à une de ces impulsions qui renversent les projets et les raisonnemens, comme l'avalanche entraîne en roulant tout ce qu'elle rencontre. Il s'interrompt et s'élançe vers l'inconnu : que va-t-il lui dire ? Il l'ignore ; mais il faut qu'il lui parle : il faut qu'il se fasse jour jusqu'à lui, car il en est déjà séparé ; des flots d'hommes ont passé entre eux, le tumulte a repris son cours, et plus il fut comprimé, plus il grandit et s'accroît. L'inconnu s'est perdu dans cette foule sans ordre et sans frein. Mais le silence renaît tout à coup : on se groupe, on s'aligne, tous les yeux se portent vers un même point ; un cri général s'est fait entendre : « Les députés reviennent de chez le prince primat. »

Tout se tait pour écouter le résultat de leur mission, et le staroste de Lenczyça prend la parole :

« Son altesse monseigneur le prince primat sou-

« haite que tout se termine à l'avantage de la
 « république; que chacun remplisse ce que lui
 « commandent la religion, le droit, la liberté et le
 « bien du pays; il souhaite qu'on ne se laisse pas
 « influencer par la crainte, et que l'on ne s'expose
 « pas à risquer le bien public par trop d'empres-
 « sement. C'est dans ce but que son altesse mon-
 « seigneur le prince primat conseille d'ajourner
 « l'assemblée, réunie si tard aujourd'hui, à lundi
 « prochain, promettant d'y assister alors et de
 « remplir ses devoirs envers la nation. »

Un murmure général, et qui allait toujours croissant, accueillit la proposition du prince primat. « Plus d'ajournement ! crie-t-on de toutes parts. — Voici S. Exc. l'évêque de Posen : qu'il remplisse les fonctions de primat ! — Non, non ! qu'on envoie une seconde députation au primat ! — Écoutez, écoutez ! crie-t-on dans les groupes les plus rapprochés : beaucoup de sénateurs manquent encore ; le généralissime de la couronne, les palatins de Posen, de Siéradz, de Lenczyça et autres, ne sont pas encore arrivés.... Silence ! délibérons. »

Et vous eussiez vu cette masse convulsive passer sans transition du désordre au recueil-

lement ; quelques sourds murmures , courant d'un point vers l'autre, troublent seuls le silence : ils passent inaperçus comme tout ce qui est comprimé dans les crises violentes que les passions soulèvent autour d'elles. « Qu'on envoie une seconde députation au primat ! » Ce cri a retenti presque unanimement. La députation se forme , la foule s'ouvre pour lui donner passage ; elle s'éloigne grave et silencieuse , car elle comprend tout ce qu'un nouveau refus du primat peut entraîner de désordres et de malheurs. Le peuple et les grands , confondus ensemble , restent tous : ils attendent. Le murmure des différens partis s'élève et s'apaise tour à tour ; on dirait le roulement sourd d'un tonnerre lointain. Personne n'entre en lice , mais chacun se prépare à l'attaque ou à la défense. Quelques voix s'élèvent en faveur du roi étranger , mais c'est à peine si le peuple les écoute , ou daigne y répondre. Quand la trombe voyageuse , roulant sur elle-même , enferme dans ses flancs tout ce qu'elle rencontre sur son passage , fait-on attention à la grêle qui tombe ? Son bruit ne se perd-il pas dans un plus vaste bruit ? C'est ainsi que les intérêts de quelques hommes

viennent toujours se perdre dans l'intérêt d'une nation !

Mais le silence renaît : c'est la députation qui est de retour : elle rapporte une réponse à peu près semblable à la première ; les mots sont changés , le fond est le même : « le primat ne viendra pas ! »

Un violent coup de pied , qui retentit sur la terre près de Tarlo , et ces mots prononcés en français , avec une grande énergie : « Il s'en repentira ! » attirent son attention. Il se retourne brusquement et reconnaît le jeune homme à la veste de bure , à la noble physionomie. D'autres personnes aussi se sont retournées et l'observent. Son front se ride , ses sourcils se rapprochent ; il paraît fâché de son emportement , se couvre la figure de ses mains , et cherche à se perdre dans la foule. Mais Tarlo , cédant à la curiosité de plus en plus violente qui le pousse vers cet homme , le suit et l'arrête : « Pourquoi le sort du palatin de Posen vous intéresse-t-il à ce point ? lui demande-t-il en français : vous êtes étranger , à ce qu'il paraît ? » — L'inconnu fixe sur lui son regard pénétrant , et répond vivement en français : « Ne fais pas de vaines questions , car je ne satisferai

pas ta curiosité; mais si tu penses aussi bien que tu viens de t'exprimer, observe ce qui se passe, et agis quand il en sera temps!

Il y avait dans la voix et dans le regard de l'inconnu quelque chose de si impérieux et de si noble tout à la fois, que Tarlo, bien que peu habitué à céder, se tut et écouta avec attention le discours captieux du maréchal, qui, par des phrases adroitement tournées, appuyait l'avis du primate.

Les palatins de Podlachie et de Posen viennent de prendre place dans l'assemblée: la plupart des sénateurs sont arrivés, et cependant la majorité commence à chanceler: on remarque que l'ajournement gagne de moment en moment des voix. Un malaise inexplicable se fait sentir dans l'assemblée; on s'arrête, on hésite: encore un mot, et tout sera remis pour la troisième fois; mais c'est à qui ne dira pas ce mot, tant la responsabilité semble pesante à celui qui en mesure d'avance tout le poids. Tout à coup des voix fortes et pleines de conviction partent du groupe formé par le palatinat de la Grande Pologne. On écoute avec recueillement: ce sont des objections sur les vues secrètes du primate, qui, n'ayant

pas voulu répondre à l'appel réitéré de la nation, doit être soupçonné de vouloir déjouer ses projets.

Ces paroles font une profonde impression, et plusieurs seigneurs s'écrient : « Que l'évêque de Posen recueille les voix des palatinats pour l'élection du roi ! » — Cette proposition devient aussitôt le signal de nouvelles protestations. Des cris se font entendre de tous côtés, chaque parti hurle un avis contraire : le tumulte est plus fort que jamais, et le soleil, qui touche à son déclin, va cesser d'éclairer cette masse d'hommes, aveugles sur leur propre bien. L'espoir de concilier les esprits s'éteint dans tous les cœurs; et nul ne saurait prévoir ce qui va se passer.

Tout à coup l'inconnu, qui n'a plus perdu de vue Tarlo, le saisit fortement par le bras, et lui dit : « Jeune homme ! si tu aimes ton pays, si tu aimes Leszczynski, ose te permettre un trait de noble audace ! N'attends pas que l'on demande aux palatinats leurs voix pour l'élection; crie hautement que c'est lui que la nation désire ! »

Et, sans attendre sa réponse, à un signe qu'il fait, quelques personnes, placées autour de lui, soulèvent rapidement Tarlo dans leurs bras et l'élèvent

au-dessus de toutes les têtes, afin qu'il puisse être vu et entendu de loin. Inspiré par cette invocation inattendue, le jeune homme s'écrie d'une voix retentissante : « Frères, polonais ! jusqu'à quand verrons-nous, avec indifférence, notre fertile pays dévasté par la guerre qu'on fait pour la couronne de Pologne ? Nos discordes éloignent de notre patrie la seule chose qui puisse la régénérer, la paix ! La postérité nous maudira, car nous n'avons rien fait pour éviter, jusqu'à présent, les calamités qui pèsent sur notre nation. La république se trouve dans le plus grand danger ; un homme sage et vertueux peut seul la sauver, et cet homme, c'est le palatin de Posen, Stanislas Leszczyński ! C'est lui que la nation demande pour roi ! Vive le roi Stanislas premier ! » — Vive le roi Stanislas ! Ce cri est répété de tous côtés : l'impulsion vient d'être donnée par la proclamation du nom de celui qui possède les cœurs du plus grand nombre. Tous les partis semblent se fondre en un seul : un cri d'allégresse s'élève, formé d'un millier de cris ; les bonnets volent en l'air, et la joie serait universelle sans le murmure sourd qui gronde encore du côté du palatinat de Podlachie.

Cependant cette opposition, quoique forte, ne peut arrêter l'élan de la majorité, et l'évêque de Posen, sans faire attention aux protestations, proclame Stanislas Leszczynski roi de Pologne !

Dès que Tarlo, après avoir observé attentivement tous les mouvemens de l'assemblée, voit que le sort de Stanislas est décidé, il se tourne vivement vers l'inconnu qui lui a donné l'heureuse idée de sa harangue ; il veut le presser sur son cœur et partager avec lui sa joie, comme il avait partagé ses inquiétudes : mais il le cherche vainement parmi ceux qui l'entourent, et il apprend qu'il a subitement disparu en entendant la proclamation faite par l'évêque de Posen.

La nuit couvrait déjà les plaines de Wola, et les cris de joie attestaient seuls de quel côté se trouvait le nouveau monarque qu'on demandait à voir.

Tarlo se mêle à la foule, qui se porte tout entière vers Stanislas. L'obscurité a fait place à des flots de lumières ; des milliers de flambeaux éclairent à la fois le peuple, les grands, et les soldats de Charles XII. Des amis fidèles ont élevé Leszczynski sur leurs bras comme sur un pavois ; ils le mon-

trent au peuple, et le peuple fait retentir l'air de nombreux *vivats*. Il bat des mains, il applaudit du cœur, de la voix, du regard, et le nouveau roi sourit, car il se dit : « Je ferai du bien, je serai aimé ! Le peuple m'a élu, je ne renierai jamais le peuple ; il aura sa part dans mes richesses, dans mon amour : à moi le trône et les soucis ; à lui le repos et la liberté ! »

Un cheval, dont la tête se penche et se relève orgueilleuse sous les plumes qui l'ombragent est amené au monarque : il s'élançe, et le cheval bondit et caracole comme s'il comprenait qu'il porte sur lui l'espérance de la Pologne. Mais Stanislas, d'une main souple et ferme, modère ses mouvemens et se place à la tête des sénateurs et des nobles électeurs. Le peuple le suit en foule, et ce brillant cortège prend, à la lueur des flambeaux, le chemin de la capitale. Il arrive aux portes de Varsovie ; à l'entrée, il est dans les faubourgs : toutes les fenêtres s'ouvrent, la plupart des habitans sortent de leurs maisons et se pressent dans les rues pour saluer le nouveau roi. Les femmes élèvent leurs enfans vers lui, et les vieillards essuient une larme en pensant à leur

patrie. L'idée que la paix et le bonheur vont enfin cicatriser toutes ses plaies, portent l'attendrissement dans leurs cœurs, et, de leurs mains tremblantes, ils appellent sur Stanislas les bénédictions du ciel... Le cortége traverse ainsi les rues principales de Varsovie, et ne s'arrête qu'à l'église cathédrale : les portes s'ouvrent, le clergé vient recevoir Stanislas, et des hymnes de remerciemens, pour la grâce que le ciel accorde à la patrie, retentissent sous la voûte sacrée.

Le roi s'est agenouillé : il prie avec ferveur ; il demande à Dieu le bonheur de son peuple, et le génie de la Pologne se penche vers lui et recueille sa prière.

VI.

Le Camp.

LES confédérés de Sandomir viennent d'apprendre, avec tous ses détails, le résultat de l'élection de Stanislas, et les principaux chefs de cette confédération convoquent une assemblée dans le but de publier un manifeste contre cette élection. Ils désignent le 29 juillet pour le terme de leur réunion au camp de Lançuta. On y dispose une vaste grange pour le lieu des conféren-

ces, et on tâche de donner à cette cérémonie un aspect militaire.

Le camp s'est formé dans une vaste plaine. Là sont placés pêle-mêle les cortéges des différens seigneurs qui viennent de s'unir à la confédération, ainsi qu'environ trois mille soldats de la couronne, qui ont passé sous le commandement du régimentaire. Un détachement de gentilshommes, réunis dans le but d'améliorer leur sort, est venu se joindre à eux; et il est difficile de s'attendre à la concorde et à l'ordre, de la part de troupes composées d'élémens si divers et d'une quantité de domestiques et de palfreniers qui, en surveillant les chevaux et les voitures de leurs maîtres, augmentent encore le désordre et le bruit: aussi ce camp est-il, depuis quinze jours, un fléau pour la contrée.

Chaque détachement envoie sans cesse, pour subvenir à ses besoins, des gens armés pour marauder dans les jardins et les champs voisins; les valets amènent à tout moment des voitures chargées de légumes et de volailles, qu'ils ont enlevées, souvent de force, aux paisibles habitans de la campagne; et, non contents de s'emparer

des vivres, ils viennent de piller plusieurs boutiques de Juifs à Lançuta. L'arrivée du régimentaire a pu seule réprimer ces abus. Un ordre sévère vient d'être publié. On entoure le camp de palissades, coupées dans la forêt voisine; on désigne les postes que chaque détachement doit occuper, et l'on place des sentinelles sur tous les points et à toutes les issues. Le régimentaire monte à cheval, et, suivi d'une nombreuse suite, passe la revue du camp.

A l'aile gauche sont postés les détachemens des seigneurs les plus distingués : leurs chefs se querellent sans cesse entre eux. Il va passer outre; le chef des soldats du castellan de Cracovie l'arrête par ces mots : « Excellentissime régimentaire ! *quo jure* cette misérable cohue de l'évêque de Cracovie a le pas devant nous ? Je proteste, *in nomine*, de mon principal contre cette préférence. »

« Les gens du staroste Sondecki, crie de son côté le chef du palatin de Sandomir, excellentissime régimentaire, nous ont forcés de leur abandonner la place qui nous était assignée par ordonnance. »

« Excellentissime régimentaire ! crie plus loin un autre chef, je ne souffrirai pas le voisinage de ces gens, dont la moitié est sans bottes ! » Le régimentaire enfonce ses éperons dans les flancs de son cheval et passe rapidement sans faire attention à ces plaintes. Il s'arrête près des troupes de la couronne qui, rangées dans un ordre parfait, attendaient en silence son arrivée.

Ces troupes étaient les seules qui eussent, dans le camp, une tenue militaire. Aussi les destina-t-il aussitôt à faire le service près de la grange et aux entrées principales.

Poussant son cheval vers l'aile droite, il arrive en face des gentilshommes, rassemblés en masse ; et l'un d'eux, d'une taille gigantesque, le voyant à une centaine de pas, s'élanche hors des rangs et se tourne vers les confédérés, qui se groupaient dans le plus grand désordre : « Silence, Messieurs ! s'écrie-t-il ; M. le régimentaire vient ; allons, rangez-vous. Monsieur l'échanson de Stenzyça, fouettez votre cheval pour qu'il avance. Monsieur le veneur de Wislica, approchez de M. l'enseigne. Maintenant, silence ! je vais parler. »

Et se tournant vivement vers le régimentaire,

qui n'était plus qu'à quelques pas de lui, il le salue de son sabre et lui adresse ces paroles: « Excellen-tissime régimentaire ! comme dans toutes les réunions publiques j'ai reçu des preuves de l'affec-tion et de la grâce de votre excellence, de même maintenant, *y recurro*, lorsqu'à ma personne les affaires *boni publici* sont *devoluta*. Votre Excel-lence a vu en plusieurs occasions, *quanto ardore, pro bono publico, per quàm ardua et rigida*, j'ai dirigé les choses, *ad felicem eventum*. Je me flatte, par conséquent, que votre Excellence me reconnaît *dignum* de présider à ce *nobili coetu*, et que par là même elle daignera *considerare quid* je vais proposer *pro bono publico*. Votre Excellence nous a ordonné *sinistram campi occupare*, et les troupes de la couronne occupent *centrum prope grangeam* : n'est-ce pas *læsio prærogativorum* de la noblesse? Convient-il que, dans le jour de l'assemblée générale *confederationis*, un autre que *nobilitas hastata*, entoure la place *comitii*? Je proteste, au nom de *totius nobilitatis*, contre cette lésion de nos droits, et je supplie votre Ex-cel- lence de nous désigner une place plus conve-nable pendant la solennité de demain, et de

nous confier la garde de l'entrée principale *Castrorum et Grangeam.* »

Il se tait ; la respiration commençait à lui manquer, et le régimentaire se hâte de consentir à ce changement pour échapper à une plus longue harangue : il s'éloigne à toute bride de cette cohue qui le poursuit, en l'étourdissant par les cris sans cesse répétés de « Vive le roi Auguste II ! »

La conférence générale eut lieu le lendemain : toutes les troupes se rangèrent en bon ordre sous les armes, et le camp offrit l'aspect curieux d'un pouvoir tout-à-fait en dehors d'un autre pouvoir. Le maréchal de la confédération, Stanislas Denhoff, après avoir pris la parole et plaidé avec zèle la cause de la confédération, venait de profiter de l'enthousiasme qui régnait autour de lui pour lire un manifeste qu'il avait préparé, lorsqu'on vit accourir au grand galop, à l'instant où on allait procéder à la signature, un des gentilshommes placés en sentinelle hors du camp : « Nous venons d'arrêter un homme qui voulait pénétrer dans cette enceinte, s'écria le gentilhomme en cherchant à maîtriser son cheval : comme il ne sait pas le mot d'ordre, ce ne peut être qu'un espion...

— Sous quel prétexte a-t-il cherché à s'introduire ici ? demanda le maréchal, oubliant de faire apposer les signatures à son manifeste.

— Vraiment, répondit le gentilhomme, en reprenant haleine, il a demandé sans hésiter qu'on le conduisît au milieu du camp ; mais nous nous sommes bien gardés de lui donner ainsi le moyen d'observer nos forces : le chef de notre détachement s'est emparé de son cheval et de celui de son valet, et il m'envoie vers Votre Excellence pour savoir s'il doit le faire pendre à un arbre, ou l'amener ici.

— Qu'on l'amène, répondit le maréchal, sous escorte, mais sans fers. »

Le gentilhomme piqua des deux, et tout le monde se tourna vers l'entrée du camp pour voir arriver l'espion. Il ne se fit pas attendre : quatre soldats à cheval suivis de quatre fantassins parurent, conduisant au milieu d'eux un jeune homme d'une taille noble et élevée ; il s'avancait fièrement, et jetait des regards dédaigneux sur ceux qui l'entouraient. Lorsque les soldats se furent écartés, tous les seigneurs s'écrièrent avec étonnement : « C'est le jeune Tarlo ! » C'était

lui, en effet. Il venait d'apercevoir son père et s'était jeté à ses pieds, en saisissant sa main, qu'il portait à ses lèvres avec un transport mêlé de respect.

Le palatin reste un moment immobile, mais la réflexion l'emportant sur la tendresse paternelle, qui venait de suspendre son ressentiment, il repousse son fils : « C'est toi, misérable ! s'écrie-t-il. Que viens-tu faire ici ? espionner notre camp, et signaler, par cette nouvelle infamie, ton éloignement de la bonne cause ! »

A ces mots, Tarlo, qui a senti le sang courir dans ses veines et colorer son front d'une vive rougeur, se relève vivement et dit avec fierté : « Il était permis aux valets de ce camp de prendre une fausse idée de mes desseins, mais un père devait-il se méprendre à ce point... ! »

— Tais-toi, audacieux ! reprend avec colère le palatin de Smolensk : tu as déjà donné tant de preuves de ton aveuglement, que je te crois capable de tout.

— Ne condamnons pas l'accusé avant de l'avoir entendu », interrompt le maréchal, en prenant la main du wojewode, afin de l'apaiser. Puis, se

tournant vers Tarlo : « Dites-nous franchement dans quel but vous êtes venu ici ? »

— Avant de répondre à cette question, dit Tarlo, je voudrais savoir depuis quand il est défendu à un gentilhomme d'assister aux assemblées des confédérés, dans le palatinat où il a son domicile ?

— Votre opinion et votre conduite pendant l'élection, ont éveillé en nous de justes soupçons.

— Mon opinion, dit Tarlo d'une voix plus calme, a pu différer de celle de mes concitoyens, mais il n'y a plus aujourd'hui de motif à cette dissidence.

— Comment ! s'écrie-t-on avec étonnement ; et le palatin regarde sombrement son fils.

— Mais, oui, continue Tarlo : car du moment où la nation a élu un roi, toute dissension, tout attachement pour tel ou tel autre prétendant cessent, et tout ce qui porte le nom polonais devient sujet fidèle d'un seul monarque.

— Nous ne connaissons de roi que S. M. Auguste II, s'écrient plusieurs voix : à bas le traître ! sabrez ! » Et au même instant un groupe se forme

autour de Tarlo, et les sabres brillent en l'air. Mais le noble jeune homme leur jette un regard de mépris ; et s'adressant au maréchal qui paraissait fort agité :

« Je compte sur vous, M. le maréchal, pour faire respecter ma personne ; je ne suis ici ni pour observer les desseins de mes frères, ni pour défendre mon opinion. Le devoir seul m'y a conduit : je viens, envoyé de mon roi et de votre maître ! Attaquez-moi, si vous voulez être le premier à donner l'infâme exemple que le Polonais peut violer la sainteté du droit des nations ! » A ces mots, il s'approche du maréchal, et lui remet une lettre sellée du grand sceau royal.

Le tumulte s'apaise aussitôt ; l'étonnement et la curiosité se peignent sur toutes les figures ; et les seigneurs qui avaient menacé Tarlo se retirèrent avec respect et confusion. Le maréchal prend la lettre et rompt le cachet d'une main tremblante ; un grand trouble se manifestait dans sa physionomie, qu'il cherchait en vain à rendre impassible ; il commençait à lire tout bas, lorsque presque tous les seigneurs demandent que la lecture soit faite à haute voix. Le maréchal,

après avoir hésité un instant, dans la crainte que Tarlo ne remarquât l'effet que pourrait produire cette lettre, se résout à le prier de se rendre dans la tente du régimentaire, et d'y attendre le résultat de la conférence. Les rangs s'ouvrent, et deux gentilshommes accompagnent le jeune envoyé jusqu'à la tente, où ils entrent avec lui.

La lettre du roi Stanislas fut écoutée dans un profond silence; mais après cette lecture, la discussion n'en fut que plus vive et plus orageuse : elle s'anima jusqu'à l'empportement. Un grand mouvement se fit remarquer parmi les troupes; un envoyé à cheval passa au galop près de la tente du régimentaire, et un détachement de gentilshommes fut expédié hors du camp... Enfin, après une heure de délibération, on fit venir Tarlo, et le maréchal lui annonça que la réponse était remise à trois jours, et qu'il l'engageait à se rendre au château de Zakliczn pour l'y attendre.

« Il ne m'appartient pas, répondit Tarlo, de peser les raisons qui empêchent M. le maréchal de publier à l'instant même la lettre de Sa Majesté; il sait mieux que moi ce qu'il doit faire : mais ma mission m'impose le devoir de déclarer ici que

notre auguste seigneur le roi Stanislas I^{er} ouvre son cœur à tous ses sujets, sans aucune exception; qu'il n'a accepté le sceptre que pour ramener parmi les enfans d'une même patrie la concorde et l'union; qu'il veut rendre la paix au pays, qui a tant souffert, et que pour cela il ne veut conserver aucun souvenir des outrages qui lui ont été prodigués soit par écrit, soit de vive voix; mais il désire trouver dans ses sujets un amour égal à celui qu'il leur porte : tels sont les vœux, telles sont les intentions de Sa Majesté; c'est à vous, Messieurs, de les apprécier et d'en profiter.» En achevant ces mots, prononcés avec une émotion entraînant, il s'approcha de nouveau de son père, et lui remit une lettre du roi : « Cette lettre, lui dit-il en attachant sur lui un regard plein d'un tendre reproche, a pour but nos affaires de famille, dont Sa Majesté a daigné s'occuper. »

Le palatin retira brusquement la main que son fils cherchait encore à prendre; mais Tarlo, réprimant sa douleur, s'éloigna avec dignité, et prit lentement le chemin du château de ses pères, saluant avec noblesse tous ceux qui ouvraient leurs rangs pour lui livrer passage.

VII.

L'Enlèvement.

L'APPARITION subite du fils du palatin de Smolensk au camp des confédérés, nous oblige de remonter aux événemens qui la précédèrent.

Aussitôt après son avènement au trône, le roi fit appeler Tarlo; il voulait, tout en lui témoignant sa reconnaissance, se l'attacher encore davantage.

« Je sais apprécier, dit-il en le recevant, le

dévouement que vous m'avez montré, et vous pouvez être assuré de ma bienveillance; je veux vous en donner une preuve en m'occupant de votre bonheur domestique.... Ce n'est pas comme roi, mais comme parent de votre mère, ajouta Stanislas, que je vous conseille de retourner sans délai chez votre père : je lui écrirai en votre faveur.

— J'exécuterai vos ordres, Sire, répondit le jeune homme en s'inclinant; je les exécuterai sans envisager les dangers auxquels je m'expose en me rendant parmi ceux qui me regardent comme un traître.

— J'ai pensé à cela, poursuivit le roi; mais vous pourrez retourner en toute sûreté dans votre contrée natale, si vous voulez remplir une mission aussi difficile qu'importante. » En achevant ces mots, le monarque remit deux lettres à Tarlo, l'une pour son père, l'autre pour le maréchal de la confédération de Sandomir : celle-ci renfermait le manifeste nouvellement publié, qui proclamait l'élection du roi, et invitait tous les Polonais à la concorde et à l'union.

Tarlo partit sans hésiter, fier de l'espoir d'être

utile à son roi, et le cœur plein d'émotion à la seule idée de revoir son père, et de presser encore une fois sur son cœur sa jeune et belle fiancée. Il connaissait assez le caractère du palatin pour être inquiet de la manière dont il en serait reçu, et avant de se rendre au château, il prit le parti de passer par Zakliczyn, et de s'arrêter au cloître des Carmes, afin de visiter le père Ambroise, et de s'entendre avec lui sur la manière dont il devait s'y prendre pour remettre les lettres du roi. Il arriva bientôt dans la cour du couvent; et, ne rencontrant personne, il prit le long corridor qui conduisait à la cellule de son ami : elle était fermée; il frappa vainement; et comme le père gardien accourait à ce bruit, il lui demanda où était le père Ambroise. « Hélas! il est loin d'ici, répondit le moine en se signant; que la volonté de Dieu s'accomplisse! il lui a plu de l'éprouver. — Loin d'ici! s'écria Tarlo; et qui donc a pu lui faire quitter le couvent? — Votre père a voulu se venger du secours qu'il vous avait prêté lors de votre évasion, et il l'a fait transférer dans un autre couvent, où il a été condamné à des rélections par le provincial. »

Cette nouvelle affligea profondément Tarlo. Il resta long-temps immobile, le regard fixé sur cette porte qui ne s'ouvrirait plus pour lui, et toutes les heures qui s'étaient écoulées avec le père Ambroise, dans cette douce intimité qui l'avait si souvent consolé ou soutenu, repassèrent aussitôt devant lui, comme pour augmenter ses regrets : il sortit enfin de l'accablement dans lequel il était plongé, et il allait se rendre au château de son père, lorsque le gardien lui apprit que le palatin était à Lançuta, où l'on s'était réuni pour signer le manifeste dirigé contre l'élection de Stanislas. Sentant aussitôt toute l'importance du moindre retard, et la nécessité d'arriver avant la publication du manifeste, Tarlo, suivi d'un seul valet, prit en toute hâte la route du camp des confédérés.

Nous avons vu comment il y fut reçu, et nous allons reprendre avec lui le chemin de Zakliczyn. Le jour était à son déclin lorsqu'il aperçut les hautes et vieilles tours du château de son père se dessiner à l'horizon ; son cœur battit en songeant à Hélène, et il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval. Le soleil couchant dorait de ses der-

niers rayons la cime des carpatés, et teignait de pourpre les nuages qui flottaient dans un ciel vapoureux, quand Tarlo découvrit les vitraux des lucarnes qui couronnaient la tourelle habitée par sa mère et par Hélène. Il ralentit la course de son cheval, se laissant aller au charme mélancolique répandu autour de lui : « Elle est là, se disait-il : elle pense à moi, elle pleure peut-être ! Quelle sera sa joie dans un instant ! Hélène ! ma bien-aimée ; Hélène ! encore quelques jours, et je ne serai qu'à toi seule, et je ne te quitterai plus ! Que la vie me sera douce avec elle, et que de jours heureux nous attendent encore ! Un sentiment de bien-être inexprimable gonflait sa poitrine ; il respirait avec délice l'air qui le rapprochait d'Hélène, et souriait à tout ce qui se trouvait sur son passage... Tout à coup le son lugubre de la cloche qui appelait les fidèles à la prière du soir, arrive jusqu'à lui : il y avait dans ce son monotone que les forêts et les ravins allaient répétant, quelque chose de si triste et de si peu en harmonie avec les rêves d'amour qui venaient de le bercer si délicieusement, qu'il frissonne et remet son cheval au galop. Il est bientôt devant la porte du château,

et il s'arrête stupéfait, en apercevant dans la cour plusieurs soldats, une voiture attelée, et des préparatifs de départ. Ne comprenant rien à ce qu'il voyait, mais agité d'un triste pressentiment, il met pied à terre et se précipite vers l'appartement de sa mère. Quel spectacle l'y attendait! La châtelaine, pâle et tremblante, tient dans ses bras Hélène tout en larmes et presque privée de sentiment : deux femmes âgées et quelques hommes armés étaient témoins de cette scène d'adieu.

« Que signifie cela? » demande Tarlo d'une voix terrible, interrompant par ces mots la douleur dans laquelle Hélène et sa mère étaient plongées. A cette voix, Hélène soulève vivement la tête, jette sur son ami un regard d'angoisse et d'espoir, et veut courir à lui; mais il la reçoit évanouie dans ses bras.

« O mon Hélène! s'écrie-t-il en la pressant sur son cœur... » Et ses lèvres tremblantes ne peuvent articuler que quelques mots d'amour, sans suite, et à peine entendus.

« Je n'ai pas le temps d'attendre plus long-temps, dit brusquement un des gens armés, en s'appro-

chant de Tarlo : le soleil est couché , et le moment du départ , marqué par le palatin de Smolensk , est passé.

— Qui es-tu ? s'écrie Tarlo , en le fixant avec colère ; que viens-tu faire ici ?

— Je suis Niczay , répond l'homme armé ; je suis le chef du détachement du castellan Sondecki , et vous me voyez ici par ordre de mon maître , qui , adhérant à la demande du palatin de Smolensk , et connaissant mon zèle pour son service , m'a ordonné de devancer le fils de la maison qui doit arriver bientôt , et de transporter cette jeune dame à l'habitation qui lui est destinée : c'est par suite de cet ordre et en vertu d'une lettre authentique de son excellence le wojewode , que je remplirai exactement et sans délai la mission qui m'a été confiée.

— Eloigne-toi ! chétif valet : va dire à ton maître et à celui qui t'a envoyé ici , que le fils de la maison est déjà de retour , et que nul pouvoir humain ne le séparera de la femme qu'il aime ! »

Tarlo , en achevant ces mots , serra plus fortement Hélène contre son cœur : il y avait dans la voix et dans le regard du jeune homme une

telle puissance de force et de volonté, que les soldats de Niczay reculèrent intimidés... Hélène venait de rouvrir les yeux, et ses joues pâles se coloraient faiblement. Elle revenait à la vie, au bonheur, à l'amour; elle ne voyait plus de dangers possibles, puisque Tarlo était près d'elle pour la secourir et la protéger. Il y a dans le mot *protéger* un charme inexplicable que la femme qui aime peut seule comprendre; car elle seule peut sentir tout ce qu'on trouve d'orgueil et de bonheur à mettre sa faiblesse sous la garde de la force de l'homme qu'on aime! Aussi la douce jeune fille fut-elle sans effroi, lorsque Niczay s'approcha d'elle pour saisir sa main : car Niczay ne connaissait que les ordres dont il était chargé, et s'apprêtait à les remplir malgré l'opposition de Tarlo... Mais il n'en eut ni le temps, ni le pouvoir : car Tarlo, remettant vivement Hélène à sa mère, tira son sabre, et, se plaçant devant elle, lui fit un rempart de son corps. « Eloignez-vous tous ! s'écria-t-il d'une voix qui retentit, effrayante de colère et de menace : éloignez-vous tous ! ou votre sang laissera seul ici la trace de vos pas !... » Et comme Niczay ne tenait aucun compte

de ses menaces, et qu'il s'apprêtait avec les siens à user de violence, il lui asséna sur la tête un si violent coup de sabre, qu'il l'étendit par terre entièrement privé de l'usage de ses sens. Les soldats effrayés s'empressèrent autour de leur chef, et Tarlo entraîna Hélène et sa mère dans une autre chambre : la vue du sang les avait tellement saisies d'horreur, qu'elles furent long-temps à revenir à elles-mêmes. Hélène semblait frappée d'une morne stupeur ; un frisson nerveux parcourait tous ses membres, et à peine osait-elle, par un faible sourire, témoigner sa reconnaissance à la châtelaine qui lui prodiguait les soins les plus tendres. Ses yeux, sans cesse tournés vers Tarlo, se remplissaient de larmes ; sa figure exprimait à la fois la terreur et la reconnaissance, et elle lui tendit sa main, sans pouvoir proférer un mot.

« O ma bien-aimée, mon Hélène, ma femme ! répétait Tarlo, en couvrant cette main de baisers : est-ce toi qu'on a voulu séparer de moi ! toi, ma vie, plus que ma vie ! Ah ! ma mère, dites, se peut-il que mon père se venge de ce qu'il appelle mes fautes sur elle, si faible, si douce, si résignée !...

N'est-ce donc pas lui qui a désiré former entre nous ce lien d'amour qu'il semble vouloir rompre aujourd'hui! O ma mère! répondez-moi : pourquoi a-t-il ordonné d'emmener Hélène avant mon retour?... Quel est son but? veut-il nous séparer, veut-il punir cet ange de ce qu'elle me garde un amour fidèle? Croit-il donc qu'il suffise de dire à deux âmes fondues l'une dans l'autre : Séparez-vous, vivez chacune d'une vie solitaire... O non, il ne peut le croire, car il a été jeune, car il vous a aimée, ma mère!

— Oui, mon fils, reprit la châtelaine en soupirant : mais la politique et l'ambition effacent les souvenirs du jeune âge... Tranquillisez-vous cependant, mes enfans, ajouta-t-elle en serrant sur son cœur leurs mains fortement unies. Ton retour, cher Tarlo, aura d'heureux résultats. La colère de ton père s'apaisera avec le temps. Hélas! il a su le secours que t'a prêté Hélène, le jour de ta fuite, jour qui a attiré tant de malheurs!...

— Ah! ma mère, interrompit Tarlo, en s'agenouillant devant elle, n'augmentez pas mes chagrins par ce reproche, ne m'accusez pas! je ne pouvais, je ne devais pas agir autrement.

« Oui, il a bien fait, répéta Hélène; il devait partir, et je devais l'y aider. » Des larmes coulèrent de ses yeux, en achevant ces mots que son cœur reniait... « N'en parlons plus, chère enfant, dit la châtelaine en lui tendant la main; tu es encore trop faible pour que je veuille faire à mon fils, devant toi, le récit de tout ce qui s'est passé ici depuis son départ.... Laisse-nous, Michel: elle a besoin de repos!

— Oh! de grâce, ma chère mère, s'écria Hélène effrayée, ne le faites pas sortir! ils m'enlèveront dès qu'il ne sera plus là pour me protéger; oh! non, non, qu'il ne me laisse pas, qu'il reste! » Et elle saisit la main de Tarlo, en attachant sur lui un regard suppliant.

— Elle a raison, ma mère, reprit vivement Tarlo, et je ne la quitterai pas...

— Si tu réfléchis un instant, mon fils, tu comprendras qu'Hélène ne courra pas plus de dangers, lorsque tu seras dans la chambre à côté, que si tu restais ici; je ne l'abandonnerai pas. Elle a besoin de sommeil; tu auras soin de fermer à clef cet appartement avant d'aller donner les ordres nécessaires à notre sûreté, et la nuit s'écoulera paisible

pour nous tous. Va, mon fils! et toi, chère enfant, ne le retiens plus; tant de secousses ont ébranlé mes forces!... j'ai besoin de repos.

— Suivons le conseil de notre mère, répondit Tarlo en pressant Hélène sur son cœur; un simple mur nous sépare, et l'homme qui voulait attenter à ta liberté est hors d'état de continuer sa lâche entreprise: à demain, mon Hélène; je vais veiller sur toi...

— Vous le voulez, reprit avec douleur la jeune fille... qu'il en soit donc ainsi. J'ai beau me dire que je n'ai plus rien à craindre: mon âme est si triste, que je sens la vie me quitter, à la seule pensée que ta main ne va plus serrer ma main... Mon Dieu! je suis folle, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en tâchant de sourire à sa tante: qu'ai-je à craindre, lorsque tu veilles sur moi! Mais ne t'éloigne pas, mon ami; que je puisse t'entendre, que je sois sûre qu'au moindre bruit tu peux accourir vers moi... Quoi! tu t'en vas déjà!» et elle se jeta dans les bras de Tarlo en fondant en larmes... Enfin, après bien des hésitations et le serment mille fois répété de ne quitter Hélène qu'après lui avoir donné son nom, Tarlo obéit à sa mère;

il sortit , ferma la porte avec soin , mit la clef dans sa poche , et s'éloigna pour aller savoir lui-même des nouvelles de Niczay. Il traversait rapidement la cour , lorsqu'il rencontra le hayduk favori de son père. Quelqu'agité qu'il fût , il ne put s'empêcher de sourire en reconnaissant Grzela , et en se rappelant l'affreuse peur qu'il lui avait causée la nuit de son évasion. Le hayduk l'aborda avec un mélange d'embarras et de crainte , que Tarlo attribua au souvenir du revenant , et comme il désirait savoir quelques détails sur ce qui s'était passé après son départ , il dit à Grzela de revenir le trouver dans une heure.

Après avoir donné les ordres que la prudence exigeait , et fait doubler devant lui toutes les sentinelles , il questionna les gens auxquels on avait confié Niczay , et apprit d'eux qu'il reposait , et que sa blessure , quoique fort grave , n'offrait aucun danger. Outre le chagrin que Tarlo ressentait de l'injuste sévérité de son père , il regrettait amèrement d'avoir versé le sang d'un homme dont le seul crime avait été de vouloir exécuter les ordres qu'il avait reçus. Il éprouva donc un véritable soulagement en apprenant que

la vie de Niczay ne courait aucun danger. De retour dans l'appartement qui touchait à celui de sa mère, il y trouva Grzela qui se promenait à grands pas, comme un homme qui cherche à se donner du courage.

« Ah ! c'est toi, mon brave, dit Tarlo en s'asseyant ; tu n'espérais plus me revoir, n'est-ce pas ? » Le hayduk attacha sur son jeune maître un regard indécis, puis il murmura : « Ce fut une terrible nuit : je ne l'oublierai jamais ! »

— Et le lendemain, mon brave ? que se passa-t-il le lendemain ? demanda Tarlo en comprimant un sourire.

— Demandez-moi plutôt ce qui se passa durant la nuit, reprit le hayduk : car le palatin fut instruit de tout, deux heures après que le fantôme m'eut arraché la clef. J'étais encore demi-mort de la lutte que j'avais soutenue contre lui, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte du corridor : elle s'ouvrit, et donna passage à des hommes qui portaient des torches ; votre père était au milieu d'eux... J'entends encore ces paroles foudroyantes : « Qu'as-tu fait de mon fils, misérable ?... » Jeme levai sur mon séant, et mes yeux

se portèrent aussitôt vers votre lit. Il était vide ! L'effroi le plus affreux s'empara de moi ; je tombai aux genoux de votre père , et je lui racontai ce que je croyais , ce que je crois encore : c'est que vous avez eu la présence d'esprit de suivre le fantôme... Mais je voulus en vain faire partager cette idée , la seule pourtant qui fût admissible ; on me traita de visionnaire , de poltron , d'imbécile. Il est si facile de se moquer d'un danger qu'on n'a pas couru ! Quoi qu'il en soit , monsieur , je fus cependant moins malheureux que tous ceux qui avaient voulu se mêler de votre évasion. Les deux hayduk qui prétendent avoir été renversés par vous dans le jardin , s'emparèrent , peu de temps après , de mademoiselle Hélène et d'Ursule : celle-ci , effrayée par les menaces les plus terribles , avoua la part que sa maîtresse et le père Ambroise avaient cherché à prendre à votre fuite. Et dès que le palatin eut obtenu ces révélations , il envoya à votre poursuite , et jura de tirer vengeance de tous ceux qui vous avaient prêté leur appui.

Le père Ambroise fut enlevé du couvent où il espérait finir ses jours ; Ursule fut renvoyée , et l'on

menaça mademoiselle Hélène du cloître. J'ai su depuis que le palatin, forcé de se rendre en toute hâte à l'assemblée des confédérés à Lançuta, n'avait que différé l'exécution de cette menace... Le hayduk s'arrêta comme un homme qui regrette d'en avoir trop dit.

— Achève ! s'écria Tarlo en baissant la voix, de peur que sa mère et Hélène ne l'entendissent ; que sais-tu encore ? Je veux tout savoir...

— Mon Dieu ! reprit Grzela, d'un air insouciant, ce que je sais, vous le savez vous-même ; n'avez-vous pas vu Niczay ici, et ne savez-vous pas dans quel but il y était venu ?

— Sans doute, interrompit brusquement Tarlo, je le sais ; mais d'où connais-tu Niczay ? et qui t'a appris ce qu'il prétendait faire ?

— Mais, c'est lui-même ! répondit le hayduk, qui voyait bien qu'il y aurait de l'imprudencè à provoquer la colère de son jeune seigneur. Votre père, au moment où vous avez quitté le camp des confédérés pour vous rendre ici, a fait prier le castellan de lui donner un détachement, qui fut commandé par Niczay, dont l'adresse et l'audace sont également connues : « Va, lui a-t-il dit,

fais diligence, afin d'arriver avant mon fils, et montre à ma femme l'ordre que voici.

— Et où devait-il conduire Hélène? s'écria Tarlo, se modérant à peine.

— C'est ce qu'il n'a jamais voulu me dire, répondit le hayduk... Mais peu importe à présent, le pauvre diable n'est plus en état de la conduire, fût-ce à deux portées de fusil du château. »

Ils furent interrompus par plusieurs valets qui venaient apporter tour à tour des nouvelles à Tarlo, ainsi qu'il l'avait ordonné. Selon eux, Niczay reposait dans un grand accablement, et tous ses gens avaient été renvoyés sous bonne escorte à la ville, et se trouvaient sous la responsabilité des magistrats. Tous ces rapports tranquillisèrent Tarlo, au point qu'il songea à prendre aussi un peu de repos : il renvoya le hayduk ; et, passant dans la chambre dont la porte donnait dans celle de sa mère, il se jeta sur son lit et s'endormit.

Cependant Niczay, que Tarlo avait fait porter chez le concierge du château, afin qu'on s'occupât d'y panser sa blessure, ne se vit pas plus tôt hors de danger, qu'il résolut d'assouvir sa ven-

geance : il fit appeler l'écuyer du palatin de Smolensk, et lui montrant, ainsi qu'au concierge, les ordres écrits de leur maître, il les somma de l'aider à les exécuter. L'écuyer fut chargé de tenir à minuit, hors de la ville, une voiture attelée, et toute prête à partir ; il s'engagea à surveiller lui-même cette voiture, et la petite troupe de Niczay reçut l'ordre de se rendre à l'endroit où la voiture devait se trouver, tandis que l'on convenait de faire dire à Tarlo qu'elle avait été remise entre les mains des magistrats de Zakliczyn. Niczay ne garda auprès de lui qu'un de ses compagnons qui lui était aveuglément dévoué.

La crainte que le palatin de Smolensk inspirait était telle qu'il n'y eut pas un moment d'hésitation entre cette crainte et l'amour qu'on portait à son fils : les valets et les gens d'armes promirent à Niczay de lui prêter leur appui, et il fut convenu qu'ils useraient de ruse, afin d'endormir la vigilance de leur jeune seigneur. On accueillit ses ordres avec respect, mais on n'exécuta que ceux du palatin. Cette soumission apparente, jointe aux fréquentes nouvelles qu'on lui apportait de l'état d'accablement où se trou-

vait Niczay, abusa complètement Tarlo ; et, le cœur plein de sécurité, il s'endormit sans qu'un seul rêve vint lui révéler le danger que courait son amie.

Minuit venait de sonner, et le plus profond silence régnait dans le château, lorsque Niczay, oubliant la douleur que lui faisait éprouver sa blessure, et ne se fiant qu'à sa propre audace, prit d'une main le bras de l'écuyer, et de l'autre un pistolet chargé : ils traversèrent ainsi, munis d'une lanterne sourde, les cours et les corridors qui les séparaient de l'appartement de la châtelaine : la porte principale en était fermée ; mais l'écuyer se dirigea vers une seconde entrée, donnant dans le grand salon qui conduisait à la chambre à coucher. Faisant alors usage d'un passe-partout, il ouvrit lentement et sans bruit cette porte, et Niczay traversa le salon sur la pointe du pied. Hélène, qu'un triste pressentiment tenait éveillée, se sentit saisie d'un frisson mortel en entendant marcher dans le salon ; elle se leva, voulut fuir dans la chambre de Tarlo ; mais ayant aperçu, à la lueur de la lampe, un homme qui entraît, ses forces l'abandonnèrent, son sang se glaça ;

elle perdit à la fois le mouvement et la voix ; et ses yeux fixes et hagards n'eurent pas plus tôt reconnu l'homme chargé de l'enlever , qu'elle tomba évanouie sur le bord de son lit. La châtelaine , qui dormait profondément sous ses épais rideaux de damas , n'entendit rien. Niczay s'avança , saisit Hélène par le milieu du corps , la chargea sur son épaule gauche ; et tenant toujours son pistolet de la main droite , sortit de la chambre , traversa le salon , atteignit l'escalier , puis la cour , et s'élança sur le cheval que son complice lui avait préparé. Il était à peine en selle , assujettissant avec quelque difficulté devant lui sa victime , toujours privée de sentiment , qu'il entendit du bruit.... Mettant aussitôt son cheval au galop , il s'élança hors de la cour.

Tarlo s'était éveillé au bruit vague des pas de Niczay , et une frayeur toute d'instinct l'avait fait se précipiter hors de son lit ; il courut à la chambre d'Hélène , et ne l'y trouvant plus , il s'élança sur l'escalier : la porte venait d'en être fermée à clef. La rage et le désespoir lui prêtèrent de nouvelles forces ; et , la faisant sauter d'un coup de pied violent , il fut en quelques instans dans

la cour : les pas du cheval qui emportait Hélène s'entendaient encore ; et le malheureux jeune homme, la tête perdue et le cœur brisé, appelait, mais inutilement, tous ceux sur lesquels il avait cru pouvoir compter.... Courant alors vers l'écurie, il réveille un des palefreniers, et lui donne ordre de seller en toute hâte un cheval : il s'élançe, il part. Il est à la poursuite de son amie, et prend à tout hasard une route qu'il sait conduire à un couvent éloigné : buissons, fossés, rochers, rien ne l'arrête ; il eût franchi un abîme. Que lui faisait le danger, la mort !... Hélène n'était-elle pas perdue pour lui ?

Et pendant que Tarlo arrive, haletant de fatigue et de douleur, au couvent où il suppose qu'on vient de conduire Hélène, la malheureuse jeune fille, à demi évanouie dans la voiture qui l'entraîne, suit, au milieu d'une petite troupe bien armée, une route tout-à-fait opposée !

VIII.

Les Insurgés.

Au centre d'un ravin traversé par un large ruisseau, se trouvent une prairie et une colline entourée de hautes montagnes, et de pins aux branches toujours vertes, aux panaches ondoyans. Aucun sentier ne conduit à cette solitude, à ce désert, que l'on pourrait prendre pour une partie de l'Éden, si les fleurs plus pâles et plus frêles que partout ailleurs, n'y étaient sans parfums comme

sans couleurs , et si le soleil , glissant entre les montagnes et les pins , n'avait je ne sais quelle teinte mélancolique qui faisait rêver de sombres et tristes choses.

Trois lieues de forêt enferment tout à l'entour cet asile impénétrable ; et cependant on y entendait des voix humaines , et on y voyait briller des armes. Mais les buissons rompus , et les hautes herbes foulées par les pieds des chevaux , désignaient seuls le côté d'où étaient venus les gens armés qui avaient choisi ce lieu pour leur campement nocturne.

Sur un monceau de pierres entassées au pied du coteau , brûlait un feu clair , nourri de branches sèches , qui , projetant une lueur rougeâtre sur les arbres voisins , colorait le dessous des feuilles , et se perdait en teintes toujours plus faibles vers leur sommet : ces rayons de lumière ne faisaient que mieux ressortir l'obscurité des lieux sur lesquels ils ne tombaient pas , et le silence de la nuit n'était interrompu que par le hennissement d'une quantité de chevaux qui paissaient dans la prairie. Plusieurs hommes dormaient couchés auprès du feu ; un grand nombre

circulaient par petits groupes pour surveiller les chevaux ; et deux autres , assis près du feu , comme pour l'entretenir , tâchaient de chasser le sommeil par une conversation que le besoin de dormir rendait souvent entrecoupée.

L'un d'eux était jeune et d'une haute taille , ses traits étaient agréables , quoique communs ; il portait une veste et un pantalon vert ; son bonnet de laine rouge était surmonté d'un plumet blanc , et son armement se composait d'un sabre et d'un fusil suspendu en bandoulière.

Le second était un homme âgé : ses longues moustaches , ses sourcils touffus , et un large bonnet enfoncé sur sa tête , couvraient toute sa figure. Il portait une courte redingote , un pantalon de cuir et des bottes fortes ; un sabre et un pistolet pendaient à sa ceinture , une lance était près de lui , et une longue pelisse flottait sur ses épaules.

« Non , disait-il à son jeune compagnon , je ne me repentirai jamais de ce que j'ai eu le courage de faire ; le nom d'*insurgé* n'a rien qui m'effraie , et j'aime mieux laisser ma tête sous la hache du bourreau , que de la courber devant un pouvoir injuste et oppresseur.

— J'aurais fait comme vous, Ordenga, reprit le jeune homme ; mais je ne puis regarder tous ces braves que nous avons entraînés à la rébellion sans trembler sur le sort qui les attend : nous sommes en si petit nombre !

— Ce n'est pas le nombre qu'il faut compter, interrompit Ordenga ; Dieu protège l'opprimé et centuple ses forces.... Je vois toujours devant moi les flammes qui ont dévoré mon humble habitation, j'entends toujours les planchers craquer, et tomber dans les flammes. Oh ! ce fut une affreuse nuit ! ce qu'elle a amassé de vengeances dans mon âme, Dieu seul le sait !.. Mais le fils du palatin de Smolensk ne souffrira pas que, pour lui avoir prêté secours, j'aie subi un aussi indigne traitement : il ne peut faire que ma maison ne soit en cendres ; mais il peut se mettre à notre tête, et nous conduire à Stanislas, dont il possède toute la faveur.

— Oh ! s'il en est ainsi, reprit le jeune homme en attisant le feu, qui ne jetait plus qu'une faible lueur, nous serons tous largement récompensés des pertes que nous a causées la cruauté de son père... Mais, ne savez-vous pas qu'il retient son

fils prisonnier? — C'est pour le délivrer que j'ai résolu l'attaque du château de Zakliczyn; elle aura lieu la nuit prochaine, et le pillage et l'incendie apprendront au noble palatin tout ce que j'ai dû souffrir en voyant s'abîmer devant moi la maison où j'étais né, où j'espérais mourir! » Il achevait à peine ces mots, lorsqu'un sifflement aigu retentit dans la forêt.

« Qu'est-ce? s'écria Ordenga en se levant vivement... A cheval!... » Et dans un instant toute la bande s'éveille, et s'élançe vers les chevaux.

Le sifflet se fait encore entendre. « C'est une de nos sentinelles qui donne ce signal, s'écrie-t-il avec plus de force : A cheval ! amis, à cheval ! Je ne sais ce qui a pu arriver ; mais tenons-nous en garde. Dispersez-vous dans la forêt, en formant une chaîne autour de la prairie. » La bande se disperse aussitôt ; à peine s'était-elle mise au guet, qu'on entend le hennissement d'un cheval dans la forêt, ainsi que le bruit de ses pas et le craquement des buissons et des branches brisées. L'attention d'Ordenga se porte vers le côté d'où vient le bruit, et les fusils sont dirigés vers cet endroit. Au même instant un cheval s'élançe vers le feu : il

était sans cavalier, sa crinière hérissée, sa selle renversée et sa bride rompue, attirent tous les regards. Il s'arrête sur le coteau, lève la tête, renifle fortement, regarde de tous côtés, bondit deux à trois fois, et part avec la rapidité d'une flèche. Mais il est bientôt saisi dans les buissons; et Paul, le garde forestier qui avait suivi le sort d'Ordenga, le reconnaît pour un cheval de l'écurie du palatin de Smolensk.

La petite troupe faisait une foule de suppositions sur cet incident, lorsqu'on entend dans la forêt des cris aigus : tous s'élancent vers l'endroit d'où ils partent; ils aperçoivent un homme étendu sur le gazon, que deux de leurs camarades s'efforçaient de rappeler à la vie. Et comme l'obscurité ne permettait pas de distinguer sa figure, Ordenga ordonne de le porter près du feu; à peine y sont-ils arrivés, que Paul, qui était un des porteurs, s'écrie : « Grand Dieu ! c'est notre jeune seigneur; il est sans connaissance... » Ordenga jette sa pelisse sur le gazon, et aide Paul à y placer Tarlo... « Vite, vite ! courez à la source voisine, s'écrie-t-il; puisiez de l'eau dans mon cor de chasse. Pauvre jeune homme ! Mon Dieu ! son poulx et son

cœur battent à peine ! Ah ! voilà de l'eau, donnez.... Reculez-vous ; laissez-lui de l'air !.. Il respire... Encore de l'eau, mes enfans... C'est cela ! Maintenant, donnez vos pelisses pour le couvrir et le réchauffer ! Il ouvre les yeux ; ah ! Dieu soit béni !... » Et se penchant vers lui, le vieux gentilhomme pressa sa main, disant d'une voix adoucie par l'émotion : « Ne craignez rien, mon jeune seigneur, vous êtes parmi des amis ; je suis Ordenga, le même qui vous donna son cheval, lors de l'élection. »

Tarlo pousse un profond soupir ; il ouvre les yeux, mais il ne peut parler ; et ce n'est que quelques minutes après qu'il serre faiblement la main d'Ordenga, pour lui montrer qu'il l'a reconnu. Le vieux gentilhomme se tourne vers les siens, et dit à demi-voix : « Maintenant, silence, mes amis ! mettez du bois au feu, éloignez-vous, et laissez paître les chevaux. Tu veilleras avec moi, Paul ; le jeune seigneur a besoin de repos, le sommeil lui rendra des forces ; mets-lui donc ton bonnet sur la tête, car il a perdu le sien ; Dieu seul sait d'où il est venu ! »—Ils prirent place près de Tarlo, sur le gazon, et le veillèrent toute la nuit.

Le soleil montait à l'horizon ; le feu allumé au pied

du coteau s'éteignait lentement; Ordenga et son compagnon s'étaient laissés aller au sommeil, et Tarlo dormait encore lorsqu'ils s'éveillèrent. Le vieux gentilhomme se soulève doucement, se penche sur son jeune seigneur, observe l'abattement de ses traits, et va rejoindre sa petite troupe; il veut se concerter avec elle sur ce que l'on doit faire relativement à Tarlo: Ordenga est fort embarrassé; il ne veut pas le laisser sans secours; il ne voit aucun moyen de le conduire au château de Zakliczyn, et revient tout pensif auprès du jeune homme; mais celui-ci s'est éveillé, il a repris l'usage de la parole, et, saisissant la main d'Ordenga:

« Où suis-je? dit-il d'une voix faible; que faites-vous ici? Le sommeil m'a rendu des forces, mais je dois être blessé à la jambe, car j'en souffre beaucoup, et je ne puis me lever.... Et, comme Paul se penchait vers lui, il ajouta: Je reconnais bien Paul le chasseur, et vous, mon vieil ami Ordenga, qui m'avez été d'un si grand secours lors de l'élection... Mais je ne puis comprendre ce que vous faites dans cette forêt!

— Votre père m'a récompensé du secours que je vous ai donné, répond Ordenga d'une voix

sombre : il m'a donné pour lit, la terre ; pour toit, le ciel ; l'incendie a dévoré ma vieille habitation... Votre père a fait, de tous mes souvenirs d'enfance, un monceau de cendre ! Quand vous passerez par là, votre regard ne s'arrêtera plus que sur une plaine déserte. Il ne me restait qu'à tendre ma main à l'aumône, mais ma main est comme mon cœur : elle n'a pas vieilli, et, tant qu'elle pourra manier un sabre, elle ne restera pas inactive. J'ai donc pris les armes pour venger mon malheur d'abord, pour vivre ensuite : car mon dessein est de me rendre près du souverain légitime que vous avez choisi !

— Mon Dieu ! s'écria Tarlo avec un profond soupir : combien de malheureux ai-je faits !

— Ne vous chagrinez pas, mon bon seigneur, reprit Ordenga avec bonté ; vous n'avez rien à vous reprocher : vous avez fait ce que tout bon Polonais devrait faire. Mais le palatin n'évitera pas la punition du ciel ; demain à cette heure je me chaufferai à l'incendie de son vaste domaine, et le vent portera les étincelles du château sur les débris éteints de ma pauvre chaumière.

— Homme ! frère ! quelles paroles de déses-

poir viens-tu de prononcer ! s'écrie Tarlo d'une voix tremblante d'émotion : au nom du ciel, au nom de la mémoire de ton père ! renonce à cette affreuse vengeance ; ou prends dès à présent ma vie , pour que je ne sois pas témoin du désespoir et de la misère de mes parens.

— Et c'est vous qui priez pour eux ! répond Ordenga avec ironie ; vous , exilé de la maison paternelle ! vous qui , pour éviter la rage de votre père , avez manqué de trouver la mort dans cette forêt !

— Je ne suis point banni, interrompt vivement Tarlo , je n'ai point cherché de refuge contre la colère d'un père ; il m'attend peut-être en ce moment.

— Et comment alors vous trouvez-vous dans ce désert ?

— Le roi m'ayant envoyé auprès des confédérés pour leur porter, de sa part, des paroles de paix et de pardon, j'ai promis, sur leur invitation, d'aller attendre leur réponse au château de mon père ; j'y suis arrivé avant-hier soir, le cœur plein d'espoir et d'amour. Mais une bande de misérables mercenaires avaient pénétré dans le château, et, durant

la nuit, la plus lâche trahison leur a livré mon Hélène, ma fiancée : les misérables l'ont enlevée !... Je l'ai poursuivie jour et nuit sans pouvoir l'atteindre... Enfin, exténué de fatigue et de douleur, je me suis égaré dans cette forêt, où mon cheval, effrayé, m'a jeté contre un tronc d'arbre. Le coup que j'ai reçu m'a fait perdre connaissance ; et si je suis revenu à la vie, c'est à vous, mon vieil ami, à vous que je le dois. N'ajoutez pas la menace au bienfait : épargnez mon père pour l'amour de moi ! Soyez généreux, montrez-vous supérieur à lui ; sacrifiez votre vengeance, et rendez-vous à mes prières : car je vous prie, Ordenga » ; et les yeux languissans du jeune homme se fixaient, pleins d'une indéfinissable angoisse, sur les yeux scrutateurs du vieillard, qui, le front appuyé sur sa main, l'observait attentivement, afin de s'assurer si son récit et ses prières ne provenaient pas d'un esprit égaré.

« Je vous crois, reprit enfin Ordenga en se levant : il ne sera d'ailleurs pas dit que mon jeune seigneur m'aura prié en vain. Vous arriverez encore avant midi au château de votre père.... Mais soyez reconnaissant, n'oubliez pas que vous seul pouviez obtenir cela de moi, et que je suis à la

tête de cent gentilshommes qui , tous , ont juré de venger l'affront fait à leur chef. J'exige donc votre parole de soldat , que vous nous rejoindrez après avoir réparé vos forces. Nous voulons servir la bonne cause ; mais il nous faut un chef qui ait de l'influence auprès du roi , et qui puisse nous conduire au combat : c'est sur vous que se portent toutes nos espérances.

— Je tâcherai de les réaliser ; je reviendrai près de vous , je vous conduirai vers le roi.... Mais laissez - moi reprendre mes forces ; que j'apprenne ce qu'est devenue Hélène ! Je suis sans courage , je n'existe qu'à demi : la patrie , cette idole de mon âme , n'occupe plus la première place dans ma pensée.... Hélène , je ne vois qu'Hélène ! et je ne puis rien pour vous tant que je ne serai pas tranquille sur son sort.... La réponse des confédérés de Sandomir m'attend au château de mon père : je dois la porter au roi ; que je remplisse ce devoir et que je retrouve Hélène !... après cela , je suis à vous pour la vie : je vous en donne ma parole.

— Il suffit , répond Ordenga en lui tendant la main ; et , se tournant vers Paul , il ajoute :

prends quatre hommes, et fait porter notre jeune seigneur à la chaumière de Bartek le charbonnier. Tu lui ordonneras d'atteler un chariot et de le conduire à Zakliczyn : tu l'accompagneras jusqu'au monument, et, sans faire un pas de plus dans la direction du château, tu reviendras ici : tu entends?... Allons, mettez vos pelisses sur quatre lances et placez-y le malade; posez sa jambe de manière qu'elle n'éprouve aucune secousse; veillez sur lui plus que sur moi-même!... Et maintenant adieu, mon jeune seigneur! que Dieu vous protège et vous ramène parmi nous!»

Le fils du palatin serra sur son cœur le noble vieillard, dont la tête blanchie s'inclinait devant lui. Ils se séparèrent, et il était près de midi lorsque Tarlo arriva au château de son père.

IX.

L'Incendie.

UNE grande affliction régnait depuis quelques jours au château. Le palatin, en arrivant du camp de Lancuta, s'attendait à trouver son fils; et, lorsqu'il apprit ce qui s'était passé, il commença à craindre d'avoir poussé les choses trop loin. La châtelaine s'était enfermée dans son appartement, et refusait de le voir; il ne rencontrait sur son passage que des visages tristes et contraints; et,

pour la première fois peut-être, il se laissa aller à regretter ce qu'il avait fait.

Il rêvait au moyen d'apprendre ce qu'était devenu Tarlo, lorsque la porte s'ouvrit, et que la châtelaine, les yeux gros de larmes et le cœur plein d'inquiétude, s'avança jusqu'à lui. Il se leva et lui tendit la main; mais elle ne la prit pas, et sa douleur s'exhala dans les reproches les plus amers. Le palatin, contre sa coutume, les écouta avec patience, la tête appuyée dans ses mains; et, lorsqu'aux reproches succédèrent les larmes, il essaya de la consoler. Sa voix était émue, son front abattu, ses paroles douces et conciliantes: l'homme dur et despote avait disparu pour faire place au père! Il attira doucement sa femme sur son cœur, et demanda pardon de la douleur qu'il lui causait. Elle était si peu accoutumée à de semblables épanchemens, qu'elle oublia un instant ses inquiétudes maternelles, et chercha à son tour à consoler le wojewode. Un même sentiment venait de réunir leurs âmes, comme au temps, déjà si loin, de leur mariage; et tous deux s'étonnaient d'être restés si long-temps comme étrangers l'un à l'autre. Il y a, dans le retour vrai des affections

du cœur, un charme, un bien-être inexprimable. On se sent meilleur du moment où l'on retrouve en soi la faculté d'aimer ; et tous les intérêts matériels de la vie viennent s'effacer devant un bonheur que l'on croyait perdu à jamais.

Ce fut dans cet instant que le chariot qui conduisait Tarlo s'arrêta dans la grande cour. A la rumeur qui se fit, et qui s'entendait de l'appartement du palatin, il se lève, ouvre une fenêtre, et, reconnaissant son fils que l'on descendait lentement de l'espèce de litière sur laquelle il était couché, il court au-devant de lui, et se trouble visiblement en voyant combien il est faible et pâle ; le soutenant alors lui-même, il le serre contre son sein, et l'appelle son fils, son cher fils.....

L'impression que fit sur Tarlo le poids des divers sentimens dont son cœur était oppressé empira tellement son état, qu'il lui fut impossible, pendant quinze jours, de s'occuper d'Hélène et de la réponse des confédérés de Sandomir. Une fièvre ardente le retenait au lit dans la même chambre où il avait vu pour la dernière fois son amie ; et, lorsque le délire de cette fièvre faisait place à l'accablement, il interrogeait de la voix et du

regard, tantôt sa mère, qui ne le quittait ni jour ni nuit, tantôt les domestiques qui passaient et repassaient autour de lui. Mais sa mère pleurait sans pouvoir lui donner d'autre consolation que celle de partager sa douleur; et les domestiques ne pouvaient rien lui apprendre, car aucun d'eux n'avait eu part à l'entreprise de Niczay.

Les jours s'écoulaient ainsi, et le malade commençait à entrer en convalescence, lorsque son père, à la suite d'une longue conversation qu'ils venaient d'avoir, lui laissa entendre qu'il ne serait pas éloigné de faire revenir Hélène, s'il voulait entrer dans ses pensées et dans ses projets.

La tendresse qu'il témoignait à son fils avait ébranlé toutes les résolutions du jeune homme. Il tremblait de rompre les relations de concorde et d'affection qui commençaient à s'établir entre eux. Il songeait au bonheur si doux dont il pourrait jouir avec Hélène, avec sa mère et son père, son père redevenu pour lui un ami; et son cœur bondissait de joie à la seule pensée de renoncer à tout pour leur consacrer sa vie... Mais, plus ses forces revenaient, et plus le devoir parlait haut dans son âme. Chaque jour qui s'écoulait faisait

une impression douloureuse sur son esprit, car chaque jour avançait le terme de son entier rétablissement, et il sentait qu'il touchait au moment où il faudrait prendre une résolution définitive. Aussi, devenait-il de plus en plus triste et réservé avec son père, qui, de son côté, évitait avec soin de se trouver seul avec lui, dans la crainte qu'il ne lui demandât la réponse des confédérés de Sandomir : car il lisait dans l'âme de son fils, et voyait qu'il luttait entre le désir de se rendre près du roi et la crainte de perdre Hélène.

Un soir que la famille, réunie autour d'une table, écoutait en silence quelques passages de l'Écriture Sainte, que le chapelain avait coutume de lire avant la prière du soir... la porte s'ouvre précipitamment, et un domestique, pâle et hagard, s'élançait dans la chambre en criant, d'une voix étouffée : « Soldats, flambeaux.... au secours ! » La stupeur est générale, le palatin fait appeler ses gens, et Tarlo descend pour voir ce qui a pu causer cette alarme.

Il est à peine dans la cour, qu'il entend des cris en dehors de la grande porte, et qu'il voit les gens du château occupés à la barricader. Se jetant alors

au milieu des hommes d'armes de son père, qui chargeaient leurs fusils et se préparaient à la défense, il s'écrie : « Qu'est-ce donc ? » et sa voix retentissante couvre un moment le cliquetis des lances et des sabres. « Ordenga, avec sa troupe, menacent le château de la dévastation et de l'incendie ! » lui répond-on en se pressant autour delui.

« Ecartez-vous ! reprend froidement Tarlo ; ouvrez la porte : il faut que je parle à Ordenga ; ouvrez, vous dis-je ! » Et comme personne n'ose exécuter un ordre aussi dangereux, les assiégeans crient : « Mettez le feu ! nous ferons un passage. » Et déjà les flambeaux brillent au dessous et entre les fentes de la porte. Mais, tandis que l'on se prépare à la résistance, Tarlo, qui sent qu'il n'y a pas un moment à perdre, saisit une échelle, la franchit, et, debout sur le mur, crie à haute voix :

« Halte là, mes frères ! que voulez-vous ? que faites-vous ? Si vous mettez le feu, je tomberai, le premier, victime de votre rage. Ordenga, souviens-toi de ta promesse ! C'est moi, moi, votre ami à tous, votre allié, et sous peu votre chef, si vous voulez apaiser votre fureur. »

A ces mots, les assaillans relèvent leurs flambeaux, et Ordenga s'approche pour reconnaître Tarlo, dont la figure est éclairée par la clarté des flammes.

« Oui, c'est vous, reprit le vieux gentilhomme : je vous vois bien ; mais je ne puis savoir si je retrouve en vous un traître ou un ami ! Quinze jours se sont écoulés sans que vous nous ayez donné de vos nouvelles ! Est-ce ainsi que vous deviez reconnaître le service que nous vous avons rendu ? »

Tarlo voulut répondre, mais sa voix fut étouffée par les cris, mille fois répétés : « Ne l'écoutez pas, Ordenga ! N'ajoutez aucune foi à ses paroles : au feu ! au feu ! » et les flambeaux se baissèrent de nouveau au pied de la porte.

« Encore un instant ! s'écrie Tarlo. Si dans dix minutes je ne reviens pas vous joindre, vous pourrez brûler le château et m'ensevelir sous ses ruines : mais laissez-moi parler à mon père ! » Et, sans attendre de réponse, il s'élance vers le château, où il trouve tout le monde dans la plus grande consternation.

Le palatin, au milieu de la foule effrayée, donnait seul, avec calme, des ordres pour la défense

du château. La colère se mêlait chez lui au courage, et sa figure avait pris un air menaçant, lorsque Tarlo entre en s'écriant : « Il n'y a pas un moment à perdre : le temps est venu où il faut répondre au roi. Un détachement de gentilshommes est là, conduit par Ordenga, qui, pour m'avoir servi, a vu sa maison s'érouler dans les flammes. Ils ont tous pris les armes pour notre souverain ; ils attendent la réponse des confédérés de Sandomir : il faut à l'instant, ou la leur remettre, ou s'enterrer sous les ruines de ce château.

— C'est donc ta horde, misérable ! s'écria le palatin dans la plus grande fureur ; c'est toi qui l'as conduite ici ! c'est toi qui as préparé cette dernière douleur à ton père ! Eh bien ! achève, démontre de ma race ! fais incendier, piller ! Qu'importe que ces voûtes m'écrasent, pourvu que je ne lise plus ma honte dans ton regard !

— Voici la seconde fois que vous m'accusez injustement, mon père, reprit vivement Tarlo avec une douloureuse amertume. Vous m'avez repoussé, emprisonné comme un malfaiteur ! Vous m'avez enlevé Hélène, ma vie, mon bonheur ! et, non content de cela, vous m'appellez

espion, traître, incendiaire ! un peu plus, et vous me jetterez, avec votre malédiction, le nom de parricide ! Ah, mon père ! si l'un de nous est coupable, je ne crains point de le dire, ce n'est pas moi !

— Mais que veux-tu donc ? dit le palatin, d'une voix plus calme : pourquoi ces masses armées assiègent-elles ma maison, et la menacent-elles de ruine ? quelles relations as-tu avec elles ? pourquoi me demander, dans ce moment, la réponse des confédérés de Sandomir ?

— Les gentilshommes qui menacent d'incendier votre château, se sont réunis à Ordenga pour le venger. Vous avez anéanti l'habitation de ce vieillard ; ils veulent, ou vous rallier à la cause qu'ils servent, ou anéantir à son tour cette demeure ! J'avais détourné de vous leur colère, et je leur devais la vie, lorsque je suis revenu ici : mais ils n'avaient cédé à mes prières qu'à la condition que je les mènerais vers le nouveau roi. Je n'ai pu jusqu'ici remplir mon engagement ; et, me croyant parjure, ils sont venus pour exécuter leur projet... Ils m'ont donné dix minutes pour venir près de vous ! Mon père, écoutez-moi ! s'écria-t-il avec une violente émotion ; rendez-vous à mes larmes ;

à mes prières ! embrassez la bonne cause , devenez partisan du roi Stanislas ; et ces hommes , animés par la vengeance , abandonneront le siège , et je deviendrai votre libérateur et la consolation de votre vieillesse. O mon père ! mon père !... » et Tarlo embrassait en pleurant les genoux du palatin.

— Relève-toi , dit-il en repoussant son fils ; et , faisant quelques pas en arrière , il ajouta d'une voix plus ferme : « La gloire de mon nom demande que je succombe plutôt que de devenir parjure », et , tirant un papier de son sein : « Voici la réponse à la lettre de Leszczyński. Porte à la capitale le refus que nous faisons tous de reconnaître un autre roi qu'Auguste , notre souverain légitime !.. et , puisque tu persistes dans tes indignes desseins , conserve le nom de traître , que les états confédérés donnent à tous ceux qui te ressemblent. Mais ne te nomme jamais mon fils , et renonce à Hélène : elle et l'amour de ton père sont perdus pour toi. Va , retourne vers ceux qui t'attendent. Brûlez , saccagez , vengez-vous !

— O mon père ! mon père ! s'écrie Tarlo , ayez pitié de moi ! ayez pitié de vous ! rendez-moi votre amour , rendez-moi Hélène ! Hélène , que vous

m'aviez donnée ! Hélène, qui doit être ma femme ! O mon père ! voyez mes larmes ! ma douleur ! et, si je suis coupable, mon Dieu, pardonnez-moi !

— Eh bien oui, je te pardonnerai ; je te rendrai ta fiancée, je te presserai sur mon cœur, répondit vivement le palatin : mais signe le manifeste ! Allons, choisis ! ajoute-t-il en saisissant la main de son fils ; choisis entre la malédiction de ton père et son amour, entre la misère et la richesse, entre le bonheur de revoir Hélène, ou une éternelle séparation !

— J'ai déjà choisi, dit Tarlo en se relevant, le front rouge d'indignation et le cœur brisé. Donnez-moi le manifeste, je le porterai au roi, et je reviendrai vous défendre contre la honte et le malheur qui ne tarderont pas à atteindre vos indignes conseillers. »

S'élançant alors hors de la chambre, sans attendre de réponse, il arrive près de la porte cochère ; elle était déjà brûlée, et les assiégeans jetaient de côté les planches et les charbons ardents, en poussant des cris de joie et de rage, qui annonçaient une ruine entière. Les domestiques du château, au lieu de seconder le petit nombre d'hommes d'armes du

palatin , cherchaient à s'évader ; encore quelques minutes , et la troupe d'Ordenga pénétrait dans les appartemens. Saisi d'effroi à cette vue , Tarlo s'élançe sur le cheval d'un de ses valets , et le fait , avec une incroyable audace , sauter par-dessus les débris de la porte , qui s'abîmait dans les flammes : « Vive le roi Stanislas ! s'écrie-t-il en agitant en l'air le manifeste que son père vient de lui remettre. Nous avons gagné ; suivez-moi , mes amis ; hâtons-nous d'arriver près du roi ! nous lui portons une réponse favorable des confédérés de Sandomir. »

La troupe , indécise , doutait encore ; mais Ordenga , tournant brusquement son cheval , se place près de Tarlo en s'écriant : « Suivons-le : il ne nous a pas trahis ! »

L'exemple d'Ordenga fut un ordre général , et tous les assiégeans abandonnèrent une place qu'il leur eût été si facile d'emporter.

X.**L'Émissaire.**

LE détachement partit au grand trot, et laissa bientôt le château derrière lui. Tarlo pressait la marche, autant que possible, pour éloigner le danger auquel ses parens étoient peut-être encore exposés : car il craignait toujours qu'on ne vînt à lui demander la lecture du manifeste. Mais chacun gardait le silence, et le sourd piétonnement du pas des chevaux retentissait seul dans le ravin.

Ils étaient déjà près de la ville de Smolensk, qu'ils laissèrent de côté, dans la crainte d'y rencontrer des obstacles à leur route, lorsque Tarlo se retourna encore une fois vers la clarté que l'incendie, mal éteint, de la porte du château projetait encore. Il abandonnait le lieu de sa naissance, où il avait passé les plus doux momens de sa vie, où il avait connu l'amour; il l'abandonnait accablé de la malédiction de son père, et de l'idée d'avoir causé le malheur d'Hélène. Son cœur se brisait à cette pensée, et il laissait flotter au hasard la bride de son cheval, se livrant à une rêverie si profonde, qu'il ne s'aperçut même pas qu'il avait devancé de beaucoup le détachement d'Ordenga. Le silence de la nuit et ses réflexions furent bientôt troublés par les cris de ceux qui le suivaient.

Il écoute, il entend distinctement ces paroles : « Le traître ! il nous trompe ; il s'enfuit. » S'arrêtant aussitôt, et, tournant bride vers la troupe, il se trouve en quelques minutes face à face avec quatre hommes qui tâchaient de le rejoindre. Un d'entre eux s'est élancé le premier vers lui : « Fuyez, monseigneur, fuyez ! ils en veulent à votre vie.

— Abattez-le ! crie-t-on de loin.

« Arrêtez, ou je tire sur le premier qui osera faire un pas de plus » ; et Paul dirige son fusil vers ses camarades. Cette menace retient un instant ceux qui se préparaient à coucher en joue le fils du palatin de Smolensk. « Fuyez, seigneur ! répétait Paul à Tarlo, qui tenait toujours son cheval immobile.

— Eh bien, l'avez-vous saisi ? cria Ordenga en accourant à toute bride.

— Qu'est-ce donc ? dit Tarlo en allant droit à lui. On en veut à ma vie... Mais avant de me faire massacrer, comme tu en as le pouvoir, dis-moi du moins de quoi il s'agit ?

— De quoi il s'agit, traître ! s'écrie Ordenga ; tu oses demander de quoi il s'agit ! Ne viens-je pas d'apprendre, en passant près de Zakliczyn, que les confédérés ont publié leur manifeste ! Qu'est-ce donc que cette réponse favorable que tu nous a dit porter au roi ; et par quelle route nous conduis-tu à Varsovie ? Nous sommes sur celle de Lancuta. »

Comme il disait ces mots, la troupe, armée de sabres, entoure Tarlo ; Paul seul se tient fidèlement à ses côtés, prêt à parer les coups qui pourront l'atteindre. Le lever de la lune éclairait de sa pâle lueur ce groupe d'hommes livrés à la plus aveugle

fureur ; et Tarlo , dont la figure calme s'élevait au milieu d'eux : « Je jure devant Dieu, qui m'entend , et qui vengera ma mort, dit le noble jeune homme en levant sa main droite vers le ciel , je jure que je ne vous ai point trahis , que je ne vous trahirai jamais ! Ah ! si vous avez quelque sentiment dans vos cœurs , si vous avez aimé vos parens : réfléchissez , et dites si le fils qui défend la vie de son père mérite la mort ?

— Ne l'écoutons pas », crient quelques voix courroucées ; mais Ordenga ordonne le silence , et dit d'une voix sévère : « Continuez , Tarlo ! justifiez-vous, s'il est possible, d'avoir nommé *réponse favorable*, un manifeste qui avoue hautement la rébellion des confédérés de Sandomir.

— Et pouvais-je agir autrement ? s'écrie Tarlo emporté par la certitude d'avoir fait son devoir ; pouvais-je laisser égorger mon père sous mes yeux ou dans mes bras !.. Si je vous ai abusés en vous disant que j'avais une *réponse favorable* pour le roi , n'était-ce pas afin de vous empêcher de mettre à feu et à sang le château de mon père !... Et maintenant , apprenez qu'il ma chargé de sa malédiction à cause de vous , qu'il m'a déshérité

et exilé, parce que je n'ai pas voulu signer le manifeste des confédérés de Sandomir, et qu'il est resté persuadé que c'est moi qui vous ai appelés au château, afin de l'intimider, et de le forcer ainsi à se rallier à nous.

«Ce chemin conduit, dites-vous, au camp des confédérés : pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? C'est à moi de vous suivre. Si nous nous sommes égarés, c'est votre faute et non la mienne. » Se tournant alors vers Ordenga, il ajouta d'une voix plus émue : « Tu peux acquérir de nouveaux droits à ma reconnaissance ; tu peux, en me frappant, terminer toutes mes douleurs... La vie m'est à charge : frappe, te dis-je, voici ma poitrine ! »

Un profond silence régnait dans l'assemblée, et le cercle s'ouvrit peu à peu, en formant un rang, de manière que Paul, Tarlo et Ordenga restèrent seuls. « Chacun de nous vous a déjà pardonné, reprit le vieux gentilhomme en présentant sa main à Tarlo, qui la serra cordialement. Oublions ce qui vient de se passer, reprit Ordenga en se remettant, avec lui, à la tête de sa troupe. En marche, mes amis ! tâchons de retrouver le chemin de Varsovie. »

Les aboiemens de plusieurs chiens, qui se répondaient de distance en distance, leur annoncèrent qu'ils entraient dans un village. Tout reposait, aucune lumière ne se voyait à travers les portes et les fenêtres soigneusement fermées. Tarlo ordonna à la troupe de se placer devant un cabaret, et de rester immobile jusqu'à ce qu'on se fût assuré que l'ennemi ne se trouvait pas près de ce village, et que l'on pouvait s'y livrer au repos en toute sécurité.

Frappant fortement à la porte du cabaret, Ordenga et Tarlo, accompagnés de deux gentils-hommes, se préparèrent à y demander tous les renseignemens dont ils avaient besoin. Le juif qui tenait cette auberge, d'abord réveillé par l'aboiement des chiens, s'imagina que c'étaient des voyageurs qui se présentaient; et, allumant promptement une chandelle, il descendit en cherchant à boutonner le vêtement qu'il venait de passer à la hâte; mais il avait à peine ouvert la porte et envisagé les quatre hommes armés qui se trouvaient devant lui, que, jetant un cri perçant, il s'enfuit en laissant tomber la lumière. Son cri fut un signal de détresse pour toute sa famille, qui commença à

pousser de pitoyables gémissemens. Cependant les quatre gentilshommes venaient de pénétrer dans la maison, et Ordenga criait, avec emportement, ces mots bien peu rassurans : « Silence! ou je vous assomme. » Se dirigeant alors vers le foyer, dont les cendres, fraîchement remuées, laissaient briller les étincelles d'un tison à demi consumé, il le saisit, souffla dessus de toute la force de ses poumons, et parvint à rallumer la chandelle, qu'il avait ramassée.

« Pour qui nous prenez-vous donc, canaille que vous êtes! » continua-t-il en élevant en l'air le flambeau qu'il tenait, et dont la clarté enfumée lui montrait la famille du cabaretier se cachant dans tous les coins, tandis que des regards effarés, et sans cesse tournés vers une porte fermée, lui disaient que son hôte s'était réfugié dans une autre pièce. Ordenga ayant ouvert brusquement cette porte aperçut, blotti au milieu d'un amas de tonneaux, le malheureux juif à demi mort de frayeur, et tellement replié sur lui-même, que, malgré la blancheur de son costume, tout autre qu'Ordenga aurait eu peine à deviner un homme dans cette masse sans tête et sans jambes; mais le regard

d'aigle du vieux gentilhomme avait plongé jusqu'à lui. Il écarte les tonneaux, dont il s'est fait un rempart, et, le saisissant fortement par l'épaule, il le force à se lever, et à le suivre dans la chambre.

« Miséricorde, mes bons seigneurs ! s'écrie le juif en tombant à genoux et en frappant le carreau de son front, miséricorde ! Je ne suis qu'un pauvre juif, et je n'ai rien, messieurs les confédérés, rien du tout, que quelques bouteilles de vin, bien à votre service » ; et le juif commença de pleurer à sanglots... Les femmes et les enfans, cachés dans tous les coins, répondirent à cet appel, et répétèrent, comme autant d'échos, ses cris et ses pleurs ! « Silence, misérables ! » dit encore Ordenga en frappant du pied : et tout se tut.

« Ne crains rien, bonhomme, reprit Tarlo d'une voix plus douce ; nous ne sommes pas des confédérés.

— O ciel, ce sont des Suédois ! » s'écria le juif ; et, se jetant tout de son long sur la terre, il recommença ses lamentations, que l'écho de la famille répéta encore plus bruyamment que la première fois.

« Nous ne sommes ni des confédérés ni des Suédois , reprit Tarlo riant malgré lui de l'effroi du pauvre juif ; peu t'importe qui nous sommes ! nous ne te ferons aucun mal , si tu réponds franchement à toutes nos questions.

— Je n'ai rien , mes bons seigneurs , rien du tout ! je suis un pauvre juif. Comment pourrais-je répondre autrement ! et quelle vérité plus grande puis-je dire que celle-ci : je n'ai rien ; je suis pauvre et malheureux comme le dernier de ma nation.

— Je te dis , misérable ! s'écria Ordenga impatienté , en le soulevant par le col de sa chemise , je te dis qu'on ne te fera rien ; tiens-toi debout , et réponds à ce qu'on va te demander. Obéis à l'instant , ou je fais mettre le feu aux quatre coins de ton cabaret... N'aie pas le malheur de retomber à genoux !... s'écria-t-il d'une voix plus irritée en retenant le juif , qui se courbait en deux.

— Écoute-moi , reprit encore Tarlo avec une sorte de pitié : nous n'en voulons point à ton argent. Nous ne désirons de toi qu'une seule chose , savoir si les confédérés ne se trouvent pas dans le village , ou dans les environs , et ce que l'on dit

d'eux chez vous. Les juifs sont d'ordinaire les premiers instruits de ce qui se passe; et le métier que tu fais te met plus à même qu'aucun d'eux de savoir les nouvelles. Parle-donc, et ne crains rien. »

Relevant peu à peu sa tête vers Tarlo, et respirant avec le même bruit que peut faire l'explosion d'une liqueur long-temps comprimée dans un vase que l'on débouche, le juif ôta son petit bonnet, le tourna dans ses mains, arrêta ses yeux gris et perçans sur le jeune homme qui venait de le rassurer; puis, jetant à la dérobée un regard oblique sur Ordenga, qui le tenait toujours par l'épaule, il bégaya tantôt vite, tantôt lentement :

« Monseigneur, excellence, chef, capitaine ! les confédérés ne se trouvent pas ici, ni dans les environs, à moins que vos excellences ne le sachent mieux que moi... Mais Mosiek, mon beau-frère, le tailleur de Lancuta, qui se trouve ici caché dans un coin, le sait peut-être encore mieux que vous et moi. »

Ordenga, lâchant aussitôt l'épaule du juif, qui resta immobile dans la même position, appela à

haute voix ce Mosiek, qui devait lui donner de plus amples renseignemens ; mais aucune voix ne répondit à la sienne, et il n'aurait jamais pu deviner, parmi tous les juifs réfugiés derrière les meubles, le tailleur Mosiek, si celui-ci n'avait pas tâché de s'esquiver en se glissant, comme un lézard, le long de la muraille, afin d'arriver jusqu'à la porte restée à demi entr'ouverte. Mais Ordenga l'ayant aperçu, le saisit par le bras ; et, l'ayant amené devant le cabaretier, il lui demanda si c'était là Mosiek. Le cabaretier fit signe que oui ; et le tailleur, vivement pressé de questions, répondit enfin d'une voix entrecoupée de soupirs : « Chez nous il n'y a plus de confédérés..., ni d'autres soldats, depuis une semaine... Et tous... sont partis... ; les uns à gauche..., les autres en avant... »

— Parle plus distinctement ! s'écria Ordenga ; car tu dois savoir pour quel endroit ils sont partis. Réponds, te dis-je..., ou regarde comme ce bâton est bien tourné. »

Ici le juif poussa un cri aigu, et commença à faire des reproches amers en hébreu, à son beau-frère ; mais, apercevant un second geste mena-

çant d'Ordenga , il continua , en faisant de violens efforts pour raffermir sa voix.

« Cependant , seigneur capitaine , si vous n'êtes pas des confédérés , à quel parti appartenez-vous donc ? Peut-être ne me questionnez-vous que pour savoir si je suis espion , ou si... Ce qu'il y a de certain , mes bons seigneurs , c'est que je ne vais pas à Sandomir... J'ai du travail ici dans le village.

— Donc les Suédois sont à Sandomir ? interrompit vivement Tarlo.

— Et le sais-je ! répondit le tailleur en promenant un regard vague autour de lui : ils y sont , ou ils n'y sont pas ! C'est au surplus , monseigneur , ce que sans doute vous savez mieux que moi... On a seulement dit à Lancuta que les Suédois sont entrés avec leur roi à Sandomir ; mais je n'y vais pas : c'est loin d'ici ; je n'ai rien vu... , je ne sais rien... , je ne suis pas un espion ; je suis , comme votre excellence peut le voir , un tailleur , un pauvre tailleur !

— Et que disait-on à Lancuta , de l'entrée des Suédois à Sandomir ? demanda Tarlo. Où se sont rendus les confédérés?... Allons , réponds sans

crainte; nous n'appartenons pas à leur parti : nous allons rejoindre les Suédois. »

Les juifs se jetèrent des regards comme pour se concerter sur ce qu'ils avaient à faire et à dire : après quoi le tailleur prit la parole d'un air de défiance, qui arrêta à tout moment les mots sur ses lèvres. « Vous ne faites pas partie des confédérés!... je le crois... Mais vous savez mieux que moi qu'il n'y a plus de camp à Lancuta;... que les uns se sont rendus à Léopold, et que les autres se sont réunis à l'armée de Saxe,... qui s'est retirée de Sandomir à l'approche des Suédois... Certainement, messeigneurs, vous savez tout cela mieux que moi; et je vois bien que vous ne voulez que plaisanter!... » Mosiek chercha, en achevant cette phrase, de plus longue haleine que les autres, à se donner un air dégagé, que la pâleur de ses joues et le tremblement de ses lèvres démentaient totalement.

— Il n'y a donc pas de troupes dans la contrée? reprit Tarlo : répondez, oui, ou non.

— Nous avons cru que non, dit le cabaretier en s'approchant humblement... Mais, depuis que vos excellences sont arrivées...

—C'est bien ; vous êtes libres , interrompit Ordenga en délivrant les deux juifs de l'inquisition qu'ils venaient de subir. Ils couraient déjà vers la porte en s'accablant des plus vifs reproches , lorsqu'Ordenga cria de nouveau : « Hé , cabaretier ! allume un bon feu , nous en avons besoin , car nous restons ici ; et je vais faire prendre des logemens à ma troupe dans les maisons voisines... » Le cabaretier , plus mort que vif à ces paroles inattendues , s'agenouilla devant l'âtre , et ralluma le feu en étouffant bon nombre de juremens et de malédictions...

Tarlo veilla avec soin à ce que les habitans du village ne fussent pas vexés ; et , lorsque le jour parut , la petite troupe se mit en marche , et reprit la route encore longue qu'elle avait à faire pour arriver à la capitale. Tarlo ne cessa pas de défendre les excès et le pillage , lorsqu'ils traversaient les bourgs , ou passaient devant les châteaux de riches seigneurs , dont les opinions n'étaient pas toujours les leurs. Ils recueillaient , chemin faisant , les divers bruits qui couraient dans le pays ; et ils apprirent ainsi que le roi Auguste , voulant éviter de livrer bataille à Charles XII , avait

fait manoeuvrer ses troupes vers le sud, et que l'armée suédoise l'avait poursuivi... Mais personne ne put dire exactement quelle était la position effective des deux armées. La direction vers l'occident était le chemin le plus sûr pour le détachement que commandaient Ordenga et Tarlo ; ils se jetèrent donc sur la rive gauche du Dunayec, et allèrent passer la Vistule près d'Opatowiec : ils longèrent la Nida, et se dirigèrent par Malogoszcz, Konskie et Opoczno, vers la capitale. Ils n'avaient encore rencontré ni Suédois ni Saxons, lorsqu'à quelques milles de Varsovie le détachement entra dans une forêt, au milieu de laquelle passait le grand chemin.

Le jour était clair ; on voyait les arbres et les buissons rafraîchis par une pluie d'été, dont les gouttes transparentes tremblaient sur les larges feuilles des platanes, et sur les frêles branches des saules ; Tarlo s'avancait avec Ordenga, à la tête de la troupe ; il réfléchissait à son entrée dans la capitale, et à la réception que Stanislas lui ferait. Tout entier à la rêverie dans laquelle cette pensée le plongeait, il avait laissé glisser les rênes de sa main. Un violent écart que

son cheval fait à gauche, le rappelle à lui-même; il venait de heurter fortement Ordenga, qui, dans ce moment, ôtait son bonnet devant la croix placée au point où deux chemins se rencontraient.

« Qu'est-ce donc? s'écrie Ordenga; qu'y a-t-il au pied de cette croix? j'ai peine à faire avancer mon cheval, et le vôtre vient de se cabrer? »

—C'est, à ce qu'il me semble, un mendiant qui dort, répond Tarlo en tenant fortement son cheval en bride.

—Il faut nous en assurer, seigneur: il a peut-être besoin de secours », reprit Ordenga; et descendant de cheval, il s'approcha du dormeur et tâcha de l'éveiller. C'était un homme de petite taille, aux épaules larges, aux cheveux roux et crépus; son habit était déchiré, deux sacoches de toile retombaient sur son dos; un long rosaire pendait passé dans la corde qui serrait ses reins, et un bâton placé à côté de lui désignaient un mendiant. Sa figure était entièrement cachée par ses mains, sur lesquelles il était couché. Son sommeil paraissait tenir de celui de l'ivresse, car il était impossible de l'éveiller.

« C'est un mendiant ivre, dit Ordenga en laissant retomber le pan de son vieil habit.

— Raison de plus pour ne pas l'abandonner dans la forêt, répondit Tarlo; faites avancer le chariot, qu'on le place dessus : nous le laisserons dans le premier village que nous trouverons. »

A ces mots le mendiant ouvrit tout à coup les yeux, se tourna à demi vers Tarlo, et lui fit signe de la tête qu'il ne le voulait pas... Tarlo, qui le fixait avec étonnement, fut frappé de sa figure trop jeune pour la barbe grise qui couvrait sa bouche et son menton; et, s'approchant de lui, il reconnut que cette barbe était postiche. « Holà, camarades! s'écria-t-il aussitôt; faites un cercle autour de cet homme : veillez à tous ses mouvemens; voyez comme je viens de lui arracher cette barbe qui servait à le déguiser... Qui es-tu? » ajouta-t-il en se penchant vers le prétendu mendiant. Mais celui-ci, au lieu de lui répondre, se relève vivement, tire un pistolet de sa poche, et menaçant ceux qui l'entourent, rompt le cercle qui s'oppose à son passage, et s'enfuit dans la forêt.

« Un espion! » ce cri a retenti de toutes parts,

et la troupe se disperse dans la forêt; les uns à cheval, les autres à pied, pour pénétrer plus facilement dans les broussailles qui peuvent lui servir de refuge. Bientôt un coup de feu retentit au travers des arbres; il est suivi du cri, vingt fois répété : « Nous l'avons. » Et comme les voix s'approchent, et que l'on entend crier au milieu du tumulte : « Ah ! misérables !... laissez-moi... — Non, non, tu nous suivras ! » Tarlo s'élançe au-devant de l'homme que l'on vient d'arrêter. Ses habits sont entièrement déchirés, on voit qu'il a fait une vive résistance. Deux soldats, les plus vigoureux de la troupe, le tiennent au collet tandis que deux autres cherchent à lui lier les mains : les cheveux de cet homme sont hérissés, ses traits bouleversés expriment la rage et le désespoir : mais son regard audacieux semble défier tous ceux qui l'entourent.

« Qui es-tu ? lui demande Tarlo.

— Cela ne te regarde pas, répond l'inconnu en le fixant avec arrogance.

— Qu'on le tue ! crient plusieurs voix.

— Silence ! répond Tarlo ; il faut avant tout l'examiner : il sera toujours temps de décider de son sort.

— Mon sort m'est connu ; tuez-moi , assassinez-moi , mais faites vite ! » En achevant ces mots , l'inconnu dégageant par un violent effort sa main droite , tire de son sein un papier et veut le mettre dans sa bouche ; mais Tarlo , qui a deviné sa pensée , s'élance sur lui , et saisit son bras. Le papier était chiffonné dans la main qu'il tenait si fortement fermée , que celle de Tarlo ne pouvait l'entr'ouvrir.

« Coupez-lui la main ; il faudra bien alors qu'il lâche sa dépêche. » A ce cri barbare , l'inconnu a répondu par un sourire de mépris. Mais Tarlo a fait usage de sa force peu commune ; il est parvenu à s'emparer du papier... C'est une lettre , sans adresse et sans signature ; elle contient ces mots :

« Le premier du mois prochain , à dix heures
« du soir , que tout soit prêt. Placez des senti-
« nelles à toutes les issues du palais , pour qu'il
« ne puisse échapper. Ne faites pas attention à
« Horn et à ses Suédois ; ils sont trop peu nom-
« breux , car nous serons vingt mille hommes. »

La lecture de cette lettre , faite à haute voix , a pénétré tout le monde d'horreur , et l'émissaire laisse tomber tristement sa tête sur sa poitrine.

« Camarades, il n'y a pas un moment à perdre, s'écrie Tarlo; hâtons-nous, il y va du salut du roi : à cheval! à cheval! et en avant! »

La troupe part au grand galop, et le prisonnier, à qui on a lié les mains et les pieds, est jeté sur un des chariots; quatre soldats l'entourent, et l'on arrive à Varsovie avant la nuit.

La plus grande tranquillité régnait dans la ville : on se fiait à l'armée suédoise, qui, commandée par Charles XII, s'était portée, depuis trois semaines, dans les palatinats du midi, contre les troupes du roi Auguste. On attendait chaque jour de nouvelles victoires, et l'on ne doutait pas que le repos public ne fût assuré pour longtemps. Mais, au milieu de cette dangereuse sécurité, quelques uns des principaux habitans partageant, en apparence, la tranquillité générale, entretenaient des relations secrètes avec l'armée saxonne et avec celle de la couronne. Ils étaient donc instruits de leur approche, tandis que les fidèles partisans du roi Stanislas, même le général Horn, qui comptait dans la capitale quinze cents Suédois sous ses ordres, n'avaient aucune nouvelle de l'armée, depuis celles où

Charles XII annonçait , qu'après la marche de ses troupes dans le palatinat , le roi Auguste s'était retiré en Ukraine.

L'entrée de Tarlo et de sa troupe ne fit donc aucune impression , car on était accoutumé à voir des détachemens spéciaux , qui venaient pour s'enrôler au service du nouveau roi. Cependant lorsqu'ils s'approchèrent du château , tout le monde fut frappé de leur marche pressée et de leur air sinistre et fatigué. La garde suédoise voulut même essayer de s'opposer à leur passage ; mais Tarlo piqua son cheval , et s'élança d'un bond dans la grande cour du château.

Cette cour était encombrée de nombreux carrosses à six chevaux ; le roi venait de donner à dîner aux premiers seigneurs du royaume ; et les voitures , précédées de leurs coureurs , sortaient au moment où le détachement de Tarlo cherchait à se faire jour pour le suivre. Un grand tumulte se fit alors , et toutes les fenêtres du château furent en un moment remplies de spectateurs : un officier de service sortit au-devant de Tarlo , qui voulait absolument entrer ; et , lui barrant le passage , il lui demanda son nom et le motif

d'une conduite si étrange.... « Allez, répondit Tarlo, allez vite vers le roi, et dites à Sa Majesté que Michel Tarlo, son fidèle serviteur, est de retour de la mission qu'il lui a confiée, et qu'il a besoin de parler à l'instant même à Sa Majesté. » Comme il achevait ces mots à haute voix, on fit un signe, les courtisans s'écartèrent, les sentinelles présentèrent les armes, et le prince Alexandre Sobieski entra dans le péristyle pour s'informer de la cause de cette rumeur. Tarlo le pria de lui faciliter, auprès du roi, une entrevue, que de graves raisons l'obligeaient de solliciter sans retard. Il fut bientôt introduit dans l'appartement de Stanislas. Ce prince était entouré des dignitaires de la cour et d'un grand nombre de seigneurs. « C'est donc vous, monsieur Tarlo ! dit-il en s'avancant avec bonté vers lui. Soyez le bien-venu. Vous aviez une dangereuse mission : nous vous avons cru perdu... Mais d'où vient cette rumeur dans la cour du château ? est-ce votre arrivée qui en est cause ?

— Sire, mes camarades et moi sommes effectivement cause de ce désordre. Il règne ici une tranquillité parfaite, je regrette d'être obligé de

la troubler. » En prononçant ces mots, il jeta un regard de méfiance sur toute l'assemblée, et poursuivit : « Je supplie Votre Majesté de m'accorder une audience particulière ; j'ajouterai, Sire, que votre sûreté en dépend. »

Ces mots firent une vive impression sur tous les assistans : les uns étaient étonnés, les autres troublés ; c'était à qui éviterait de s'entre-regarder. Le roi, ayant remarqué cet embarras, fit un signe, et tout le monde sortit. Resté seul avec Stanislas, Tarlo s'approche de lui, baise la main qu'on lui tendait, et dit, avec une vive émotion : « Vous êtes trahi, Sire : dans la nuit de demain on veut livrer Votre Majesté à l'ennemi.

— Qui te l'a dit ? » reprend le roi avec calme mais en pâlisant.

Tarlo raconta alors rapidement à Stanislas la rencontre qu'il venait de faire ; et il était trop facile de deviner, par le contenu de la lettre interceptée, que l'armée d'Auguste n'était plus qu'à peu de distance, pour qu'on pût en douter. Un grand trouble et une profonde tristesse se peignent sur la figure de Stanislas. Mais, considérant la gravité des événemens, il donne ordre de

faire subir à l'émissaire arrêté un strict interrogatoire, et fait promettre à Tarlo de garder le secret, et de dire aux siens qu'ils avaient été dupes de faux bruits, imaginés dans le seul but de jeter le trouble dans la capitale.

XI.

Une réunion de Courtisans.

Le roi, après avoir donné ordre que les dignitaires composant son conseil se rassemblent au château à neuf heures du soir, se rendit au palais de Radziwill, où il demeurait avec sa famille et où il passait tous les momens qu'il pouvait dérober aux affaires publiques ou aux réceptions auxquelles sa dignité de roi l'obligeait.

Il trouva sa mère et sa femme entourées de

leurs enfans. Anna, sa fille aînée, âgée de cinq ans, était assise sur les genoux de sa grand'mère, et montrait des joujoux à sa soeur Marie, petit enfant d'un an, qui tendait ses bras aux poupées, tandis que sa mère la tenait debout sur une table, l'approchait et la reculait tour à tour, riant de son innocent dépit.

Stanislas resta un moment indécis sur le seuil de la porte, contemplant avec émotion la joie de ses enfans. La reine l'ayant aperçu, prit Marie dans ses bras, et s'avança avec elle au-devant de lui. Il embrassa sa femme et son enfant; puis, détournant les yeux pour cacher des larmes involontaires, il poussa un profond soupir en songeant qu'il allait troubler un bonheur domestique qu'il ne partagerait peut-être jamais plus.

« Qu'est-il donc arrivé? demande la reine en remettant l'enfant à sa gouvernante. Ah! quels que soient tes chagrins politiques, oublie-les au milieu de nous!

— Mon fils, dit la mère du roi en se levant de son fauteuil, si tu t'affectes toujours des événemens; si, même parmi nous, tu ne peux plus trou-

ver le repos, il est impossible que ta santé y résiste. Je suis sûre, ajouta-t-elle en lui prenant la main, que c'est encore quelque nouvelle d'un manifeste ou d'une émeute qui est cause de ton chagrin : crois-moi, Stanislas, ta bonté poussée à une condescendance toujours trop facile, t'amènera chaque jour des désagrémens nouveaux. Songe que tu as le pouvoir en main : réprime tes ennemis, et l'exemple de ceux qui seront punis arrêtera les autres, qui ne voudront pas s'exposer à l'être : ton pouvoir est grand, mon fils : tu peux humilier tous les audacieux au lieu de t'affecter ainsi !

— Mon pouvoir, répond Stanislas avec un sourire amer, ... mon pouvoir est en effet si grand, qu'il ne suffira peut-être pas aujourd'hui pour vous assurer un asile !

— Au nom du ciel ! que signifie cela ? s'écrie la reine effrayée.

— Ne crains rien, chère Catherine, et prie Dieu de te donner le courage nécessaire pour supporter les calamités qui t'attendent. Tu vas partir, cette nuit même, avec notre mère et nos enfans, pour la Grande-Pologne; pas un mot sol-

licitant un retard, je ne l'accorderais pas! L'ennemi sera demain sous les murs de la capitale.»

La reine s'évanouit à cette nouvelle : mais, revenant bientôt à elle, elle conjura le roi de ne pas l'abandonner, et de déposer un pouvoir qu'il fallait payer de tant de pleurs et de tant de chagrins! Vois nos enfans, disait-elle tout en larmes, et elle posait la petite Marie dans les bras de son père, tandis qu'Anna, se cramponnant après lui, couvrait une de ses mains de baisers; vois nos enfans, et dis-moi où tu prendras le courage de les abandonner!

— Mon Dieu! reprend le roi en élevant sa petite Marie vers le ciel; mon Dieu, qui lisez dans mon cœur si je veux le bonheur de mon peuple, donnez-moi assez de force pour aller jusqu'au bout de la tâche qui m'a été imposée! et, à défaut du bonheur, qui ne s'assoit jamais sur un trône, donnez-moi la patience et la résignation... » Mettant alors sa fille sur le tapis, où elle jouait avec sa sœur, il essuya une larme, et murmura : « Si les peuples sont à plaindre, les rois le sont encore plus.

— Vous avez eu tort, ma fille, interrompt la

mère de Stanislas d'une voix sévère, vous avez eu grand tort d'affaiblir la persévérance et la fermeté du roi par de vaines larmes. Puisque Dieu lui a mis le sceptre à la main, Dieu saura lui donner la force de le conserver... Nous devons nous éloigner, et je serai la première, quel que soit l'amour que je porte à mon fils bien aimé, à en donner l'exemple.

— Et si je ne devais plus te revoir! s'écria la reine en se jetant dans les bras de Stanislas; si tu allais succomber,... que deviendrais-je? que ferais-je de tes enfans? Oh! n'écoute que ta femme; crois-en ses larmes, crois-en surtout ton propre cœur; laisse un sceptre trop lourd à retenir; laisse un peuple qui te fera toujours payer trop cher les sacrifices que tu lui feras... Vis pour les seuls objets de tes affections; Stanislas! mon bien-aimé Stanislas, regarde Marie, ta petite Marie: elle te sourit! et Anna, vois comme sa jolie figure, tout à l'heure si fraîche et si riante, est devenue triste et pâle! elle sent qu'un malheur la menace! Viens ici, Anna; viens prier ton père de ne pas t'abandonner! »—Et Anna s'avancait déjà vers son père, lorsque la mère du roi, la prenant dans ses bras, l'emporta dans une autre chambre.

« Calme-toi, Catherine (et Stanislas pressait sa femme sur son cœur). Va! ne crains rien pour moi; le danger n'est pas aussi grand que tu le penses. Je ne puis quitter Varsovie au moment où l'armée ennemie s'approche : ce serait une lâcheté indigne de toi et de moi. Mais, si je reconnais l'impuissance de nos moyens de défense, je ne m'obstinerai pas à rester ici; je vous rejoindrai, et ne reparaitrai à Varsovie que pour y appuyer de nouveau mes droits, les armes à la main. Allons, mon amie, du courage! il faut nous soumettre à ce que la prudence et l'honneur réclament de nous. Il faut nous séparer, Catherine : mais ce ne sera pas pour long-temps, ajouta-t-il en pressant de ses lèvres le front de sa femme. De quelque manière que le sort décide aujourd'hui, je conserve l'espoir d'assurer, plus efficacement qu'en cette circonstance, notre propre bonheur et celui de la nation. »

Un léger bruit se fit entendre... « Qui frappe? » s'écria le roi en se retournant brusquement vers la porte; mais, reconnaissant la voix de Tarlo, il fit signe d'ouvrir.

« Je viens vous rendre compte, sire », se hâta

de dire Tarlo, qui venait de remarquer des traces de larmes sur tous les visages, « de l'enquête que vient de subir l'émissaire : cet homme a tout avoué. Auguste, en évitant la rencontre de l'armée suédoise, s'est retiré loin de Sandomir, et a passé la Vistule près de Maciejowicé, pour faire croire qu'il se dirigeait vers le midi... Mais, au lieu de suivre cette route, il s'avance, à marche forcée, sur la rive droite de la Vistule; et, pour arriver plus sûrement jusqu'à la capitale, il a résolu de faire passer ses troupes à Gora, et d'entrer cette nuit même à Varsovie.

— J'ai à vous confier ce que j'ai de plus cher au monde, répondit le roi en tendant la main à Tarlo. Ma femme, ma mère, mes enfans, partiront cette nuit sous la garde du détachement que vous commandez : vous les conduirez à Posen, et vous veillerez à leur sûreté, jusqu'à ce que des ordres nouveaux les rappellent près de moi. J'ai compté sur vous, Tarlo; et c'est, dans ce moment-ci, l'ami plus que le roi, qui place sa famille sous votre sauvegarde.

— O mon roi, s'écria Tarlo en ployant le genou et en couvrant de baisers la main de Stanis-

las ; qu'ai-je fait pour mériter une telle marque de confiance!... Mais j'en suis digne, continua-t-il avec feu ; oui, mon bras, ma vie, tout est à vous ; et, puisque je ne puis vous défendre, eh bien, je veillerai sur ce que vous avez de plus cher!... Tout sera prêt, ajouta-t-il en se relevant : il faudra partir à minuit au plus tard. »

Et le roi le pressa sur son cœur.

« Maintenant, Catherine, du courage ! je ne te dis pas adieu. Nous nous reverrons au moment du départ. Il faut que je me rende au château ; les membres du conseil doivent y être assemblés. »

Sortant alors avec Tarlo, qui rejoignit Ordenga pour lui faire part de la mission qu'il venait de recevoir, le roi monta en voiture, et prit le chemin du château, où les membres du conseil l'attendaient : les uns, pleins du désir curieux d'apprendre ce qui avait pu donner lieu à une séance convoquée à cette heure avancée ; les autres pleins du trouble que leur causait leur conscience. Le généralissime de la couronne et le primate venaient d'arriver. « Je m'étonne beaucoup d'une réunion aussi subite, dit le primate en entrant, et j'hésite

encore à ajouter foi aux bruits qui circulent. — Tout ce que l'émissaire a avoué est vrai », reprit le généralissime, après s'être assuré par un rapide coup-d'oeil qu'il n'y avait personne à portée de les entendre; « nous savions depuis long-temps que cela arriverait : mais nous n'avons rien à craindre, car le roi ne peut soupçonner personne; et, s'il nous a convoqués, ce n'est que pour concerter ce qu'il convient de faire aujourd'hui.

— Il me semble qu'il faut avant tout penser à nous-mêmes, répondit le primat à voix basse. Quant à moi, je ne me fie à personne, et je n'attendrai pas ici l'arrivée d'Auguste : je n'ai eu aucune relation secrète avec lui; je n'ai pas mérité ses bonnes grâces, et ce n'est qu'hier que j'ai appris son approche. Cette nouvelle, bien que j'hésitasse à la croire, m'a rempli de terreur : qui sait s'il ne se vengera pas sur nous de l'élection de Stanislas?

— Je n'ai pu, à la vérité, agir personnellement dans cette affaire, reprit le généralissime; mais j'ai ici mes dévoués qui m'informent de tous les mouvemens d'Auguste et de Charles XII. Je suis

bien convaincu qu'Auguste sera vainqueur cette fois : car, qui peut lui faire face ? Les six mille hommes qui sont sous mes ordres feront, à la vérité, tout ce que j'ordonnerai ; mais, lorsque même je voudrais agir contre les Saxons, qu'y gagnerais-je ? Je ne pourrais résister à leurs forces avec succès, et j'irriterais Auguste contre moi, sans pouvoir sauver Stanislas !

— Mais, répondit le primat, ceux qui se déclareront pour Auguste encourront la vengeance de Charles, lorsqu'il surviendra avec son armée ; car on ne peut douter qu'il poursuivra tous ceux qui auront abandonné Stanislas. Hélas ! nous vivons dans de tristes temps : on ne peut deviner à quel parti s'attacher !

— Je crois, dit le généralissime, qu'il ne nous reste qu'un seul moyen, c'est de nous laisser faire prisonniers, avec Stanislas : car alors nous pourrions soutenir, devant Auguste comme devant Charles, qu'on a été obligé de se soumettre à la force.

— Et qui sait comment on traitera les prisonniers ? » s'écria vivement le primat.

Ce discours fut interrompu par l'arrivée de

quelques personnes, parmi lesquelles se trouvaient l'évêque de Posen, le palatin de Sieradz et le général Horn... Le primate fut salué de chaque arrivant avec respect. Tous cherchaient à lire sur sa figure l'explication des circonstances douteuses où l'on se trouvait, et à deviner dans son regard, tantôt vague, tantôt sombre, l'objet de la discussion qui paraissait devoir s'établir. Mais cet adroit régent du pouvoir suprême, qui pouvait encore être considéré comme le chef de la nation, à cause de son influence sur le choix et l'élection des rois, savait garder cette expression de dignité et d'indifférence qui n'éveille ni l'espoir ni la crainte. Ses réponses étaient froides, sans contenir un avis décisif, et ne roulaient que sur ce que tout le monde savait déjà.

Le général Horn s'approcha aussi du primate, et fut accueilli avec politesse; mais la conversation fut aussi froide et aussi réservée avec lui qu'avec les autres membres du conseil. Le général Horn, en brave et franc militaire, qui allait toujours au but, sans s'inquiéter des détours à prendre, passe auprès du généralissime, se penche vers lui, et dit en lui secouant la main : « Eh bien ! généralis-

sime, il paraît que nous aurons de la besogne demain !

— Comment ! répond celui-ci en feignant de l'étonnement.

— Mais oui, continue le général ; l'approche d'Auguste, dont votre seigneurie doit être informée, exigera de nous tous un courage et un dévouement à toute épreuve. L'ennemi est le plus nombreux, mais non le plus fort. Il ne s'agit de défendre Varsovie que pendant quelques jours, et certes c'est à quoi nous parviendrons, avec l'aide de Dieu et de nos épées.

— Ainsi, général, vous croyez aux bruits qui circulent dans la ville. »

Horn fixe sur lui un regard scrutateur ; puis il dit : « Et monsieur le généralissime doute-t-il de leur véracité ? »

— S'il en est ainsi, reprend tranquillement celui-ci, il faut que nous songions aux moyens de défense.

— Sans doute. Nous emploierons la prière et la force pour faire un soldat de chaque homme en état de porter les armes !

Et il s'éloigna.

Le généralissime le suivit d'un regard ironique. Il le vit s'arrêter devant les principaux membres du conseil, et il lui fut facile de juger de leurs projets par les différentes manières dont ils l'accueillaient.

Les uns le regardaient avec indifférence, sans être avec lui ni trop hautains, ni trop soumis; les autres l'approchaient avec franchise, et, fidèles au roi nouvellement élu, ne recherchaient que ses bonnes grâces. D'autres lui montraient une certaine supériorité, et toute l'expression de leur figure semblait dire: « Général, votre règne ne sera plus de longue durée. » Quelques uns enfin l'accablaient des marques d'une politesse empresée, et même de soumission. Ils semblaient vouloir deviner ses désirs; mais la malice se peignait malgré eux sur leurs traits, et si l'on avait pu voir ce qui se passait dans leurs cœurs, on se serait convaincu que le désir de cacher les relations secrètes qu'ils avaient avec l'armée saxonne, et la crainte d'être découverts, étaient la vraie cause de cette hypocrisie.

Il y avait une heure que cette mascarade politique se jouait, lorsqu'on vit les battans de la porte

s'ouvrir, et le maréchal de la cour Poninski paraître, en criant par deux fois : « Le Roi, messeigneurs ! le Roi ! » Plusieurs courtisans précèdent Stanislas; il entre enfin, accompagné du prince Alexandre Sobieski.

Le roi salue gracieusement toute l'assemblée, prend place, et après avoir annoncé d'une manière touchante le triste motif de cette réunion, il ajoute : « Avant que nous prenions des mesures décisives, nous avons résolu d'entendre vos avis. Nous vous demandons une franchise entière, et nous sommes prêt à tous les sacrifices, pourvu qu'ils puissent assurer le bien de la patrie. Souvenez-vous, messieurs, que je n'ai voulu monter sur le trône qu'afin de donner la paix à la Pologne, et que je suis prêt à en descendre, si en prolongeant mon règne je dois attirer de nouveaux malheurs sur ma patrie.

— Sire, reprend aussitôt le généralissime, quelque effrayantes que puissent être les nouvelles de l'approche de l'armée ennemie, je les crois exagérées, et je ne vois pas ce qui pourrait forcer Votre Majesté à avoir recours aux mesures extrêmes. Je crois, ajoute-t-il en se tournant vers le gé-

néral Horn, que l'armée que j'ai l'honneur de commander, jointe au détachement du général, suffira pour repousser toute attaque, du moins jusqu'à l'approche de S. M. le roi de Suède, qui, avec son armée victorieuse, ne peut tarder de venir au secours de la capitale.

— Je pense absolument comme le généralissime, dit le général Horn; et je conseille d'appeler tous les habitans de la capitale à sa défense. Il ne s'agit que de maintenir l'ennemi pendant quelques jours.

— Je suis d'avis, dit le primat, que lorsque des efforts, pour repousser une force majeure, doivent nécessairement être vains, il y a de la folie à s'exposer à une lutte inégale.

— Le primat a parfaitement raison, se hâte d'ajouter d'une voix faible l'évêque de Posen; ne vous laissez pas abuser, sire, par l'espoir de repousser une force majeure; le courage de vos troupes ne peut faire face à vingt mille hommes. Tenter une pareille résistance, c'est vouloir succomber. N'exposez pas à un danger certain votre personne sacrée: quittez la capitale, sire, quittez-la cette nuit même! Beaucoup d'entre nous, et

moi tout le premier, nous deviendrons victimes de ce changement de gouvernement : mais qu'importe, pourvu que Votre Majesté soit sauvée, et que l'espérance du salut de la patrie puisse nous rester !

— Je déclare, s'écria vivement le général Horn, que je m'ensevelirai sous les ruines de ce château, plutôt que de quitter la capitale sans tenter l'issue d'un combat.

— Il serait honteux, en effet, ajoute le généralissime, de se retirer sans s'être battu avec l'ennemi.

— Je suis tout-à-fait de cet avis, dit le roi en se levant. Et, promenant un regard scrutateur autour de lui, il ajoute : Mais puis-je compter sur le dévouement des habitans de Varsovie ? puis-je être sûr que tout ce qui peut porter les armes voudra combattre dans ces murs, à mes côtés ; et cela, jusqu'à la dernière extrémité ?... Répondez-moi, messieurs ; me garantissez-vous un tel sacrifice de la part de l'armée et du peuple ? »

Ici le roi s'arrête : il attendait une réponse ; mais un profond silence régnait dans l'assemblée : on

s'entre-regardait dans l'espoir que quelqu'un hasarderait le premier son avis : car les uns avaient la bouche close par une conscience reprochable, les autres par la conviction que l'incertitude du monarque était fondée.

Alors, Stanislas, observant d'un regard triste les personnes qui l'entouraient, continue en ces termes : « Votre silence est une éloquente prédiction, messieurs, et je vois avec douleur que je n'ai pu captiver l'attachement de tous ceux qui m'ont reconnu pour roi ! Je sais parfaitement distinguer ceux qui ne me sont que temporairement soumis de ceux qui m'aiment avec sincérité ; mais je pardonne à mes ennemis secrets : que les reproches de leurs consciences soient leur unique peine... Messieurs, je vous affranchis dès à présent de toute obligation envers ma personne, et je permets à chacun d'aller où bon lui semblera. Monsieur le généralissime, je ne vous exclus point de ce nombre ; je ne voudrais pas exposer votre personne à une si dangereuse lutte. C'est pourquoi je prends moi-même le commandement du peu de troupes qui se sont rassemblées récemment sous mes drapeaux ; et si,

avec la grâce et l'aide de Dieu, je reviens vainqueur dans ces murs, souvenez-vous, messieurs, que je possède toujours un cœur ouvert à la clémence et au pardon. »

En achevant ces mots, il salua l'assemblée, et s'éloigna.

Le roi descendit son cheval dans une écurie
à moitié écurie; sa mère suivit, elle donnait
la main à la petite Anna. Ce fut un moment où
il fallut monter en voiture. La
reine, à demi suspendue sur le mur de la cour,
regardait encore de son bras le cou de Stanislas, qui
faisait de violents efforts pour cacher son émotion,
tâchant de la rassurer par les paroles les plus con-
solantes. Lorsque la mère du roi et la petite Anna

XII.

Le Moine.

Tout était prêt à minuit pour le départ de la
famille royale. Quatre voitures attelées atten-
daient dans la cour du palais, et le détachement
qui devait leur servir d'escorte s'était rangé en
haie, depuis le péristyle jusqu'à la grand'porte ou-
vrant sur la rue; la plus profonde obscurité ré-
gnait partout: on n'avait pas allumé de flambeaux
afin de mieux cacher la direction du voyage.

Le roi descendit soutenant dans ses bras la reine à moitié évanouie; sa mère suivait, elle donnait la main à la petite Anna. Ce fut un moment affreux que celui où il fallut monter en voiture. La reine, à demi suspendue sur le marche-pied, entourait encore de son bras le cou de Stanislas, qui, faisant de violens efforts pour cacher son émotion, tâchait de la rassurer par les paroles les plus consolantes. Lorsque la mère du roi et la petite Anna furent placées dans la voiture, elles attirèrent doucement à elles la femme de Stanislas, et la portière se referma étouffant sous son bruit bien des sanglots, bien des soupirs. Les chevaux partaient au petit pas, et le roi les suivait d'un regard attristé, quand la seconde voiture, qui devait emmener la gouvernante et la nourrice de la petite Marie, s'avança sous le péristyle : Stanislas prit sa fille dans ses bras et la couvrit de baisers, puis, la remettant à la nourrice, qui venait de se placer dans le fond du carrosse, il allait remonter à son appartement, lorsque la gouvernante de l'enfant, se jetant à ses genoux, s'écria en pleurant qu'elle désirait rester à Varsovie, qu'elle était fiancée, et qu'elle mourrait de douleur s'il l'obligeait à partir.

Il était impossible de se rendre, dans un pareil moment, à cette prière, et le roi fit signe au Hayduk de la mettre en voiture; celle qui emmenait la reine était déjà hors de la cour. Il donna ordre au cocher de partir au plus vite, et remonta dans sa chambre en étouffant ses regrets, pour ne s'occuper que des devoirs que les événemens de la nuit allaient lui imposer.

Les deux voitures entourées du détachement de Tarlo, arrivèrent à Posen dans les premiers jours de septembre; la famille royale y fut reçue avec les marques de la plus tendre affection, et y vécut d'abord en pleine sécurité; mais cet état ne fut pas de longue durée. A la fin de septembre les troupes saxonnes, sous le commandement des généraux Brandt et Patkul, se portèrent sur Posen, dont la garnison ne se composait, outre le corps de Tarlo, que de petits détachemens de quelques seigneurs de la Grande-Pologne et des habitans de la ville armés à la hâte. Ces faibles ressources n'auraient pas suffi pour faire face à l'ennemi, si les manœuvres de l'armée suédoise

n'avaient forcé Auguste à concentrer ses forces sur les bords de la Vistule.

Alors le sort de Varsovie semblait être de passer de main en main comme une balle qu'on se renvoie sans pouvoir la garder. L'inégal combat livré entre les troupes saxonnes et la garnison du général Horn, avait eu le résultat qu'on en devait attendre. Auguste s'était emparé de Varsovie le 2 septembre; le général Horn et son petit corps d'armée avaient été faits prisonniers; mais le généralissime et le primat, en vrais courtisans, retombant toujours comme les chats sur leurs pattes, avaient ménagé leur fortune de telle sorte, qu'ils venaient de vouer leurs bras et leur fidélité à Auguste, en s'arrangeant de manière à pouvoir prouver à Charles XII qu'ils n'avaient fait qu'obéir à la force des choses. Auguste s'occupait activement des moyens d'affermir son pouvoir; mais le roi Stanislas, après être parvenu à passer la Vistule avec le prince Sobieski et six mille hommes, venait de rejoindre Charles XII sous les murs de Léopold.

Cependant Tarlo voyant les troupes saxonnes arriver à Posen, et reconnaissant l'impossibilité

de s'opposer à l'ennemi, résolu de faire partir la reine pendant la nuit pour la conduire dans le château fort de quelque puissant seigneur de la Poméranie. La position de la famille royale devenait de moment en moment plus critique. Enfin l'heure du départ est fixée, la voiture est à la porte, et Tarlo plein d'inquiétude sur la manière dont il pourra traverser l'armée ennemie, qui fait presque un cercle autour de la ville, Tarlo va monter à l'appartement de la reine, lorsqu'on lui amène un moine que l'on vient d'arrêter comme espion.

« Tu fais là, sous un habit sacré, un bien vil métier », dit le noble jeune homme en jetant sur le moine un regard de mépris. Mais celui-ci, au lieu de paraître déconcerté, tire d'un air joyeux un papier de son sein; et, quoique retenu par les soldats qui viennent de l'amener, il s'approche de Tarlo, et lui dit à voix basse : « Si tu es Michel Tarlo, le fils du palatin de Smolensk, tu vas me bénir au lieu de me maudire. Dieu soit loué, puisqu'enfin je t'ai trouvé ! Prends cette lettre. »

« Éloignez-vous tous, s'est écrié Tarlo en jetant un rapide coup d'œil sur la lettre qu'il a

entre ses mains , et laissez - moi seul avec ce moine ; il est libre : que personne ne l'arrête lorsqu'il voudra sortir de ce palais. » Ils sont seuls , et Tarlo lit avec une émotion toujours croissante la lettre qui le fait pâlir et rougir tour à tour.

« Cher et bien-aimé Michel , j'ai vainement tenté de t'écrire depuis qu'on m'a si cruellement arrachée de tes bras ; mais ton souvenir ne m'a pas quitté un seul instant. Ah , cher Michel ! transporte-toi un moment par la pensée dans la petite cellule où j'écris ces mots ; figure - toi , si tu le peux , ton Hélène , pâle , mourante , portant avec désespoir l'habit lugubre des novices de Saint-Dominique , et touchant au moment d'être consacrée à Dieu , lorsqu'elle n'a qu'une pensée , qu'un seul amour : toi , toujours toi ! et que tu es sans cesse entre elle et ce Dieu qu'elle va parjurer ! Je suis gardée à vue , je ne puis parler à personne... Mais il y a huit jours que j'aperçus le père Ambroise célébrant l'office divin dans notre église ; il avait été appelé à remplacer notre curé qui est malade. Il me fit signe de ne pas laisser apercevoir que je le connaissais ! Il est revenu aujourd'hui : je tremblais de trouble et de joie ; en passant près

de moi il a trouvé moyen de me dire tout bas :
« Je vais demain à Varsovie, il est là ; vous avez
une demi-heure : écrivez-lui de venir vous déli-
vrer, j'attendrai votre lettre. »

« Michel, je remplis son ordre, je t'écris, je t'im-
ploie, je t'attends.... Encore quelques semaines,
et je serais à jamais séparée de toi !.. Ma vie et notre
amour sont entre tes mains. Ah ! prends pitié de
ton Hélène !...

« Cloître de St.-Dominique, à Léopold. »

Le papier tremblait dans les mains de Tarlo,
ses lèvres pâles et muettes ne pouvaient articuler
que des sons confus, son cœur battait à se briser,
et de violens étourdissemens le forcèrent à s'ap-
puyer sur l'épaule du moine qui le regardait avec
bonté. Enfin des larmes s'échappèrent de ses yeux ;
il tomba sur une chaise, porta ses mains à son
front, et s'écria : « Encore quelques semaines !
ô mon Dieu ! mon Dieu ! serait-il encore temps ? »
Puis, comme frappé d'un espoir subit, il s'élança
vers le moine, et lui demande depuis combien
de jours cette lettre est partie de Léopold.

« Le père Ambroise, répond l'ecclésiastique,
a quitté Léopold il y a six semaines.

— Six semaines ! répète Tarlo en se frappant le front, six semaines ! Il est trop tard ! » Sa tête tomba sur sa poitrine, et il demeura immobile comme si la vie avait cessé de couler avec son sang dans ses veines.

— Le père Ambroise, continua le moine, ne vous trouvant pas à Varsovie, et ayant appris votre départ pour Posen, chercha les moyens de vous faire parvenir cette lettre ; il m'en fit confiance : c'était le moment de la quête dans les provinces, je saisis cette occasion ; le père Ambroise me donna la lettre et sa bénédiction. Connaissant les chemins détournés qui conduisent de Varsovie à Posen, je suis facilement parvenu dans cette ville ; mais, comme je m'étais arrêté dans un cabaret, et que j'y faisais beaucoup de questions sur vous, j'ai paru suspect, et on m'a conduit ici : c'est tout ce que je désirais !

— Merci ! merci ! reprit Tarlo en lui serrant la main avec une expression de désespoir, qui fit tressaillir le bon moine : je pars, je vais la sauver, dussé-je démolir pierre à pierre les murs qui la renferment.

— O seigneur ! reprit le moine en soupirant,

n'oubliez pas que ces murs sont bénis de Dieu.

— Dieu n'est pour rien dans les tortures que les hommes imposent aux hommes, s'écria Tarlo en s'élançant vers la porte. Hélène est à moi ! nul pouvoir ne peut m'en séparer. Un cheval, qu'on selle un cheval ! Ah ! j'arriverai trop tard ! »

Et comme il descendait l'escalier en courant, il heurta le premier valet de chambre de la reine : « Seigneur, lui dit cet homme en l'arrêtant, Sa Majesté veut partir ; elle m'envoie vous dire en toute hâte, que l'ennemi a fait un mouvement. On suppose qu'il veut tenter ce soir d'entrer dans la ville. Sa Majesté n'attend que vous. »

— La reine m'attend ! répéta Tarlo en passant rapidement la main sur son front, qu'une sueur froide venait de couvrir ; la reine ! confiée à ma garde, à mon honneur... ! La reine ! Va, je te suis ! » Et, s'appuyant tout tremblant sur la galerie en pierre de l'escalier, il arriva dans l'appartement où la famille royale l'attendait, en habit de voyage...

« Ah ! qu'est-ce, monsieur Tarlo ? s'écria la reine en allant à lui ; votre figure est bouleversée, vos yeux fuient les miens. Mon Dieu ! que venez-

vous d'apprendre. Le roi ! Oh ! vous savez quelque malheur ! » Et la reine s'assit pâle et tremblante.

« Je jure à Votre Majesté, interrompit Tarlo en s'efforçant de cacher la douleur qu'il éprouvait, je jure que je n'ai rien de triste à lui annoncer ; les nouvelles que j'ai reçues ne regardent que moi, ne portent le désespoir qu'en moi. Pardonnez, Madame, si je n'ai pu mieux cacher ce qui se passe dans mon cœur.

— Et pourquoi me le cacher ? reprit la reine en se levant ; n'ai-je pas droit à votre confiance ? Votre bras, monsieur Tarlo ; le temps presse ; chaque minute rend notre fuite peut-être impossible. Vous céderez le commandement de l'escorte à Ordenga ; vous monterez dans ma voiture, et, aussitôt que nous serons hors de danger, vous m'ouvrirez votre cœur. Ce n'est plus en reine que je vous parle, monsieur Tarlo : errante, fugitive, n'ayant que vous pour appui, sais-je si jamais je pourrai récompenser royalement vos services ! mais la femme, mais l'amie seront toujours là pour vous consoler et pour vous remercier. Voici Anna qui vous tend la main. Pauvre enfant ! elle

sait déjà que vous seul pouvez nous sauver encore.

— Mon Dieu ! murmura Tarlo en se laissant entraîner par la reine et la petite Anna, qui s'était emparée de sa main ; mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Je ne puis confier le détachement à personne, Madame, dit-il à la reine en l'aidant à monter en voiture avec ses enfans et la mère du roi. Permettez que je surveille, à cheval, la route que nous allons prendre. Du courage, Madame ! Dieu sera pour nous. »

Les chevaux partirent au grand trot, et le détachement entoura la voiture. La douleur de Tarlo, en ordonnant lui-même de suivre une direction tout opposée à celle de Léopold, avait fait place à cet état d'énergique désespoir, où toutes les facultés semblent s'être doublées, où l'on défierait, à soi seul, tous les dangers qui ne se rattachent pas à l'idée fixe, qui précipite le sang dans les veines, et rend les minutes semblables à des heures. La fuite de la reine ne lui semblait plus si difficile. L'armée saxonne ne l'intimidait plus : toutes ses craintes, toutes ses sollicitudes s'étaient concentrées sur Hélène, et son cœur était en proie au plus cruel combat. Vingt fois il fut au moment de s'approcher de la

voiture, et de dire à la reine qu'il ne pouvait plus l'accompagner. Mais l'honneur, plus fort, par instant, que l'amour même, détournait le mouvement qu'il allait imprimer à la bride de son cheval, et le ramenait à la plus tendre compassion pour cette femme et ses enfans, qui venaient de passer, de toutes les grandeurs royales, au plus affreux abandon.

La nuit s'approchait, et l'on était parvenu à tourner quelques unes des positions dont l'ennemi s'était emparé ; on n'entendait, par momens, que le bruit des feuilles criant sous les roues, et ce bruit, si triste, remplissait l'âme de Tarlo des plus douloureux pressentimens. Il lui semblait reconnaître, dans ce lugubre brisement de feuilles, des gémissemens et des plaintes. Tout son sang se glaçait ; il pressait convulsivement la marche des chevaux, et le nom d'Hélène s'exhalait de ses lèvres, et des larmes brûlantes jaillissaient de ses yeux. Le cliquetis des armes, le vent qui s'élevait et courbait sous lui les branches des peupliers¹, tout, jusqu'à la cloche d'un couvent peu

¹ Presque toutes les routes, en Pologne, sont bordées de peupliers.

éloigné, semblait lui apporter ces mots, qui résonnaient sans cesse de son cœur à ses oreilles, *tu arriveras trop tard !* Ils étaient à quatre lieues de Posen, et la petite troupe venait de faire halte, lorsqu'un bruit lointain de chevaux se fit entendre... Ordenga se pencha vers la terre pour mieux écouter, et reconnut que le bruit venait directement en face d'eux. On agita à la hâte ce que cela pouvait être, et ce qu'il y avait à faire. Retourner en arrière était presque aussi imprudent que de continuer à avancer ; se jeter dans les routes, à peine frayées, qui se trouvaient à droite et à gauche, le carrosse de la reine y serait brisé dès les premiers pas. Et, pendant que les uns et les autres se consultaient sans que personne pût ouvrir un avis satisfaisant, le bruit devenait de plus en plus distinct et alarmant.

« Je supplie Votre Majesté de descendre de voiture, dit Tarlo en ouvrant lui-même la portière, et en prenant dans ses bras la petite Marie, qui dormait sur les genoux de sa mère ; il est possible que ceux qui viennent à nous ne soient pas nos ennemis, mais il est possible aussi que cela soit un détachement de l'armée saxonne ; il convient,

dans le doute, de prendre toutes les mesures nécessaires à votre sûreté. » Jetant alors son large manteau sur les épaules de la reine, il fit signe à Ordenga de détacher le sien, pour en couvrir également la mère du roi ; tous deux posèrent aussi leurs bonnets sur leurs têtes, en ayant soin qu'aucune mèche de cheveux ne pût s'en échapper.

— Et mes enfans ? s'écria la reine en serrant Anna dans ses bras ; que faire de mes enfans ?

— Il fait nuit, reprit Tarlo en arrachant à la tête d'un soldat son petit bonnet pour le poser sur celle d'Anna, on ne les distinguera pas. Ordenga portera la petite Marie et marchera près de vous. Que l'on cache dans le taillis que nous venons de laisser à deux pas le carrosse royal : voilà ce qui rendrait le danger et la résistance inévitables. Que l'on dételle les chevaux, qu'on les dépouille de leurs harnais. Soldats, montez dessus, et donnez-nous les vôtres. Alerte ! le bruit approche, et le piétinement sans cesse redoublé des chevaux annonce que nous allons nous trouver face à face avec une troupe plus nombreuse que la nôtre. »

Ordenga a remis dans les bras de sa mère la

petite Marie, car la reine n'a pas voulu s'en séparer; elle l'a cachée sous son manteau et liée fortement devant elle; ses bras sont restés libres; elle peut diriger son cheval: l'amour maternel lui donne une énergie que l'on n'avait pas soupçonnée en elle. Aucune larme ne mouille ses yeux, et sa main ne tremble point en dirigeant la bride de son cheval. La mère de Stanislas a pris Anna en croupe; elle lui a recommandé le plus grand silence; et l'enfant, que le manteau recouvre, ose à peine respirer. La nourrice de Marie, seule femme que la reine ait voulu emmener avec elle; marche au milieu de la petite troupe; Paul lui a mis en bandoulière le baril d'eau-de-vie qu'il avait attaché sur son cheval; elle peut passer pour une cantinière.

« En marche! » a repris Tarlo en se mettant à la tête du détachement, tandis qu'Ordenga et quelques braves gentilshommes entourent la famille royale, décidés à lui faire un rempart de leurs corps, si l'on en vient à un combat. Ils n'ont pas fait cent pas, qu'on leur crie en langue saxonne: « Halte-là! Qui êtes-vous? où allez-vous? »

— En Poméranie ! a répondu Tarlo, dont la main serre convulsivement la poignée de son sabre.

— Qui êtes-vous ?

— Des gentilshommes qui vont chercher dans leurs terres le repos qu'on ne trouve ni dans les camps ni à la cour. Mais, vous-mêmes, qui êtes-vous ?

— Nous appartenons à l'armée saxonne, et nous allons la rejoindre. Vous êtes sur le chemin qui mène à Posen, et vous devez savoir, puisqu'il y a peu de temps que vous l'avez quitté, que l'armée saxonne a dû s'éloigner de cette ville à l'entrée de la nuit, pour se porter sur Varsovie ; nous avons ordre de l'y rejoindre au plus vite.

— Quoi ! s'est écrié Tarlo, l'armée saxonne abandonné Posen pour se porter sur Varsovie... Et pour quel motif ?

— Êtes-vous si peu instruit de ce qui se passe ? répondit l'officier saxon en approchant davantage son cheval de celui de Tarlo, et ne savez-vous pas que Charles XII, accompagné de Leszczyński, vient de remporter sur nos troupes une victoire

qui leur a coûté la belle et riche ville de Léopold. Leurs canons, en voulant la reprendre, l'ont rendue la proie des flammes, et tout y a été dévasté; mais nos troupes ont été forcées de battre en retraite. Et notre détachement, envoyé sur cette route pour couper les communications, vient de recevoir la nouvelle que Charles XII et Leszczyński sont sous les murs de Varsovie, et qu'Auguste réunit autour de lui toutes les forces dont il peut disposer.

— Léopold la proie des flammes! répétait Tarlo, oubliant où il était et à qui il parlait. Léopold! Achève, et dis-moi quel a été le sort du cloître des religieuses de Saint-Dominique?

— Les murailles seules sont restées debout, mais les religieuses se sont dispersées avant que le feu ou nos soldats aient pu les atteindre.

— O ciel! l'aurez-vous protégée! s'est écrié Tarlo en chancelant sur son cheval; et je n'étais pas là pour la défendre, pour la sauver!

— A quel parti appartenez-vous? reprend l'officier saxon; si vous êtes, comme je le pense, des confédérés de Sandomir, criez *vive Auguste!* et joignez-vous à moi, au lieu de retourner dans vos

Tarlo commence enfin à recouvrer sa raison, la fièvre a cédé à l'habileté des médecins, et le jeune malade est hors de danger. Mais que de temps s'est écoulé ! et que la convalescence menace d'être longue ! Stanislas est de retour à Posen. Il prodigue à Tarlo les plus vifs remerciemens, et envoie de tous côtés à la recherche d'Hélène. Mais les courriers reviennent tous sans rapporter aucune réponse satisfaisante, et le roi ne sait plus comment calmer l'inquiétude et la douleur de Tarlo.

Stanislas vient de prendre son quartier d'hiver à Rydzyna, et sa famille l'y a suivi, accompagnée du détachement d'Ordenga.

On est à la fin de novembre, et Tarlo, quoique bien faible encore, s'est mis en route pour Léopold ; mais il est sans courage et sans espoir, car une voix intérieure le poursuit et lui crie : Hélène est à jamais perdue pour toi !

XIII.

Hélène.

« HÉLAS ! disait Hélène , tristement penchée à une fenêtre de l'antique château du palatin de Sandomir , mon bien-aimé Tarlo n'aura pas reçu ma lettre , puisqu'il n'est pas venu à mon secours . O que la vie m'est longue et pénible depuis le jour qui m'a séparée de lui ! Qu'ai-je donc fait au ciel , pour passer ainsi du plus grand bonheur de la vie au malheur le plus affreux ? »

foyers ; certes , le moment est mal choisi pour se livrer au repos. »

Ces paroles , prononcées d'une voix menaçante , ont rappelé Tarlo à lui-même et au danger que court la famille royale ; il essaie de se frayer passage en éludant la réponse que l'officier saxon attend de lui ; mais ses efforts sont inutiles , le cri de guerre retentit dans les airs , et la troupe ennemie presse de toutes parts son détachement , bien inférieur en nombre ; la nuit est claire et lui laisse distinguer l'inégalité de la lutte qui va s'engager. Il tourne involontairement son regard vers la reine et ses enfans ; un frisson parcourt tout son corps , une force surnaturelle semble l'animer , le désespoir et la rage guident son bras ; il s'élançe , suivi d'Ordenga , et son sabre décrit autour de lui un cercle de mort ; malheur à qui se trouve sur son chemin ! il n'est pour lui ni salut ni pitié. Ordenga veille avec soin à ce que sa troupe se place sans cesse comme un nouveau rempart entre la famille royale et l'ennemi. Pas un cri de femme ne se fait entendre dans cette sanglante mêlée , et les Saxons sont bien loin de se douter qu'ils n'ont que quelques pas à

faire pour s'emparer de la femme et des enfans de Stanislas.

« Halte ! crie l'officier saxon, effrayé du nombre de soldats qu'il a déjà perdus : assez de sang de versé. Continuons chacun notre route : aussi bien n'ai-je pas reçu l'ordre de guerroyer chemin faisant.

— Halte ! crie à son tour Tarlo ; je devrais te punir de ton insolence, en te mettant hors d'état de rejoindre l'armée d'Auguste : rends grâce aux intérêts puissans qui m'appellent ailleurs, et souviens-toi que ce n'est jamais au nombre que l'on doit se fier, mais bien à la bravoure de ceux que l'on commande. — Allons, qu'on se range ; et Tarlo est parti au grand galop : toute sa troupe le suit ; et les Saxons sont déjà loin, lorsque le détachement s'arrête pour prodiguer des secours à la reine. Elle est à demi évanouie ; la petite Marie s'est réveillée, et jette des cris perçans. Anna pleure ; la frayeur et la rapidité de la course ont bouleversé la pauvre enfant, et la mère de Stanislas a peine elle-même à surmonter l'effroi qu'elle vient d'éprouver. Tarlo veut descendre de cheval pour leur prodiguer ses soins ; mais, au moment

où son pied quitte l'étrier, une profonde douleur, qu'il ressent à l'articulation de la jambe droite, le fait chanceler. Il veut en vain se retenir; il tombe. — Ordenga se précipite vers lui, et, à la faible clarté des étoiles, il reconnaît qu'il est blessé, et que le sang coule abondamment de sa blessure. Il donne l'ordre de retourner chercher la voiture; et durant le temps qui s'écoule jusqu'à ce qu'elle soit de retour, et qu'on l'ait attelée, il panse la blessure de son ami. — La reine oublie toutes les angoisses qu'elle vient d'éprouver, pour ne s'occuper que de son libérateur; elle le fait placer dans sa voiture, et les manteaux que l'on roule, et que l'on entasse entre les deux banquettes, soutiennent sa jambe, et lui font une espèce de divan. La reine s'assoit auprès de lui; elle tient la petite Marie sur ses genoux, et la mère du roi se place avec Anna en face d'eux. « Où allons-nous? » a demandé la reine à Ordenga, qui s'est approché de la voiture.

« Si Votre Majesté est de mon avis, nous reprendrons le chemin de Posen; puisque les troupes saxonnes se sont éloignées pour se porter sur Varsovie, Posen est l'endroit le plus sûr. J'ajou-

terai que la blessure de notre jeune chef demande de prompts secours.

— Retournons à Posen, a répondu la reine; » et la voiture tourne sur elle-même, et reprend au pas le chemin qu'elle venait de parcourir au grand trot. La petite troupe qui l'entoure marche en silence; plusieurs gentilshommes sont plus ou moins grièvement blessés, et nul d'eux n'est sans inquiétude sur le retour à Posen. Ordenga, lui-même, à mesure qu'il se rapproche de cette ville, se demande s'il a agi prudemment, en ajoutant foi à la nouvelle du départ de l'armée saxonne. Il se décide à envoyer un de ses hommes les plus dévoués pour reconnaître la vérité, et il convient avec lui d'attendre son retour à une lieue de Posen.

Cependant Tarlo, succombant à la douleur déchirante contre laquelle il a lutté si long-temps, et presque épuisé par le sang qu'il a perdu dans le combat, sans s'en apercevoir, s'est évanoui; et sa tête repose sur l'épaule de la reine, qui pleure en songeant au dévouement de ce noble jeune homme. Et pourtant elle ignore tout ce que sa conduite envers elle a eu de sublime;

elle ignore que, pour ne pas abandonner la femme de son roi, il a eu le courage de retarder d'une nuit son départ pour Léopold; et que ce qu'il a souffert est au-dessus de toute reconnaissance, comme de toute pitié.

On n'est plus qu'à une lieue de Posen, et Ordenga fait arrêter. Le gentilhomme que l'on attend arrive presque aussitôt; son cheval est couvert de sueur et tout haletant. « Bonne nouvelle ! s'écrie l'envoyé : l'armée saxonne s'est retirée il y a deux heures, et le roi Stanislas est avec Charles XII, sous les murs de Varsovie. »

Un vivat d'allégresse retentit parmi le détachement; la reine presse sur son cœur sa mère et ses enfans : l'espoir est rentré dans son âme; et si Tarlo n'était pas blessé, elle serait heureuse; mais la pâle et immobile figure du jeune homme est entre elle et la joie qu'elle éprouve. Le mouvement de la voiture ranime peu à peu Tarlo; il revient à lui, il veut parler : ses discours sont sans ordre et sans suite; de vives couleurs remplacent son extrême pâleur, et tout annonce un violent accès de fièvre. On arrive, on entre dans Posen à la lueur des flam-

beaux , et la voiture s'arrête devant le palais dont elle s'était éloignée peu d'heures auparavant. Le chirurgien de la reine est appelé ; on transporte Tarlo dans l'appartement du roi , on lui prodigue les soins les plus empressés : mais il ne voit rien , il ne reconnaît rien. Il appelle son Hélène ; il veut la sauver des flammes : il est à Léopold , il arrache Hélène du cloître ; et tout ce qu'il a d'existence s'est réfugié dans la pensée de son amour.

Le chirurgien déclare que la blessure est grave , mais qu'il répondrait de la guérison , si la fièvre ne s'était pas emparée du jeune homme. Les jours et les nuits se passent sans que Tarlo soit un seul moment hors de danger ; le délire auquel il est en proie , en révélant à la reine son secret et ses angoisses , augmente le vif intérêt qu'il lui inspire. Le chagrin qu'elle éprouve l'empêche de se livrer à la joie que lui cause la prise de Varsovie et la nouvelle de l'arrivée du roi. Charles XII et Stanislas viennent de poursuivre l'armée ennemie , commandée par le général Schulemburg , et l'évacuation des troupes saxonnes est générale dans tout le pays.

Tarlo commence enfin à recouvrer sa raison, la fièvre a cédé à l'habileté des médecins, et le jeune malade est hors de danger. Mais que de temps s'est écoulé ! et que la convalescence menace d'être longue ! Stanislas est de retour à Posen. Il prodigue à Tarlo les plus vifs remerciemens, et envoie de tous côtés à la recherche d'Hélène. Mais les courriers reviennent tous sans rapporter aucune réponse satisfaisante, et le roi ne sait plus comment calmer l'inquiétude et la douleur de Tarlo.

Stanislas vient de prendre son quartier d'hiver à Rydzyna, et sa famille l'y a suivi, accompagnée du détachement d'Ordenga.

On est à la fin de novembre, et Tarlo, quoique bien faible encore, s'est mis en route pour Léopold ; mais il est sans courage et sans espoir, car une voix intérieure le poursuit et lui crie : Hélène est à jamais perdue pour toi !

XIII.

Hélène.

« HÉLAS ! disait Hélène , tristement penchée à une fenêtre de l'antique château du palatin de Sandomir , mon bien-aimé Tarlo n'aura pas reçu ma lettre , puisqu'il n'est pas venu à mon secours. O que la vie m'est longue et pénible depuis le jour qui m'a séparée de lui ! Qu'ai-je donc fait au ciel , pour passer ainsi du plus grand bonheur de la vie au malheur le plus affreux ? »

ouvrir elle-même, dans la crainte qu'Hélène ne fût surprise tout en pleurs, ainsi qu'elle était en ce moment.

« Qu'est-ce, demanda-t-elle avant d'ouvrir? »

Il lui fut répondu : « Qu'un des messagers qu'elle avait envoyés à Varsovie était de retour et désirait lui parler. » A ces mots qui séchèrent les larmes d'Hélène, et ramenèrent une vive rougeur sur ses joues si pâles l'instant d'auparavant, madame Morsztyn ouvrit vivement la porte, et le messager entra.

Après avoir raconté son arrivée à Varsovie, au moment où les troupes d'Auguste venaient d'être chassées par Charles XII et Stanislas, il apprit à Hélène la longue maladie que Tarlo venait de faire à Posen, et son départ de cette ville. « J'ai questionné le médecin qui l'a soigné, ajouta-t-il : il est presque entièrement rétabli... Mais personne n'a pu me dire ce qu'il est devenu; car, bien qu'on lui ait vu prendre le chemin de Léopold, on a su qu'il n'y avait pas séjourné, et on ignore absolument de quel côté il s'est dirigé. J'ai pensé devoir revenir vous instruire de tout ceci, avant de continuer des recherches qui me

semblent ne pouvoir amener, pour le moment, aucun bon résultat.»

Lorsque le messenger eut été congédié, Hélène interrogea du regard la physionomie de madame Morsztyn. Elle ne savait plus à quel sentiment elle devait laisser aller sa pauvre âme, désolée et rassurée tout à la fois. Un sourire d'espoir errait sur ses lèvres tremblantes, tandis qu'une larme de crainte glissait sous sa longue paupière. Mais, voyant que madame Morsztyn, au lieu de lui parler, paraissait rêveuse, elle s'assit tout émue, et, le cœur plein d'une douloureuse incertitude, elle repassa dans sa pensée jusqu'aux moindres mots du messenger. « Hélas ! dit-elle enfin, Dieu seul sait à présent quand nous nous reverrons. »

« Je songeais, reprit en se rapprochant sa vieille amie, je songeais au moyen de mettre le palatin de Smolensk dans nos intérêts; j'ai quelque influence sur lui : je lui ferai sentir combien sa conduite envers son fils est injuste et cruelle. Je lui ferai comprendre à quels dangers il expose ce fils, l'unique héritier de son nom, en le réduisant au désespoir et à la vie errante qu'il va vouloir mener, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à te

rejoindre. J'attaquerai à la fois son cœur et son orgueil : cela seul pourra nous faire retrouver les traces de Tarlo. Je crois donc nécessaire de quitter cette retraite, et de nous rendre à Opatow, où nous rejoindrons mon mari. Cette ville est le point central des intérêts les plus divers : nous n'y serons pas long-temps sans apprendre des nouvelles de ton fiancé. Allons, courage ! relève ta jolie tête, et préparons-nous à partir. Je vais donner mes ordres pour que tout soit prêt demain matin. » Hélène se sentit ranimée comme une plante, qui, après avoir long-temps languie dans un endroit triste et abandonné, se voit transportée dans un autre lieu. Une joie enfantine reparut sur ses traits ; ses yeux brillèrent encore d'un pur éclat ; tout prit autour d'elle un moins sombre aspect ; et lorsqu'elle monta en voiture, il lui sembla qu'une main invisible la poussait vers Tarlo, et que chaque tour de roue allait la rapprocher de lui. Il y a dans le cœur humain une telle variété de sensations et de sentimens, qu'il serait aussi difficile de les compter que de les analyser. Lorsqu'on met un moment la réflexion à la place de la passion, on s'effraie de

la mobilité avec laquelle on passe d'une joie à une peine, d'une peine à une joie, de la crainte à l'espoir, et de l'espoir à la crainte; et cela, sans motif déterminé, et seulement parce qu'on se laisse aller à ses passions, comme la feuille à demi flétrie va au vent qui l'emporte, et se joue d'elle jusqu'à ce qu'il la brise.

Les pleurs d'Hélène avaient attristé madame Morsztyn : sa joie l'embarrassa. Que ferai-je, se disait-elle, si l'espoir que je viens de lui donner ne se réalise point ? à quelle douleur ne sera-t-elle pas en proie, si le palatin de Smolensk résiste à mes prières ! et si, durant notre séjour à Opatow, elle ne reçoit pas de nouvelles de Tarlo ! La bonne vieille dame, pour qui le livre des passions était clos depuis long-temps, voyait tout sous son véritable point de vue. Les illusions font seules les déceptions, et lorsque l'âge a détruit les premières, on est à l'abri des secondes. C'est une triste compensation que l'on accepte en vieillissant, et souvent sans qu'on s'en aperçoive : car il vient un âge où tout tend au repos de l'âme, comme à celui du corps ; et si l'âme se réveille par momens, ce n'est que lorsqu'elle se trouve

en contact avec une âme tout imprégnée d'amour. C'est la rosée du ciel tombant sur une fleur desséchée, à laquelle elle rend une vie factice. Mais, par cela même que la vieillesse est sans passion, elle n'en est que plus touchante lorsqu'elle cherche à s'identifier à des sentimens, à des joies, à des douleurs qu'elle ne ressent plus; et ses consolations sont, comme ses conseils, un baume bienfaisant.

La voiture était à moitié chemin, lorsqu'elle fut arrêtée par un courrier qui venait d'Opatow, et qui était porteur d'une lettre du palatin de Sandomir, pour sa femme. Apercevant la livrée de son maître, il jugea à propos de ne pas continuer sa route, sans interroger le cocher. Ayant remis la lettre dont il était chargé, et reçu les ordres de madame Morsztyn, il lança son cheval, et reprit sur-le-champ le chemin d'Opatow.

La lettre du palatin avait pour but d'engager sa femme à venir le rejoindre. Il lui apprenait la grande victoire remportée par Charles XII et Leszczyński sur l'armée saxonne. Il semblait faire entrevoir que les confédérés de Sandomir n'étaient

pas éloignés de se déclarer en faveur du roi Stanislas ; et il ajoutait qu'une assemblée, dont il était nommé le président, allait être convoquée pour cet objet dans les premiers jours du mois de février.

Cette lettre causa une grande joie à Hélène, qui y voyait la certitude d'une réconciliation entre Tarlo et son père. Madame Morszyn partagea ses espérances, et elles continuèrent leur route jusqu'à Opatow dans une disposition d'esprit bien différente de celle de la veille. Elles apprirent que le palatin de Smolensk venait d'arriver avec sa femme, et le cœur d'Hélène battit violemment à la seule pensée de revoir la mère de son fiancé. Il y a quelque chose de plus que de la tendresse filiale dans l'amour qu'une femme porte à la mère de l'homme qu'elle aime : c'est un sentiment plus craintif et plus passionné que celui que l'on éprouve pour sa propre mère ; c'est un culte, une vénération de tous les instans : on ne fait que s'aimer dans sa mère, tandis que l'on aime son amant, dans la mère de l'homme par qui l'on vit, par qui l'on respire ! Ces nuances, imperceptibles comme les atomes qui se jouent dans un

rayon de soleil, sont rarement comprises ; mais elles n'en existent pas moins. Hélène, en pleurant sur le sein de sa tante, oubliait ses angoisses et l'injustice du palatin de Smolensk, pour ne se souvenir que du bonheur dont elle avait joui durant tant d'années passées entre eux et Tarlo. Elle n'avait fait qu'entrevoir son oncle : il paraissait plus sombre et plus endurci que jamais. Les affaires politiques l'absorbaient en entier, et madame Morsztyn n'avait pas encore trouvé l'occasion de lui parler en faveur d'Hélène et de son fils. Mais les soins et l'attachement de cette respectable dame pour Hélène ne se démentaient pas un seul instant. Elle veillait sur elle comme sur une fille chérie, et avait obtenu du palatin de Smolensk, qui n'avait pas osé la refuser, la promesse qu'Hélène ne la quitterait plus.

« Reste avec madame Morsztyn, chère enfant, lui disait souvent sa tante : là, tu es plus en sûreté que tu ne le serais près de moi : sais-je ce que serait ton sort, s'il dépendait encore de mon mari ! Hélas ! le ressentiment et la différence d'opinions ont desséché son cœur, à le rendre méconnais-

sable ; et je suis moi-même aussi tremblante devant lui, que j'étais heureuse autrefois.

— Chère tante, bonne mère, reprenait Hélène, espérons tout du temps et du ciel ! » Mais le temps passait triste et monotone, et le ciel n'envoyait aucun beau jour.

.VII

—

XIV.**L'Attaque.**

TARLO vient de traverser Léopold; il s'est rendu au cloître des religieuses de Saint-Dominique. Des fenêtres sans vitres, des murs noircis, des cellules désertes et dévastées, voilà ce qu'il rencontre à chaque pas qu'il fait dans l'intérieur de ce cloître, où tant d'hymnes se sont exhalées au milieu du double parfum des fleurs et de l'encens; où tant de vierges, fiancées au Seigneur,

croyaient passer leur vie à l'abri du monde et des passions.

Son cœur se serre en passant devant les cellules des novices; il les interroge toutes du cœur plus que du regard : il croit, par instant, qu'il saura reconnaître celle où son Hélène a tant pleuré, a tant prié, pour elle et pour lui. Il voudrait s'agenouiller là où elle s'est agenouillée; il voudrait presser de ses lèvres les murs qui l'ont renfermée... Mais tout est muet autour de lui; aucune cellule ne diffère de celle qui la précède, et pas un battement de cœur plus fort qu'un autre ne vient lui révéler celle qu'il cherche en vain. Il sort du cloître, il erre dans la ville, à demi dévastée, à demi dépeuplée; il interroge les vieillards et les femmes, personne ne connaît Hélène, personne ne peut lui apprendre ce qu'est devenue Hélène! mais on lui dit que les religieuses et les novices se sont toutes sauvées, et qu'elles doivent s'être réfugiées dans d'autres couvens.

Il faut que je revoie mon père, pensa-t-il alors; et, quittant aussitôt Léopold, il prend la route de Zakliczyn, nourrissant, malgré lui, le vague espoir qu'Hélène est peut-être retournée auprès

de sa mère. Mais si l'idée de la revoir fait bondir son cœur et trembler ses lèvres, la frayeur de la savoir retombée au pouvoir de son père le glace et le pénètre d'effroi.... Il arrive, épuisé de fatigue et en proie à des sentimens si contraires, qu'il ne sait plus s'il doit désirer ou redouter de la retrouver auprès de sa mère. Il entre dans la grande cour du château, descend de cheval, et se dirige vers l'appartement de la châtelaine. Cependant les domestiques sont accourus à sa voix, et paraissent aussi joyeux qu'étonnés de le revoir. Il apprend que son père et sa mère sont partis depuis quelques jours pour Opatow.... Il demande, en tremblant, si l'on a reçu des nouvelles d'Hélène, et personne ne peut lui en donner : les recherches que le palatin a fait faire, en apprenant l'incendie de Léopold, sont restées sans effet, et l'on ajoute qu'il n'a pu les continuer, ayant été forcé de se rendre sans délai à l'assemblée qui doit avoir lieu à la fin du mois à Opatow. Tarlo s'informe du motif de cette assemblée : il apprend qu'on y doit agiter la grave question de savoir si l'on reconnaîtra enfin Stanislas I^{er} pour roi. Cette nouvelle fait trêve à la douleur que lui cause l'incer-

titude où il est sur le sort d'Hélène; il conçoit l'espoir d'une réconciliation avec son père, et prend aussitôt le parti de se rendre à Opatow pour assister à cette conférence. Mais ses forces ne sont pas d'accord avec sa volonté, il sent la nécessité de prendre quelque repos. On lui ouvre son appartement, et il y entre avec un sentiment de peine et de plaisir qui achève de l'affaiblir. Il est seul : une lampe brûle près de lui, son front repose dans ses mains, et ses yeux errent sur la flamme d'un feu qu'on vient d'allumer à la hâte, et qui pétille bruyante dans le foyer, comme pour égayer la solitude du jeune homme.

Toutes ses pensées se heurtent et se confondent; il repasse les premiers beaux jours de sa jeunesse; il revoit Hélène brillante de fraîcheur et de grâce, il entend sa douce voix, il croit sentir sa main errer dans ses cheveux, son haleine effleurer son front, et ses lèvres presser ses lèvres : il étend ses bras vers elle, et la vision disparaît; alors le souvenir du père Ambroise, persécuté pour lui, se mêle au souvenir de l'injustice de son père; puis il songe à Ordenga : il sait qu'il est près du roi, et

il éprouve un sentiment de bien-être, en pensant qu'il a pu expier, près de son brave frère d'armes, les torts de son père.

La fatigue et les douleurs sourdes que lui cause la blessure de sa jambe, engourdie par le frottement du cheval, l'obligent enfin à se coucher, et le sommeil s'empare de lui et le berce de songes tantôt doux, tantôt terribles.

Deux jours se passent avant qu'il puisse soutenir le mouvement du cheval; deux jours d'ennuis et d'impatience, car il se révolte contre lui-même, et maudit cette organisation physique, qui commande à la volonté, au lieu d'être maîtrisée par elle. Mais ses impatiences et ses malédictions ne peuvent faire, ni qu'il soit plus vite en état de partir, ni qu'il puisse se rendre à Opatow autrement qu'au pas : aussi n'y arriva-t-il qu'au jour désigné pour la conférence.

On sortait d'entendre le service divin, qui précède toujours ces sortes d'assemblées, lorsque Tarlo se mêla à la foule qui se pressait autour du palatin de Sandomir; on l'avait nommé président, et toute la noblesse venait lui communiquer d'avance ses avis. On n'attendait que le palatin de

Smolensk pour ouvrir la séance, et, lorsqu'il arriva, le maréchal l'invita à prendre place en face de lui. Un murmure s'éleva aussitôt entre la noblesse, qui se sépara en deux partis bien distincts. Le plus faible entoura le père de Tarlo, et le plus nombreux se rangea auprès du président Morsztyn. Le palatin de Smolensk salua l'assemblée et le président avec une grande apparence de calme, mais ses traits, empreints de sévérité, ne portaient aucun signe de bon augure.

Le président ouvrit la séance par un discours dans lequel il invitait ses concitoyens à la concorde et à l'union; il leur exposa que le roi Auguste semblait déjà vouloir abandonner la cause des Polonais; il ajouta qu'il avait désigné deux sénatus-concilia à Cracovie, pour reprendre les conférences suspendues, et qu'il était parti pour Dresde, où, selon des nouvelles récemment reçues, il avait le désir d'abdiquer, et de signer la paix en reconnaissant roi, Stanislas I^{er}. Il fit ensuite l'énumération des seigneurs qui avaient déjà embrassé le parti de ce monarque, et invita vivement l'assemblée à imiter cet exemple.

On lui répondit par le cri de *Vive Stanislas!*

Mais le parti qui entourait le palatin de Smolensk interrompit les transports de joie auxquels on se livrait par un VETO, et le père de Tarlo demanda la parole : elle lui fut accordée. Malgré l'opposition du parti contraire, il parla avec dignité, avec énergie, et déclara que, respectant l'avis de chacun, en particulier, il demandait le même droit pour lui ; qu'il reconnaissait l'importance des motifs cités à l'appui de la cause du roi Stanislas, mais que ceux qui formaient l'opposition en avaient d'aussi puissans, et, les ayant exposés, il ajouta : « Quant à moi, je déclare ouvertement que je n'abandonnerai le parti du roi Auguste, auquel j'ai prêté serment, que lorsque ce monarque m'en affranchira par un acte solennel. Le serment prêté à Dieu et au Roi m'est plus sacré que toute autre chose ! Ni mes relations de parenté avec Stanislas Leszczyński, ni les profonds chagrins auxquels je me suis exposé dans l'intérieur de ma famille, n'ont pu me décider à devenir parjure : et ce n'est pas aujourd'hui que j'irai flétrir mes cheveux blancs, en courbant mon front devant un pouvoir que je ne puis ni reconnaître ni approuver. Chacun sait que j'avais un fils, qu'il

faisait tout mon espoir, qu'il était l'unique soutien de l'ancienne maison des Tarlo : mais peut-être ne sait-on pas que je l'ai repoussé de mon cœur, que je l'ai chassé de ma maison, parce qu'il voulait m'entraîner à rompre mon serment!... Quiconque est père peut apprécier ce que j'ai sacrifié... » Les yeux du vieux gentilhomme sont mouillés de grosses larmes qu'il cherche en vain à retenir, et une émotion, dont il n'est plus le maître, a suffoqué ses dernières paroles. Un profond silence règne dans l'assemblée : tout à coup Tarlo, dont le regard n'avait pas quitté un seul instant le palatin, s'élançe du coin où il est caché, et sans réfléchir à ce qu'il fait, perce la foule, et vient tomber aux pieds de son père. Un vif attendrissement se manifeste dans l'assemblée, et le palatin de Smolensk, hors d'état de maîtriser l'impression que vient de lui faire éprouver l'apparition inattendue de son fils, le relève et le presse sur son cœur en l'appelant son cher fils, son cher Tarlo ; et le noble jeune homme se livre avec transport au bonheur d'avoir enfin retrouvé le cœur de son père...

Mais un cri horrible suivi d'un bruyant cli-

quetis d'armes s'est fait entendre du côté de l'église : « Trahison, trahison ! » se sont écriés ceux qui entourent les palatins de Morsztyn et de Smolensk.

Les assaillans répondent par le cri de « *vive Auguste !* » Tous les sabres sont tirés, et le sang commence à couler, avant que l'on puisse savoir quels sont les agresseurs, ni pour quelle raison on est assailli ; les deux partis de l'assemblée se joignent spontanément, oubliant toutes leurs dissensions, pour repousser l'ennemi qui vient de les surprendre. Ils sont au moment d'y parvenir ; mais un second rang de troupes, qui attendaient dans le cimetière, s'élançe et les presse de tous côtés. Tarlo combat avec fureur, plaçant sans cesse sa poitrine entre celle de son père et le fer de l'ennemi !... On vient de les entourer, et tous deux courent le plus grand danger.

« Laissez le père, s'écrie le chef de la bande en accourant vers eux, il est des nôtres ; mais emparez-vous du fils, mort ou vif, car il est le plus zélé partisan de Stanislas. » Toute la masse se jette alors sur Tarlo ; son vieux père veut en vain le défendre, on l'écarte, on le repousse ; il prie, il

menace, il arrache ses cheveux blancs ; il tend les bras à son fils, mais on l'entraîne, et ses cris se perdent dans l'espace. Cependant Tarlo les a entendus, et son courage s'en accroît ; il va se faire un passage, il va se rallier à Morsztyn, qui combat à quelques pas de lui ; mais un violent coup de sabre l'atteint à la tête, il tombe baigné dans son sang.

XV.

Le Garde.

SUR les bords du Swider, au milieu d'épaisses forêts, se trouve une plaine émaillée de fleurs et couverte de buissons odoriférans; elle semble avoir été placée au milieu de cette grave et sauvage nature pour offrir du repos et des idées plus riantes au voyageur fatigué. De petites chaumières sont groupées çà et là autour de cette plaine, et une chapelle en bois élève son modeste clocher au

milieu de l'espèce de hameau qui s'est établi dans cette belle solitude. Là vivent de bons villageois, aux goûts simples, au cœur pur; la guerre n'a point traversé leur petite colonie, ils vivent en dehors des événemens politiques, et ne demandent au ciel qu'une chose, le bonheur de la Pologne, sans s'inquiéter de quelle source ce bonheur naîtra.

Une maisonnette nouvellement bâtie, plus jolie que toutes les autres, s'élevait un peu à l'écart : elle était habitée par le seigneur de ce petit village.

Le soleil était déjà couché, la rosée couvrait la plaine, et la lune commençait à dessiner sur un ciel d'un bleu pâle son croissant, dont la coupe presque indistincte se confondait encore avec les petits nuages blancs qui flottaient à l'entour. L'air était chaud et tout parfumé des suaves émanations d'une belle nuit des premiers jours de septembre.

Vladislas entr'ouvrit la porte de sa maison; il était suivi d'une jeune femme dont le regard angélique semblait promettre le bonheur à tout ce qui l'entourait. Ils s'assirent sur un banc de gazon

placé auprès de leur porte, et leurs mains s'enlacèrent l'une dans l'autre avec une expression de calme et d'amour qui semblait devoir appartenir au ciel plutôt qu'à la terre.

Ils étaient plongés dans une de ces délicieuses rêveries qui viennent vous bercer le soir, lorsque le jour s'efface, et que tous les bruits meurent les uns après les autres, comme pour ne pas troubler la pure harmonie qui s'établit alors entre Dieu et les hommes. Vladislas pensait vaguement au tumulte des villes, qu'il avait quitté pour venir s'isoler avec sa douce Marie; et la jeune femme créait de rians projets d'avenir, où l'amour apparaissait toujours comme un pur rayon de soleil qu'aucun orage ne viendrait ternir : leurs deux têtes penchées l'une vers l'autre confondaient leur brune et leur blonde chevelure, et la brise du soir, en courbant vers eux des touffes de chèvre-feuilles, les enivrait de parfums et d'amour. On eût dit, à les voir, une de ces créations primitives dont nos mœurs et notre civilisation ont tari la source première!

Lorsqu'un voyageur s'arrêtait près d'eux, il les quittait toujours, ou meilleur, ou consolé.

Mais les voyageurs étaient rares dans ce bel Éden ; et c'est pourquoi la jeune femme , détachant lentement sa main de celle de son mari , écarta les boucles de ses cheveux , pour mieux écouter je ne sais quel bruit vague et mystérieux qui venait d'arriver jusqu'à elle... Puis elle tressaillit : un doux sourire passa sur ses lèvres , et elle écouta encore :

« C'est une mandoline , dit Vladislas en se levant ; une mandoline dans notre désert ! J'en ai souvent entendu dans la ville où je suis né ; mais toi , chère Marie , toi qui n'as jamais quitté cette plaine et cette forêt , peut-être ignores-tu ce que c'est qu'une mandoline ?

— Oh ! c'est une musique d'ange , reprit Marie en penchant dans une douce extase sa jolie tête sur l'épaule de Vladislas.

Pendant le bruit harmonieux et mélancolique devenait à chaque instant moins vague et plus rapproché. Marie tremblait , et Vladislas souriait à son naïf étonnement , à sa joie voilée d'émotion. Bientôt une voix pleine de tristesse et de mélodie se mêla aux sons devenus plus faibles

de la mandoline , et ils écoutèrent en silence le chant du barde :

Donnez au pauvre voyageur

L'asile qu'on offre au malheur.

Il chante.... mais il souffre et prie ,

Car il revient dans sa patrie

Ignorant s'il est pour lui ,

Aujourd'hui ,

Une famille , une patrie !

Donnez au pauvre voyageur

L'asile qu'on offre au malheur.

Il chante.... mais il souffre et prie.

Le chant avait cessé , et le voyageur , qu'un rayon de la lune éclairait à demi , s'avancait vers Vladislas....

« D'où venez-vous , mon ami ? lui demanda-t-il , en lui faisant signe de s'approcher encore.

— Je viens de très loin , répondit le barde ; je viens de Brzesc Litewski , où Szmigielski avait emmené captifs les nobles pris à Opatow. Vous devez avoir entendu parler de cet événement ? Cent nobles de Sandomir ont été faits prisonniers ; j'étais du nombre. Bien des mois se sont écoulés dans la captivité ; enfin , ne sachant plus que faire

de nous, ils nous ont dépouillés de tout et nous ont chassés....

« Je me rends à la capitale, et comme je ne sais pas encore mendier, je préfère gagner un peu de pain et un abri pour la nuit, avec ma mandoline et mes chants. »

Le jeune barde se tut, jeta un regard sombre sur ses vêtemens en lambeaux, et resta immobile.

La douce Marie avait passé son bras sous celui de Vladislav, et son regard timide interrogeait le regard scrutateur que son mari fixait sur le jeune homme. « Vladislav, dit-elle bien bas, voyant qu'il ne semblait pas ajouter foi à son récit : vois, il a les larmes aux yeux.... Oh ! sans doute il a dit vrai ; ne lui refuse pas l'hospitalité!... » Et, sans attendre de réponse, elle ajouta tout haut : « Viens avec nous, brave homme : nous t'offrons ce que tu cherches, le repas du soir et un abri pour la nuit », et elle courut vers la maison pour ordonner le souper.

« Entrez », dit Vladislav en faisant passer l'inconnu devant lui. Mais il ne l'eut pas plus tôt considéré à la lueur des flambeaux, qu'il demeura

tout surpris de la noblesse de son maintien : sa haute taille , légèrement courbée , avait une grâce pleine de dignité. Ses pieds étaient nus , de longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules et sur ses yeux ; et lorsqu'il leva la tête pour adresser ses remerciemens à Vladislas , et qu'il les eut écartés de son front , sa figure mâle se fit voir dans toute sa beauté. On lisait sur ses traits l'empreinte de souffrances profondes , mais sa pâleur n'était pas sans charme , et tout en lui , jusqu'à son regard triste et pénétrant , offrait un contraste singulier avec les haillons dont il était couvert.

« Vous devez être fatigué », reprit enfin Vladislas en lui faisant signe de s'asseoir.

Mais l'inconnu ayant repoussé doucement le siège qu'on lui offrait , fixa son hôte , et dit avec noblesse : « Je voudrais savoir si je ne vous suis pas à charge ou si je ne vous suis pas suspect. Soyez sincère : je vais l'être aussi.... Vous voyez en moi un sujet fidèle du roi Stanislas ! Si vous ne reconnaissez pas ce monarque , si vous êtes partisan d'Auguste , je dois vous paraître un ennemi. Dites-le-moi franchement , et je suis

prêt à me retirer et à passer la nuit dans la forêt.

— De quoi parles-tu? jeune homme, interrompit Vladislas étonné; et d'où viens-tu, que tu ne saches pas ce qui se passe? Personne ne pense aujourd'hui à deux souverains; tous les palatinats ont proclamé roi Stanislas, et son couronnement aura bientôt lieu à Varsovie!

— Que dites-vous!... s'écrie avec enthousiasme l'inconnu, dont la figure rayonne d'une joie qui efface à l'instant la trace de ses pleurs. Stanislas n'a plus d'ennemis! Stanislas sera bientôt couronné! Adieu, mes bons hôtes; cette nouvelle me donne des forces, il faut que je me hâte d'arriver à la capitale.

— Je ne vous laisserai pas partir cette nuit, dit Vladislas; il y a encore douze lieues de forêt; restez avec nous »; et prenant l'inconnu par la main, il le força de s'asseoir, et l'entoura des plus douces prévenances, comme pour expier les soupçons qu'il avait d'abord conçus.

« Oui, oui, restez, reprit Marie en avançant sa jolie tête blonde sur l'épaule de Vladislas; nous

vous donnerons un bon souper et un bon lit, et vous nous raconterez vos aventures.

— Elles seront courtes, reprit l'inconnu en soupirant; mais elles attristeront votre paisible retraite.... N'importe, vous le voulez.... Peut-être refuserez-vous de me croire, quand je vous dirai que ce mendiant qui est devant vous est un gentilhomme, un ami de votre roi.... Je suis Tarlo, le fils du palatin de Smolensk....

— Comment! interrompit vivement Vladislas en saisissant la main de Tarlo, vous seriez, seigneur, ce noble jeune homme dont on a tant parlé chez mon père?... le fidèle compagnon de Stanislas? Soyez mille fois le bien-venu dans notre maison; je vous ai toujours estimé, et j'ai plaint sincèrement le sort de votre jeune fiancée: car tout le monde en vous voyant tomber, à la terrible affaire d'Opatow, n'a pas douté un seul instant de votre mort.

— Vous connaissez Hélène! s'écrie Tarlo en joignant les mains; oh! par pitié, dites-moi ce qu'elle est devenue!

— Je ne connais point la nièce du palatin de Smolensk, je n'ai recueilli que quelques bruits

qui ont couru sur la douleur qu'elle avait éprouvée ; et je ne saurais vous dire ce qu'elle est devenue.

— O mon Dieu ! aura-t-elle pu supporter une telle douleur !... Mort ! elle me croit mort ! Oh ! c'est affreux ! Il faut que je parte, il faut que je voie le roi : lui seul pourra me donner des nouvelles de ma famille.... D'ailleurs, si je calcule bien, je suis plus près de Varsovie que de Zakliczyn.

— Vous êtes encore bien loin de Varsovie, et vos forces sont presque épuisées : mettez-vous à table avec nous, quelques heures de repos vous sont nécessaires. »

Tarlo s'assit, et, lorsqu'il eut pris quelque nourriture et bu un ou deux verres de vin de Hongrie, il sentit ses forces renaître, et résolut de partir au petit point du jour. Le repas touchait à sa fin, Marie lui ayant rappelé qu'il s'était interrompu dans son récit, il reprit ainsi :

« Je fus en effet laissé pour mort à la sanglante attaque d'Opatow : mais un officier ayant repoussé avec la pointe de son sabre le pan de mon habit, sur

lequel il venait de marcher, soit curiosité, soit mouvement irréfléchi, se pencha vers moi. Il reconnut, à un léger souffle qui s'exhalait encore de mes lèvres, que je vivais, et m'ayant fait transporter au milieu de sa troupe, il me remit entre les mains d'un chirurgien. Lorsque je revins à moi, j'appris que j'étais tombé au pouvoir du staroste Szmigielski, chargé par Auguste de parcourir, avec huit cents hommes, le pays, afin d'attaquer et de disperser les diétines convoquées dans le but d'une déclaration pour Stanislas. Ma blessure n'était pas dangereuse, et je fus bientôt rétabli. On m'avait conduit en Lithuanie avec les autres prisonniers. Nous y fûmes long-temps surveillés avec la plus grande sévérité; mais, comme je viens de vous le dire, on nous dépouilla de tout ce que nous possédions, et, lorsque nous fûmes revêtus de haillons, on nous déclara que nous pouvions aller où bon nous semblerait. J'ai su depuis que Szmigielski, se voyant poursuivi par les troupes de Charles XII, avait voulu se débarrasser de nous. Mes compagnons d'infortune se sont dirigés sur les villes où ils pouvaient espérer quelques secours, et moi, dénué de tout, obligé de faire un long voyage

sans aucun moyen d'existence, j'ai été trop heureux de rencontrer à Brzesc une personne bien-faisante qui m'a donné cet instrument, avec lequel j'ai pu jusqu'à présent gagner ma nourriture, sans descendre à l'humiliation de mendier. »

Le récit de Tarlo toucha vivement Vladislas. Il ne voulut pas souffrir qu'il se remit en route avec ses pauvres vêtemens, et le lendemain matin, quels que fussent d'abord les refus de Tarlo, il le força d'accepter un de ses habillemens, et lui prêta un peu d'argent pour achever sa route.

« Conservez de nous un doux souvenir, dit Marie en essuyant une larme; et puissiez-vous retrouver votre Hélène, et jouir du bonheur dont nous jouissons Vladislas et moi....

— Voici ma mandoline, répondit Tarlo d'une voix émue; je vous la laisse, et à mon tour je vous demande un souvenir : puissiez-vous, chaque fois que vos regards tomberont sur elle, vous rappeler du pauvre barde, si généreusement secouru par vous. Adieu, vous recevrez bientôt de mes nouvelles. Peut-être ne vous reverrai-je plus; mais je ne vous oublierai jamais. »

XVI.

Le Couronnement.

On faisait depuis près d'un mois des préparatifs pour le couronnement de Stanislas. Cette fête, que les événemens de la guerre avaient si longtemps retardée, éprouvait encore des obstacles. Auguste avait emporté avec lui en Saxe les insignes royaux, et l'on venait d'être obligé d'en faire de nouveaux pour cette cérémonie, fixée définitivement au 4 octobre 1705, malgré l'ab-

sence du primat, qui s'était sauvé de Varsovie avant l'entrée des troupes saxonnes, et qui séjournait depuis près d'un an à Dantzig.

Le roi se préparait déjà depuis trois jours, par de grandes dévotions, à cette grave et brillante cérémonie. Il se rendit la veille à l'église cathédrale, pour y prêter serment sur les *pacta conventa*, qu'il déposa entre les mains de l'archevêque de Léopold, Ziéliniski, remplaçant le primat; et dès le lendemain matin, le roi et la reine se rendirent au château, où ils attendirent l'ouverture de cette cérémonie.

Les ambassadeurs suédois Horn, Wachsclager et Palemberg furent introduits au château à dix heures du matin. Le roi les reçut avec les honneurs les plus marqués; deux compagnies de l'armée de la couronne, rangées en haie dans la cour du château, leur présentèrent les armes, et la musique fit entendre tour à tour les airs nationaux de la Suède et de la Pologne. Le maréchal de la cour Poninski les attendait au bas de l'escalier; ils furent reçus à l'entrée des salons par le maréchal de Lithuanie Sapiéha, et par le colonel des gardes Poniatowski; et lorsqu'ils pénétrèrent

dans les appartemens, ils furent salués, au nom du souverain et de la république, par le castellan de Siéradz, qui les attendait à la tête d'une députation des nonces : le maréchal de Lithuanie Sapiéha, faisant les fonctions de grand-maréchal de la couronne, les présenta au roi, qui les invita gracieusement à assister à toute la cérémonie.

On annonça bientôt que le cortége, composé des autorités ecclésiastiques et de celles du pays, s'approchait, suivi d'une grande masse de peuple; il venait de l'église cathédrale vers le château.

L'archevêque de Varsovie marchait à la tête de son clergé; puis venaient le sénat et les seigneurs; les instituts publics et le peuple fermaient la marche. Lorsque le cortége se rangea près du château, l'archevêque y entra, accompagné d'un évêque : il bénit le roi et la reine, récita une prière, et les accompagna jusqu'au bas de l'escalier, où ils furent salués de mille cris joyeux.

Le cortége se remit en marche dans l'ordre suivant : après l'archevêque et le clergé, s'avancait une partie de la légation suédoise; les seigneurs polonais suivaient, et, après eux, marchaient les nonces et la noblesse polonaise, ayant

au milieu d'elle les dignitaires de la couronne portant, sur de riches coussins, les insignes royaux : le glaive, la pomme d'or, les deux sceptres et les couronnes du roi et de la reine. Plus loin venait le grand-vice-trésorier de Lithuanie Sapiéha, suivi de deux ambassadeurs de Charles XII, qui précédaient le roi, conduit par le généralissime de la couronne Potocki et le staroste de Bobruysk Sapiéha. La reine paraissait ensuite, vêtue d'une longue robe de velours bleu, brodée en argent, les cheveux ornés de pierreries et retombant en blondes tresses sur ses épaules, recouvertes d'une blanche hermine; le premier ambassadeur suédois Horn lui donnait la main. Elle était suivie de la mère du roi et de la petite Anna. Le cortège était fermé par un grand nombre de dames de la cour et par les officiers les plus distingués de l'armée.

Deux trônes entourés d'un détachement de la garde royale avaient été élevés dans l'église, en face du maître-autel. Les seigneurs suédois, les nonces et les seigneurs polonais, devaient occuper la droite et la gauche du chœur. Trois chaises en velours amaranthe étaient placées près du maître-autel, pour les ambassadeurs suédois; et dans

une travée recouverte de longues draperies de damas vert, se trouvaient déjà le roi de Suède, qui était arrivé incognito de Blonié, avec son premier ministre Piper et le prince Maximilien de Wurtemberg. Ils venaient d'entrer dans cette travée, par une des galeries du château conduisant jusque-là.

Lorsque le cortège fut à la porte de l'église, trois chœurs de musique se firent entendre, et le roi et la reine entrèrent dans le sanctuaire. Une profonde émotion se lisait sur leurs traits, empreints d'une touchante bonté; ils marchaient la tête légèrement inclinée vers la terre, comme pour jeter un voile d'humilité sur les honneurs dont on les entourait dans la maison de Dieu; et la musique semblait, dans ses accords suaves et voilés, les isoler des grandeurs de la terre pour les rapprocher de celles du ciel.

Les insignes royaux sont posés sur le maître-autel; l'archevêque de Léopold remplace le primat; il est assisté de l'évêque de Kaminiec et des suffragans de Gnèzne et de Chelm; ils ont reçu le roi au pied du trône, et il vient d'y prendre place, tandis que la reine est, suivant l'usage,

conduite en grande pompe à la sacristie, où elle doit attendre que le roi ait été sacré.

L'archevêque se tient debout, près du maître-autel, et, lorsqu'un profond silence règne dans l'église, il adresse au roi le discours suivant :

« SIRE ,

« Comme Votre Majesté va tenir aujourd'hui, de nos mains, au nom de notre Sauveur Jésus-Christ, le sacre et les insignes de notre pouvoir suprême, il est urgent que nous fixions votre attention sur la tâche difficile que vous êtes appelé à remplir!

« Le sceptre royal vous sera remis aujourd'hui avec le pouvoir souverain sur un peuple qui attend de vous en échange, repos, bonheur, gloire, liberté! Votre Majesté va occuper le rang le plus élevé auquel un homme puisse prétendre; mais ce rang est entouré de dangers, de fatigues et d'inquiétudes. Honneur, loyauté, bravoure et prudence, sont quatre choses sans lesquelles un homme ne doit jamais s'asseoir sur le trône! Le peuple, en vous reconnaissant digne de régner

sur lui, vous a fait contracter une dette de tous les jours, de toutes les heures ! Repoussez la flatterie ; elle engendre les faux conseils, et prépare de loin, avec eux, la chute des trônes... Voyez tout par vous-même ; soyez sévère, c'est le moyen de pouvoir être clément.

« Protégez toujours le peuple contre la noblesse. Distribuez des récompenses aux bons, des punitions aux méchants, et cela sans distinction de rangs ni de personnes ; cette impartiale justice, sans laquelle aucune société ne saurait être assise sur des bases solides, vous assurera l'amour de vos sujets.

« Considérez ensuite que tout pouvoir, émanant de Dieu, il est de votre devoir, Sire, de garder pieusement la sainteté de la religion chrétienne, et en particulier, celle de la religion catholique, dans laquelle vous avez été élevé.

« En agissant ainsi, vous prouverez que ce n'est pas pour vous, mais pour le bonheur de la nation que vous tenez le sceptre, et que vous ne cherchez point la récompense de vos bonnes actions dans cette vie, mais dans celle que le ciel nous

promet, et que je prie Dieu de vous accorder un jour. »

L'archevêque ayant cessé de parler, l'évêque assistant demande au roi.

« Voulez-vous garder la foi des pères de l'Église catholique, et agir toujours avec justice et convenance ! »

« Je le veux ! » répond le roi.

« Voulez-vous être le défenseur et le protecteur de l'Église et de ses serviteurs ? »

« Je le veux. »

« Voulez-vous régir avec justice et bonté le royaume que Dieu vous a donné à défendre ? »

« Je le veux, dit encore le roi ; et, avec la protection de Dieu et l'aide de mes fidèles sujets, je veux faire mon possible pour exécuter strictement toutes ces choses. »

Puis il se lève de son trône, s'approche du maître-autel, ôte son bonnet, se met à genoux, et, posant sa main sur l'Évangile, que lui présentait l'archevêque, il prête le serment suivant :

« Moi, Stanislas, devenant, par la grâce de Dieu et l'amour du peuple, Roi de Pologne, je

déclare et jure devant Dieu de faire, autant qu'il sera en moi, le bonheur de mes sujets, et de garder, dès ce moment, le droit, la justice et la paix à l'Église et à la nation qui m'est confiée; de respecter et d'honorer les évêques et les préposés de l'Église, de leur maintenir en entier tout ce que les empereurs et rois chrétiens ont accordé à l'Église; d'avoir en considération et amour les droits de mon peuple et ceux de tous les états nobles et militaires : en ce que Dieu et le saint Évangile puissent m'aider ! »

L'archevêque lève lentement ses mains vers le ciel; puis, les abaissant sur la tête du roi, pieusement agenouillé, il fait à haute voix cette prière :

« Dieu puissant et éternel, créateur du monde, roi des rois, qui as permis à ton fidèle serviteur Abraham de vaincre ses ennemis, à Moïse et à Josué, les préposés de ton peuple, d'avoir de nombreux triomphes; qui as élevé David jusqu'au trône et doué Salomon du don inépuisable de la sagesse, écoute nos prières.

« Bénis ton serviteur Stanislas, que nous aimons, et choisissons pour roi : verse-lui tes dons sans cesse et partout; ne lui retire jamais ta main

bienfaisante... Et de même qu'Abraham s'est distingué par sa fidélité, Moïse par son humanité, Josué par son courage, David par sa soumission, et Salomon par sa sagesse : de même, puisses-tu, ô Stanislas ! obtenir, par tes vertus, l'approbation du ciel et des hommes ! »

L'archevêque, après avoir achevé cette prière, bénit du signe de la croix le roi, lui donne l'huile sainte, passe le glaive à sa ceinture, met la couronne sur sa tête, la pomme d'or dans sa main gauche et le sceptre dans sa droite : puis il le reconduit au pied du trône, et le salue par trois fois Roi de la Grande-Pologne.

Cette cérémonie terminée, on va chercher la reine dans la sacristie, et lorsqu'à son tour elle a reçu le sacre, elle est amenée au pied du trône, le roi lui tend gracieusement la main, elle y monte et prend place près de lui. Aussitôt le clergé entonne ses chants les plus solennels, les canons tirent sur la terrasse du château, et les troupes, rangées sur la place, exécutent tour à tour des salves et des fanfares.

Cependant, le *Te Deum* est fini, et les évêques reconduisent le roi et la reine à l'autel pour qu'ils

y déposent leur offrande; l'archevêque leur a présenté le saint Évangile à baiser, et il a reçu de leurs mains des sacs de soie verte remplis d'or.

La cérémonie du couronnement est achevée, l'archevêque bénit tous les assistans, et le grand-maréchal de la cour, s'écrie :

« Vive le Roi ! vive la Reine ! »

Ce cri est répété par toutes les personnes réunies dans l'église, et par le peuple rassemblé sur la place et dans les rues voisines.

Le roi et la reine sont de retour au château, où l'évêque de Kaminiéc les salue, au nom du sénat et de la noblesse, en leur souhaitant un règne heureux !

Ils viennent d'admettre toutes les personnes qui les entourent à leur baiser la main. Et la porte des grands salons s'est ouverte; on y voit trois tables splendidement servies. Le roi, les deux reines, la petite Anna et les trois ambassadeurs suédois se placent à l'une de ces tables, et les grands dignitaires de la couronne s'empresent, debout autour d'eux.

Les sénateurs, et les nonces des palatinats sont assis à la seconde table; et la troisième, beau-

coup plus grande que les deux autres, reçoit les dames, les seigneurs et les officiers polonais et suédois. L'orchestre ne cesse de jouer, et chaque toast est accompagné d'une salve d'artillerie. Ce somptueux banquet dure jusqu'à la nuit, et une joie universelle répand, pour un moment, son voile sur les tristes événemens de la guerre, et sur la position difficile du nouveau souverain.

Le roi résolut de recevoir le lendemain l'hommage des habitans de Varsovie, et de faire avec pompe, dans sa capitale, la cérémonie qui avait presque toujours lieu, après les couronnemens, sur le marché de la ville de Cracovie.

Un trône fut élevé à l'entrée de l'hôtel-de-ville; il était surmonté d'un dais soutenu par quatre colonnes, et drapé en velours cramoisi; tout le marché était jonché de fleurs. Les troupes étaient sous les armes, le long du marché et de

Dans les anciens temps de l'élection des rois de Pologne, leur couronnement se faisait à Gnèzne; en 1519, Vladislas Lokietck (le bref), fut couronné par l'archevêque de Gnèzne, à Cracovie, où depuis eurent lieu les sacres de tous les rois. Mais Sigismond III, Vasa, qui régna de 1587 jusqu'à 1632, transporta sa résidence de Cracovie à Varsovie; et depuis cette époque tous les couronnemens furent faits dans cette dernière ville, qui devint la capitale du royaume.

la rue Saint-Jean, jusqu'à la porte dite de Cracovie. Toutes les fenêtres, ornées de tapis et de guirlandes, étaient occupées par un grand nombre de jeunes et belles femmes.

Le roi montait un cheval gris, et la reine faisait gracieusement caracoler sous elle un cheval blanc; ils étaient entourés d'un brillant cortège de seigneurs, et vingt jeunes filles semaient des fleurs sur leur passage.

Arrivés près du trône, les grands-écuyers tinrent la bride des chevaux, en aidant le roi et la reine à descendre, et le grand-maréchal les conduisit jusqu'au trône. Lorsqu'ils eurent pris place, et que la cour se fût rangée derrière eux, on vit approcher les conseillers de la ville avec le bourgmestre à leur tête, afin d'exprimer au nouveau souverain leur soumission. Le bourgmestre, après une courte harangue, monta les degrés du trône, et ayant mis un genou en terre, il présenta au roi, sur un plateau d'argent recouvert d'un drap cramoisi, les clefs d'or de la capitale. Les conseillers déposèrent à leur tour leurs offrandes au pied du trône, et le roi, les ayant accueillis avec bienveillance, fit

signe au grand porte-glaive de la couronne de faire son devoir. Celui-ci, se plaçant aussitôt vis-à-vis du trône, présenta au roi le glaive nu, en disant : « Sire, permettez que, suivant l'ancienne coutume, les nobles et les braves à qui votre majesté daignera donner l'accolade, s'approchent de votre majesté. » Et, se tournant vers les hérauts d'armes, il ajouta : « Hérauts, appelez ceux qui demandent à être faits chevaliers, et amenez-les au pied du trône. »

Les hérauts se sont dirigés vers le château, et le peuple fait place pour les laisser passer. Mais tout à coup, de la rue voisine, vient à leur rencontre, sur un cheval noir, un guerrier costumé comme les anciens preux, ayant les épaules couvertes d'une peau de léopard; son casque, surmonté de grandes plumes, a la visière baissée; de la main droite, il tient une lance, et de la gauche il dirige son coursier : il arrive au milieu du cercle fait autour du trône, baisse sa lance devant le roi, et l'ayant remise au héraut, il descend de cheval, s'approche du trône; et, relevant sa visière, dit d'une voix émue :

« Je suis Michel Tarlo, fils du palatin de Smo-

lensk', si je suis digne de l'honneur auquel j'aspire, c'est mon roi lui-même qui peut en juger. »

L'apparition subite de Tarlo, que l'on croyait mort depuis long-temps, vient d'émouvoir fortement le roi; il est prêt à franchir les degrés de son trône pour presser contre son cœur un ami si fidèle : mais la gravité de la cérémonie le retient; et, cherchant à maîtriser sa vive émotion, il dit au porte-glaive :

« Le jeune homme qui est devant nous est connu de moi comme de vous tous; et nul plus que lui n'a mérité d'être reçu chevalier; je permets donc qu'il reçoive l'accolade. »

Tarlo monte les degrés du trône, il s'agenouille devant le roi, et des larmes d'attendrissement mouillent ses paupières lorsqu'il reçoit les insignes de la chevalerie. Le roi, en l'embrassant, lui a dit bien bas : « Allez m'attendre au château. » Et le noble jeune homme s'est élancé sur son cheval; il caracole devant le roi, et lui rend le salut avec sa lance; puis, ses yeux se tournent vers les femmes : il n'en cherche qu'une, et ne l'apercevant pas, il s'éloigne en soupirant, et va attendre le roi.

XVII.

Le compagnon Maçon.

TARLO est seul avec Stanislas ; il lui parle d'Hélène et de sa mère, mais il n'ose l'interroger sur son père ! Stanislas lui serre la main en silence, et détourne la conversation. On dirait qu'il craint d'être questionné, et qu'il voudrait qu'un autre que lui apprît à son jeune ami la perte qu'il a faite.

« N'allez pas à Zakliczyn, dit le roi avec bonté ;

attendez pour faire ce long voyage, que vous ayez retrouvé Hélène; je ne puis vous donner sur son sort que de vagues indications, mais peut-être vous suffiront-elles. J'ai entendu dire qu'elle s'était retirée dans un couvent que l'on croit être du côté de Kaminiec. »

Tarlo remercie le roi, et quelles que soient ses instances pour séjourner plusieurs jours à sa cour, il quitte aussitôt Varsovie, et, le cœur plein d'espoir, il prend le chemin de Kaminiec.

La route est longue et fatigante; mais il approche, et vient de s'arrêter dans une auberge : là, le coude appuyé sur une table, il écoute les propos d'une servante qui, tout en allant d'un voyageur à un autre, conte les nouvelles de la ville voisine. Elle leur apprend que les religieuses du cloître de Saint-Dominique ont quitté Léopold pendant l'incendie, et que beaucoup d'entre elles se sont retirées dans un couvent, à Kaminiec. « On va, ajoute-elle, leur bâtir une belle église, dont elles poseront en grande pompe la première pierre demain matin. L'un des maçons qui doivent travailler à cette église a passé hier par ici; il était tout joyeux de l'idée qu'il

pourrait s'introduire dans un couvent de religieuses, chaque fois que la besogne le lui permettrait. « Avec cela, disait-il, s'il n'y avait pas de prétexte on en ferait naître : c'est si drôle de près, des religieuses ! » Mais Tarlo n'écoute plus la jeune fille. Il vient de concevoir un projet, qu'à tout hasard il veut exécuter..

Il s'arrête dans une petite ville; il a soin de changer ses habits contre des vêtements de paysan, et reprend à pied, ainsi vêtu, le chemin de Kaminiec : il n'en est plus qu'à une lieue, lorsqu'un cabaret s'offre à lui ; il entre. Plusieurs hommes, en costume de maçons, sont assis autour d'une table, et ne paraissent pas le remarquer.

« Placez encore une bouteille d'eau-de-vie devant nous, dit le maître maçon à la cabaretière ; mettez-la sur mon compte, et ne craignez rien : vous savez bien que je commence demain la construction de l'église. C'est chez vous que nous viendrons boire tous les jours.

— En voilà bien d'une autre ! reprend le sous-maître maçon ; et je voudrais savoir qui nous ordonnera de venir, de la ville jusqu'ici, pour boire la goutte ; il y a une bonne lieue d'ici à Kaminiec,

et d'ailleurs, on ne laisse pas entrer et sortir de la forteresse à toute heure....

— Et que dis-tu là ! répond le maître maçon ; on peut bien le défendre à tout le monde , mais à nous, c'est autre chose. N'allons-nous pas construire l'église , et ne sera-t-on pas obligé de nous laisser passer quand bon nous semblera. A votre santé, monsieur le sous-maître ! Et le choc des verres se fait entendre.

— Avec votre permission , interrompt Tarlo en s'approchant de l'air le plus gauche qu'il put prendre ; n'auriez-vous pas besoin d'un compagnon pour ce travail ? Je suis bien portant et vigoureux , j'aime à travailler , et j'ai déjà vu bien des fois comment on fait cette besogne.

— Certainement oui , j'ai besoin de compagnons , réplique le maître en toisant Tarlo de la tête aux pieds ; il me faudra non seulement deux mains comme les tiennes , mais une vingtaine avec.... Pourtant il faut savoir si nous nous entendrons sur le prix de la paie, voilà l'essentiel ; car je demande beaucoup de travail et je donne peu d'argent.

— Vous me donnerez ce que vous donnez aux autres, reprend Tarlo.

— Tope là, alors, mon garçon, et à ta santé! »

Tarlo porte le verre d'eau-de-vie à ses lèvres, en boit une gorgée et le remet sur la table.

« Tiens, il ne prend pas d'eau-de-vie! s'écrient les ouvriers. Ah! ah! quel compagnon maçon!... »

— Laissez, laissez; il en boira peut-être plus que nous, lorsque l'ouvrage sera en train, dit le maître; au surplus, s'il est sobre, il n'y a pas de mal à cela.

— Et quelle sera l'église que vous allez bâtir? interrompt Tarlo d'un air insouciant.

— D'où viens-tu donc, l'ami, reprit en riant le maître, que tu ne saches pas que l'église que nous allons bâtir est destinée aux religieuses de Saint-Dominique. Beaucoup d'entre elles sont mortes depuis, mais celles qui ont pu se réunir, se sont établies à Kaminiec, dans un couvent qui a pris leur ancien nom. La supérieure de ces religieuses doit poser elle-même demain la pierre fondamentale de l'église de ce couvent. Ainsi, tu l'entends, nous allons retourner ce soir à Kaminiec, et dès le point du jour, nous serons à l'ouvrage. Allons,

encore cette bouteille , et nous nous mettrons en marche pour la forteresse. »

Tarlo partit avec eux , et , durant la route , ses nouveaux camarades tinrent mille joyeux propos sur la cérémonie du lendemain , et surtout sur le festin qui les attendait le soir.

Dès le lendemain matin , tout fut en mouvement dans Kaminiec. La cérémonie qui se préparait piquait la curiosité des habitans ; et une grande affluence d'hommes , de femmes et d'enfans précédèrent et suivirent les autorités du lieu , le clergé et les religieuses. On procéda à la cérémonie de la pose de la première pierre.

Un prêtre ayant aspergé d'eau bénite tout l'encavement , trois religieuses s'approchèrent pour poser la pierre et la sceller. Le maître maçon , entouré de ses compagnons , se tenait tout près , et présentait les ustensiles. Lorsque la supérieure eut placé dans l'encavement une boîte contenant les médailles qui devaient reposer sous la pierre , elle leva les yeux sur les maçons pour leur demander quelque chose ; mais , poussant aussitôt un cri de terreur , elle se laissa aller à la renverse

dans les bras des deux religieuses, qui la soutinrent en remarquant avec effroi la pâleur extrême qui venait de couvrir sa douce et mélancolique figure.

Tous les assistans, frappés de terreur, regardèrent cet accident comme devant être de mauvais augure; et l'on proposait hautement de remettre à un autre jour la cérémonie, lorsque la supérieure, faisant sur elle-même un violent effort, essaya d'achever d'une main tremblante ce qui restait encore à faire.

Personne n'a fait attention aux compagnons maçons; cependant l'un d'eux a grondé à voix basse celui qui tient l'auge remplie de mortier, et la lui a prise des mains, voyant qu'il perdait l'usage de ses forces.

La cérémonie s'est achevée en silence, et quand tout est fini, les maçons se rendent au cabaret, en accusant devant le maître le nouveau compagnon; et c'est à qui se moquera de sa pâleur et de sa santé délicate; mais Tarlo supporte tout avec patience; et lorsque l'eau-de-vie circule à plein verre, il s'esquive inaperçu, et

marche à pas précipités jusqu'au cloître des religieuses de Saint-Dominique.

Il s'est glissé dans le corridor; il cherche à s'y cacher. La joie et la douleur se disputent son âme : Hélène existe, il vient de la revoir; mais elle n'est plus libre; et cette affreuse pensée bouleverse toutes ses facultés. Il espère, à l'aide de son déguisement, pouvoir s'introduire dans l'intérieur du cloître, à l'entrée de la nuit, et il reste immobile dans l'embrasement d'une étroite fenêtre... Il était là depuis environ une heure, lorsque le sacristain, qui vint à passer, l'aperçut :

« Que fais-tu là, misérable? s'écria-t-il en le saisissant par l'épaule. Sors d'ici au plus vite, ou j'appelle.

— Au nom du ciel, reprit Tarlo avec l'accent le plus doux, fais-moi pénétrer dans l'intérieur du cloître, et donne-moi les moyens d'arriver jusqu'à la supérieure; j'ai à lui parler : et tu peux compter sur une forte récompense.

— Voyez-vous ça! s'écrie le sacristain avec ironie : à d'autres, mon garçon. Ah! tu veux entrer dans le cloître et parler à madame la supé-

rieure ! ah ! tu veux me récompenser ! et avec quoi , je te prie ? hors d'ici , te dis-je !

— Fais-moi entrer ! s'écrie Tarlo d'une voix terrible ; et , saisissant le sacristain par la gorge , il l'adosse fortement à la muraille ; fais-moi entrer , te dis-je , ou j'use de violence ; et je vais me servir de ton corps pour faire sauter la porte !

Cependant le sacristain , qui croit sa dernière heure venue , pousse des cris étouffés , et la porte de la grille du cloître s'ouvre. Deux religieuses viennent à lui ; elles ont reconnu le jeune homme en habit de compagnon. Et , s'approchant du sacristain , elles lui ordonnent de se taire. « Nous connaissons cet homme , disent-elles ; il n'a aucun mauvais dessein. » Et , s'adressant à Tarlo , l'une d'elles ajoute : « Notre sainte mère a été trop vivement émue : elle repose , et ne peut voir personne dans ce moment ; suivez le sacristain jusque chez lui : et attendez-y que je vous envoie quelqu'un. »

Tarlo allait parler , mais la grille s'est refermée sur les religieuses ; il reste immobile et stupéfait , regardant fixement la grille , et ne concevant pas

qu'il ait pu la laisser se refermer entre Hélène et lui.

Le sacristain, qui ne sait que penser de cette scène, observe curieusement celui qu'il commence à ne plus prendre pour un voleur ; et, lorsque Tarlo le saisissant par la main lui dit : « Mène-moi chez toi », il s'incline, et lui montre le chemin.

Ils arrivent, et la femme et les enfans se présentent autour du nouveau venu ; mais Tarlo n'est pas plus en état de faire attention à eux, que de répondre à leurs questions. Il s'est jeté sur une chaise ; et, la tête cachée dans ses mains, il maudit la fatalité qui semble présider à tout ce qui lui arrive ; il forme vingt projets plus extravagans les uns que les autres, et n'a qu'une seule idée, source première de tout ce qui le préoccupe : enlever Hélène, l'arracher du cloître, et opposer les sermens qu'il a reçus d'elle, à ceux qu'elle a faits à Dieu !

Une heure s'est écoulée ; on frappe à la porte, et une soeur converse entre : elle remet à Tarlo une lettre. La vue de cette écriture, qu'il a si souvent couverte de larmes et de baisers, l'a si vi-

vement ému, que c'est à peine si ses yeux peuvent lire les lignes suivantes :

« O toi que je ne dois plus nommer mon bien aimé Tarlo, toi que j'ai revu lorsque des vœux irrévocables m'attachent à Dieu et me défendent même de t'aimer, arme ton cœur de courage, et viens me dire ce soir un dernier adieu. On te conduira à la grille du couvent. »

Un rayon d'espoir a passé dans l'âme de Tarlo. Il compte les heures, il réfléchit encore aux moyens de délivrer son amante; et, se laissant aller au bonheur de la revoir, il n'aperçoit plus d'obstacles qu'il ne puisse surmonter. Enfin le soir est venu, il se rend au cloître.

Le profond silence qui règne autour de lui calme l'agitation de son cœur, et le vent qui s'engouffre dans les cours entourées de hautes murailles rafraîchit sa tête brûlante. La tourière vient à lui : elle pousse une grille, introduit Tarlo, et parcourt avec lui un long corridor : puis elle ouvre une seconde grille fermée à clef; et, faisant signe à Tarlo d'entrer dans la chambre qu'il voit devant lui, elle en referme la porte, et l'y laisse seul.

XVIII.

L'Entrevue.

PEU de minutes se sont écoulées depuis que Tarlo est seul dans la chambre où la tourière vient de le laisser. Une lampe suspendue au plafond éclaire cette pièce, qu'une complète absence de meubles rend grande et triste; une longue grille placée en face de la porte, et un banc de bois adossé contre le mur, lui ont fait deviner qu'il est dans le parloir. Une simple chaise de

paille se trouve auprès de la grille ; il s'assied , et un frisson parcourt tout son corps ! Cette clarté sépulcrale , cette solitude que nul bruit humain ne vient troubler , effacent une à une les espérances dont il s'était bercé : il lui semble qu'une main de fer presse son cœur , et qu'il va lire sur les murs la fatale inscription de l'enfer du Dante.

Il écoute en tremblant le faible bruit de sa respiration ; une sorte de vertige s'est emparé de lui , et le léger craquement de sa chaise le fait tressaillir comme un enfant... O Hélène ! Hélène ! s'écrie-t-il enfin ; puis , étonné du bruit sonore que ces accens viennent d'élever autour de lui , il laisse tomber sa tête sur son sein , et attend en silence que le rideau de la grille qu'il a devant les yeux vienne à s'ouvrir... Il s'ouvre enfin ; une vive clarté produite par une seconde lampe brûlant à l'intérieur , lui montre Hélène , qu'un long voile noir recouvre presque entièrement. Deux religieuses l'accompagnent ; à un signe qu'elle leur fait , elles s'éloignent , et restent immobiles à la porte. Hélène s'approche de la grille ; son maintien est calme , son regard plein d'une pieuse ré-

signation ; mais ses yeux gonflés , et la rougeur surnaturelle de son visage , trahissent la lutte violente de ses devoirs et de son cœur.

Tarlo s'est levé ; il la regarde en silence , ses jambes tremblent sous lui , et le soutiennent à peine ; une foule de pensées agitent son âme , mais aucun mot ne peut sortir de ses lèvres ; il est comme anéanti. Le son de voix d'Hélène le rappelle à lui-même ; il se précipite vers elle , il veut la presser dans ses bras , et ses bras , au lieu de rencontrer sa taille souple , se heurtent et se meurtrissent à des barreaux ! Au blasphème qui lui échappe à demi , Hélène oppose un doux serrement de main , et le malheureux jeune homme , cédant à la violente émotion qu'il éprouve , couvre cette main qui fut à lui de larmes et de baisers.

« Tarlo ! cher Tarlo ! » et Hélène essayait faiblement de retirer sa main ; un trouble que sa profonde piété ne pouvait surmonter la livrait sans défense à son amour , à ses regrets.

Enfin , après un long silence , Hélène faisant sur elle-même un douloureux effort , continue ainsi : « Je t'ai prié d'armer ton cœur de courage ;

écoute-moi, car nous nous voyons pour la dernière fois. Dieu pardonnera cette entrevue : elle était nécessaire ; j'étais à toi. J'ai donc besoin de me justifier à tes yeux : aie pitié de moi, ton affliction m'ôte le peu de courage que j'avais.

— Non ! s'écrie Tarlo rappelant subitement ses forces ; non, je ne me laisserai pas subjugué par le trouble et les regrets.... Je sais ce qu'il me reste à faire ! Je ne suis pas venu ici pour te dire un éternel adieu ! oh non ! et le ciel m'est témoin qu'il n'en sera pas ainsi. J'exécuterai ce que tu m'avais demandé ; je t'arracherai au cloître, je te rendrai à cette vie toute d'amour qui fut si long-temps notre partage ! Tu fuiras avec moi ces murs où la tyrannie t'a plongée ; fie-toi à mon bras, à mon courage...

— Hélas ! interrompit Hélène en soupirant, ce n'est pas un tel courage que je te demande, mais bien cette force d'âme qui nous aide à maîtriser nos passions et nos sentimens... Écoute-moi, mon ami, et sois juge, si tu l'oses, entre Dieu et toi ! Ce n'est pas la tyrannie qui m'a enfermée dans ces murs ; j'y suis venue de mon plein gré, et

c'est moi qui ai voulu, qui ai demandé comme un bienfait d'embrasser la vie monastique.

— Que dites-vous, Hélène! s'écria Tarlo en s'appuyant contre la grille; et que faut-il que je croie, ou de ces inconcevables paroles, ou de la lettre que j'ai reçue? N'était-elle donc pas de votre main! ne me demandiez-vous donc pas secours et protection contre la tyrannie qui voulait vous séparer de moi?... L'auriez-vous oubliée, cette lettre!... ou est-ce un rêve que j'ai fait!

— Non, cher Michel, ce n'est point un rêve, reprend Hélène d'une voix émue; ce que j'écrivais alors, je le pensais...

— Ah! c'est donc par vengeance, Hélène; c'est donc pour me punir de ce que je ne suis pas accouru à toi, que tu as voulu te séparer de moi pour toujours! Et tu as pu douter de mon amour, Hélène! et tu as pu élever toi-même une éternelle barrière entre nous! Oh! c'est affreux; et Dieu n'a pu recevoir les sermens d'une parjure; car vous l'êtes, Hélène, car vous avez faussé le plus sacré des sermens, celui d'une fiancée à son fiancé!...

— Oh! par pitié, calmez-vous, interrompit Hé-

lène toute tremblante ; vos reproches me brisent le cœur , et pourtant Dieu m'est témoin que je ne les mérite pas ! Ni toi , ni moi , cher Michel , ne sommes cause que des vœux , prononcés librement , nous aient séparés à jamais ; la Providence a seule disposé de notre sort. Écoute-moi , mon ami , et puis tu m'accuseras , si tu en as le courage.

— Je t'écoute », reprit Tarlo en contraignant la violence des passions qui l'agitaient ; et , approchant la chaise de la grille , il s'assit , car ses jambes avaient peine à le soutenir.

Hélène passe sa main à travers les barreaux ; et , pressant doucement celle du malheureux jeune homme , comme pour lui donner le courage de l'entendre , elle commence ainsi :

« Après avoir remis au père Ambroise la lettre que tu as reçue , il est bien vrai que j'attendais ton secours , et que je l'appelais de tous mes vœux . Tu ne vins pas ! Dieu m'est témoin que je ne doutai pas un seul instant de toi ; j'attendis , je reculai sous différens prétextes le jour de ma prise d'habit... Mais l'instant vint où tout espoir de retard me fut ravi ; il fallut céder à une puissance plus

forte que moi, et contre laquelle toute mon âme se révoltait. Oh! je ne te dirai point mes pleurs, mes combats : je crus mourir, lorsque j'entendis fixer le jour et l'heure qui allaient m'enlever à toi... Cependant une faible lueur d'espoir passait souvent au milieu de mes angoisses : Il peut encore venir, me disais-je ; et, s'il ne vient pas, je puis dire NON, à haute et ferme voix, lorsque le peuple se pressera en foule dans l'église, curieux de me voir dépouiller les parures du monde, pour me revêtir de la robe de bure ; et le peuple me sauvera peut-être!

Ce ne fut ni toi ni le peuple qui m'arrachèrent de ce que j'appelais alors une odieuse prison. La guerre, que chacun maudissait, et que je saluai comme une libératrice, la guerre me sauva, lorsque Charles XII vint assiéger Léopold, pour la reprendre à l'ennemi. Les canons de son armée victorieuse portèrent une telle terreur dans la ville, qu'elle devint presque entièrement déserte. Notre cloître, plus exposé par sa situation qu'aucun autre bâtiment, fut abandonné de toutes les religieuses, et le trouble général me permit enfin de recouvrer ma liberté. Ce que j'éprouvai alors, je n'y veux

plus penser : c'était de la joie, du délire ; l'air que j'aspirais, l'espace que mon regard embrassait sans apercevoir d'autre borne que celle de l'horizon, ton nom qui s'échappait de ma poitrine si long-temps oppressée, tout cela m'apportait des torrens de bonheur, et je criais comme un enfant : « Je suis libre, je suis libre ! » Oh ! ce fut un bien beau jour ! » Et la tête d'Hélène se pencha rêveuse sur sa poitrine, et sa main serra convulsivement celle de Tarlo... Puis elle dit avec un tremblement qu'elle ne pouvait plus maîtriser : « Oh ! ne pleure pas, Michel ! ne pleure pas ! »

—Moi, reprend Tarlo en se levant brusquement, je ne pleure pas ! » Et, marchant à grands pas dans le parloir, il murmurait... : « Elle est à moi, rien qu'à moi... Ces grilles... ces murs... qu'est-ce que tout cela ? Je la rendrai libre, oui, libre encore une fois !... »

La douce voix d'Hélène rappelle Tarlo à lui-même ; il revient s'asseoir près d'elle, et il écoute en silence ce qu'elle a encore à lui dire.

« Lorsque ce premier moment de bonheur fut écoulé, reprit la jeune religieuse en tâchant d'imprimer à sa voix émue un peu de fermeté, je vins

à réfléchir au triste abandon dans lequel je me trouvais : l'inquiétude remplaça la joie. Je n'osais retourner chez tes pères, je craignais que ton père ne me fit aussitôt conduire dans un autre couvent, et je ne savais à quel parti m'arrêter, lorsque je vins à me rappeler madame Morsztyn, la femme du palatin de Sandomir : c'était une amie de ta mère ; sa bonté et son hospitalité m'étaient connues ; je résolus d'aller lui demander asile et protection, j'obtins l'un et l'autre ! Cette douce et excellente dame me promit de faire usage de toute son influence pour fléchir ton père et le faire consentir à notre union ! elle fit plus, elle dépêcha des courriers dans toutes les directions, afin d'apprendre ce que tu étais devenu : tous revinrent sans pouvoir nous donner de tes nouvelles ; cette incertitude où j'étais de ton sort minait peu à peu, avec mon bonheur, ma vie ; et madame Morsztyn, qui fut pour moi une mère, résolut de m'emmener avec elle à la diétine d'Opatow ; je la suivis, espérant, comme elle, que je pourrais y apprendre ce que tu étais devenu. Ton père et ta mère y vinrent aussi, peu de temps après notre arrivée ; madame Morsztyn les vit, et obtint d'eux

que je resterais près d'elle. Nous avions espéré que ton père se déclarerait avec la majorité des confédérés de Sandomir, pour le roi Stanislas, et nous attendions avec impatience l'issue de la conférence. Hélas ! pourquoi dois-je renouveler dans ta mémoire les événemens de ce jour, qui nous fut si fatal à tous deux...

« Je venais de t'apercevoir dans la foule, car nous nous étions placées à une fenêtre pour observer ce qui se passait dans l'assemblée; je t'avais reconnu, cher Tarlo, et le bonheur le plus pur avait remplacé mes craintes et mes chagrins; mes yeux ne te quittaient plus, ceux de ta mère te suivaient aussi : nous te vîmes courir à ton père et tomber à ses genoux; nous le vîmes te presser sur son cœur. Oh ! ce fut un moment ineffable de félicité; ta mère se jeta dans mes bras en pleurant de joie; nous étions trop loin pour entendre vos paroles, mais nous pouvions te voir, cela nous suffisait. Tous mes rêves d'amour et de bonheur renaissaient; je te souriais, je pleurais, je t'appelais, j'étais folle de joie et d'espoir. Tout à coup des armes brillent, le cri *trahison* ! arrive jusqu'à nous, et l'ennemi vous entoure. Comment te peindrais-je l'état af-

freux de ta mère! nulle de nous ne pouvait consoler l'autre; madame Morsztyn était à demi évanouie, et ta mère, ta pauvre mère! mon Dieu! que dirai-je de ta mère!» A ces mots Hélène fondit en larmes.

« Qu'ai-je donc encore à apprendre? s'écrie Tarlo en relevant sa tête, qu'il avait tenue jusqu'alors penchée sur sa poitrine; quel nouveau malheur ai-je à supporter...? Parle, parle, Hélène! je puis tout supporter, je le sens; je m'attends à tout!... Mais parle donc, au nom du ciel!... parle... Ma mère, ma bonne, ma tendre mère... Ah! le silence du roi aurait dû m'éclairer!...

— Elle nous attend là-haut! reprit Hélène en détournant ses yeux voilés de larmes.

— Elle nous attend! répéta machinalement Tarlo; elle est morte! morte sans me bénir! sans me donner un dernier baiser! O mon Dieu! avez-vous assez épuisé votre colère sur moi: je n'avais que deux êtres pour m'aimer, et vous me les avez ôtés!... car tu es comme morte pour moi, Hélène, continua-t-il en ébranlant si fortement la grille que les deux religieuses se retournèrent au bruit qu'elle fit sous ses mains; car tu n'as plus

pour moi que des prières et des mots vides d'espérance! Oh! cette grille, cette grille entre toi et moi, quand je donnerais ma vie pour pleurer ma mère sur ton sein! Ma mère, répéta-t-il en se calmant par degrés, ma mère, qui nous a tant de fois pressés tous deux dans ses bras, sur son cœur!» Et le malheureux jeune homme versa un torrent de larmes.

« Mon Dieu, donnez-moi des forces, reprit Hélène bien bas, et faites que je puisse supporter ce qu'il souffre! je suis sans courage contre sa douleur! »

Il y eut un long silence, un silence tout de pleurs et de gémissemens étouffés... Enfin, Tarlo, que les larmes qu'il venait de verser avaient rendu beaucoup plus calme, leva les yeux vers Hélène, et lui demanda pardon du mal qu'il venait de lui faire, puis il désira qu'elle achevât son pénible récit.

« Hélas! reprit-elle en essuyant ses yeux encore remplis de pleurs, nous te vîmes faire un rempart de ton corps à ton père; nous te vîmes, succombant sous le nombre, tomber baigné dans ton sang. Ta mère ne put supporter cet affreux spectacle; et, au moment où les assaillans te char-

geaient sur leurs épaules , comme un corps privé d'existence , elle fut atteinte d'un coup d'apoplexie qui la renversa morte dans mes bras !... O mon ami, continua Hélène quelques instans après, juge si je fus coupable en me réfugiant dans le sein de Dieu : était-il pour moi dans le monde une famille, une espérance !... Toute ma vie n'était-elle pas finie avec toi, avec ta mère ! car je ne doutai pas un seul moment de ta mort, et le bruit public ne la confirma que trop vite.... Le désespoir me conduisit dans ces murs, où je savais devoir retrouver quelques unes des religieuses du cloître de Saint-Dominique. Madame Morsztyn , loin de me détourner de cette résolution, l'approuva, et je vins enfermer ici mon deuil et mon amour. L'espérance de te revoir bientôt dans un meilleur monde augmenta mon zèle et ma foi. J'obtins la faveur de ne faire que quelques mois de noviciat, et le jour où je rompis entièrement avec le monde, loin de m'effrayer, m'apporta la seule consolation que je pusse éprouver : car il me semblait qu'en me rapprochant de Dieu je me rapprochais de toi !... Hélas ! j'étais loin de penser que je m'en séparais à jamais !...

— Non, Hélène ! non, ce n'est pas à jamais ! tes vœux ne sont point valables aux yeux de Dieu, car tu ne les a prononcés que parce que tu me croyais mort.... Eh bien ! crois-tu que Dieu ait ratifié dans le ciel tes sermens ? non, Hélène, non, il ne l'a pas fait, car il savait qu'ils reposaient sur une erreur : et, du moment où cette erreur cesse, il t'absout, il te délie, il te rend à tes premiers, à tes seuls vrais sermens ! Aie confiance en moi, et demain tu seras hors de cette odieuse prison. Le monde est vaste ; il saura nous cacher, et le bonheur renâtra pour nous !...

— Oh ! tais-toi ! tais-toi ! tu me fais mourir !... Je ne puis te suivre, je ne puis être parjure à Dieu !

— Tu ne peux !... Est-ce donc que tu ne m'aimes plus assez pour me sacrifier de vains scrupules ?

— Hélas ! je t'aime toujours ; et dût le ciel m'en punir, je ne puis arracher de mon cœur l'amour que j'ai pour toi !... mais je ne trahirai pas les devoirs sacrés qui me sont imposés : car j'ai obtenu la confiance de mes compagnes, et je suis aujourd'hui supérieure de ce

couvent. Cesse ! oh ! cesse donc de m'engager à commettre une action que Dieu et les hommes maudiraient également... Et maintenant, ajoute-elle d'une voix plus faible et plus tremblante : Adieu pour toujours !... Que Dieu veille sur toi à chaque instant de ta vie ! » S'approchant alors de la grille, elle tendit la main à Tarlo... mais il ne la prit pas ; immobile et pâle comme une statue de marbre, aucune parole ne pouvait sortir de ses lèvres, et ses yeux, secs et fixes, n'avaient plus de larmes... « Oh ! continua-t-elle d'une voix entrecoupée, parle-moi ! dis-moi adieu ! Il faut nous quitter ! ce que nous souffrons tous deux est au-dessus de nos forces...

— Oui, dit enfin Tarlo en pressant sur ses lèvres la main qu'elle lui tendait ; oui, de telles souffrances sont au-dessus de nos forces. Adieu, Hélène, adieu ! La guerre m'ouvrira bientôt une route où je pourrai trouver un terme à tous mes maux !...

— Ne parle pas ainsi ! s'écria Hélène en étouffant les sanglots qui la suffoquaient ; vis pour ton père, vis pour ton roi : sois courageux ; la vie est courte, et Dieu nous réunira pour ne plus nous

séparer... Et puis, ajouta-t-elle en retirant sa main couverte des larmes de Tarlo, nous pourrions nous revoir : les portes de ce couvent s'ouvriraient toujours pour toi ; tu seras mon frère, mon ami, tout ce que j'aimerai dans ce monde... »

Tarlo allait répondre, lorsque le rideau glissant rapidement entre Hélène et lui, arrêta les battemens de son cœur ; il s'appuya, faible et désespéré, contre la grille ; il lui semblait qu'il venait de faire un rêve, et il cherchait à rassembler ses idées....

La porte du parloir s'ouvrit : la tourière s'avança ; elle portait une petite lampe à la main et, venait chercher Tarlo.

« Seriez-vous malade, mon ami ? dit-elle en remarquant la pâleur livide de son visage et le profond abattement dans lequel il était plongé.

— Non, reprit-il en revenant à lui ; je vous suis. » Et, précipitant ses pas sans savoir presque ce qu'il faisait ni où il allait, il parvint dans la grande cour. L'air du soir frappa ses yeux secs et brûlans, et vint rendre à sa poitrine oppressée un peu d'élasticité. Le vertige dont il avait été

saisi en voyant le rideau glisser entre Hélène et lui se dissipa, et quand la dernière porte du cloître se ferma derrière lui, il sentit alors que tout cela n'était pas un rêve, et qu'il n'y avait plus, pour lui, ni avenir ni bonheur. « Adieu, Hélène! s'écria-t-il, tendant ses bras vers le couvent : adieu! tu avais raison : quand un pan de ta robe se trouva pris dans la porte du caveau de mes ancêtres, au moment où nous en sortions tous deux.... Ce fut un avertissement du ciel! tu es morte pour moi.... Adieu donc! Adieu tout ce que j'ai aimé!... »

XIX.

Le Manifeste.

PLUSIEURS années viennent de s'écouler, Tarlo n'a pu revoir Hélène qu'une seule fois, et, tout à sa douleur, il a sollicité de Stanislas l'annulation des vœux de son amante. Le roi a promis d'en écrire au pape... Mais de grands événemens sont venus se jeter à la traverse de cette négociation. Les momens de l'allégresse publique ont fait place à des troubles sans cesse renaissans, et le malheureux

Stanislas a perdu jusqu'à l'espoir de rendre la nation polonaise heureuse par la sagesse de son règne.

Il vient pour la seconde fois d'abandonner un trône d'où l'envie et les factions l'ont repoussé, et il attend, comme exilé dans la Poméranie, le résultat des démarches de ses partisans, qui veulent tenter de nouveaux efforts en sa faveur.

Charles XII a levé une armée composée de Polonais réfugiés à l'étranger. Cette armée, placée sous les ordres du staroste de Rawa Grudczynski, qui a déjà donné des preuves de sa vaillance, vient de passer les frontières de la Pologne pour camper sous les murs de Sanok, afin d'y prendre des renseignemens sur l'état actuel du pays. Tarlo a quitté Stanislas : il a voué son bras à son roi, à sa patrie ; et quoique le souvenir d'Hélène lui arrache souvent des larmes, l'espoir de la rendre libre, lorsque Stanislas sera remonté sur le trône, soutient encore son courage.

Il vient de rejoindre l'armée de Grudczynski, dans laquelle il commande un fort détachement de dragons polonais.

Il est avec le staroste, au pied d'une montagne, et tous deux en mesurent la hauteur; car ils veulent la gravir pour arriver jusqu'aux ruines d'un ancien château, dévasté depuis long-temps, mais d'où l'on peut apercevoir la marche et les mouvemens de l'ennemi, car la vue s'étend bien loin à l'horizon.

Ils montent jusqu'à ces ruines, et c'est là que Grudczynski établit son quartier-général; les trois mille Cosaques¹ dont Charles XII a sollicité l'appui ont campé dans la plaine; deux mille Polonais viennent de se loger dans la ville, et cent dragons à cheval, du régiment d'Urbanowicz et du palatin de Kijow, se sont placés, avec leurs chevaux, dans les ruines du château. Le staroste occupe une vaste salle qui fut autrefois une chapelle; le toit s'y trouve encore; mais les murailles sont couvertes de mousse, et tous les vitraux des fenêtres sont brisés; le vent souffle, triste et lugubre, et les oiseaux de nuit s'enfuient en criant;

¹ Les Cosaques étaient encore, dans le seizième siècle, vassaux de la Pologne; mais entraînés par Bogdan Chmielnicki, ils se révoltèrent dans le dix-septième siècle, et se rendirent indépendans, jusqu'au moment où ils passèrent peu à peu sous la domination de la Russie.

les hirondelles seules volent encore sous la nef, et le bruit de leurs ailes se perd dans le bruit des armes que l'on entasse au pied des colonnes.

Grudczynski a reçu pendant deux jours un grand nombre de gens armés, qui entrent et sortent avec des rapports et des ordres; mais il sent le besoin d'une profonde solitude : il fait défendre l'entrée du château, et reste seul avec Tarlo et son secrétaire; il veut leur confier les pensées qui se heurtent confusément dans sa tête, et s'entendre avec eux sur la rédaction du manifeste qu'il médite depuis quelques jours, et qui fera connaître aux Polonais le but de son entrée dans leur pays. Il s'assied, et, la tête dans ses mains, il s'abandonne à une profonde rêverie.

« Oui, c'est cela ! dit-il enfin en se levant et se promenant à grands pas. Je dirai que Charles XII s'avance à la tête d'une armée considérable, augmentée d'un corps nombreux de Turcs et de Tartares, et qu'il m'a envoyé en avant pour savoir ce que la république voulait entreprendre. Je dirai que je n'entre pas comme ennemi, mais comme compatriote ; que cette expédition n'a pour but que de délivrer la Pologne du joug étranger, et de

lui rendre ses anciens droits et ses prérogatives. »
Se tournant alors vers Tarlo, il ajoute : « N'est-ce pas bien, monsieur? et croyez-vous que je puisse écrire sans rien changer? »

Mais Tarlo ne répond pas : assis sur une pierre, et la tête appuyée dans ses mains, il contemple attentivement la belle vue qui s'offre à lui par l'ouverture d'une muraille renversée.

« Vous ne m'avez pas entendu, monsieur Tarlo, continue le staroste en remplissant de vin une coupe qui était posée devant lui... A votre santé! » dit-il en élevant la voix; et, vidant la coupe, il ajoute : « Eh mais! qu'y a-t-il donc là de si intéressant, que vous ne puissiez écouter ce que je vous dis? Il me semble cependant que ce manifeste est une chose assez importante, et que l'on ne saurait trop le peser avant de le lancer.

— Je vous écoute, général, répond Tarlo en se levant lentement : et sa pâle figure se tourne vers le staroste.

— Qu'est-ce? s'écrie celui-ci, j'aperçois des traces de larmes, et votre regard est plus triste que de coutume. »

Tarlo le prend par la main, et, le conduisant

vers l'endroit d'où l'on apercevait toute la contrée, il dit d'une voix douce et grave :

« Voyez-vous derrière ces nuages qui passent, se divisent et se réunissent, la cime des Carpates? ces montagnes élèvent fièrement leur tête au-dessus de tout ce qui les entoure! C'est là que je suis né; c'est de là que j'ai souvent contemplé les ruines où nous sommes : et je ne puis revoir à l'horizon ces monts élevés sans qu'une profonde tristesse ne s'empare de mon cœur.

— Réjouissez-vous alors, reprit le staroste, car nous y serons dans quelques jours.

— Non. Je les éviterai comme des lieux funestes : j'y avais une mère, elle y dort du sommeil éternel; j'y avais un père qui m'a repoussé loin de lui, pour me punir de ma fidélité au roi Stanislas; j'y avais une amante.... une fiancée !.. elle est, je le crains trop, à jamais perdue pour moi, et le deuil couvre tout ce que j'ai aimé !

— Mais ne m'avez-vous pas dit que votre père vous avait pardonné à Opatow, lorsque Szmi-gielski rompit la diétine?

— C'est ce que je dis à chacun, pour éviter des

questions qui déchirent mon cœur. Il fut un temps où je le croyais moi-même; mais mon père a laissé toutes mes lettres sans réponse, et le manifeste publié à Tykocin contre notre malheureux roi, et sur lequel se trouve le nom de mon père, en me prouvant toute son animosité contre Stanislas, m'a convaincu qu'il ne me pardonnera jamais.

— Laissez-moi le soin de le ramener.... Lorsque nous aurons chassé les Saxons derrière la Warta et l'Elbe, tous les Polonais se joindront à nous pour servir Stanislas.

— Avec votre permission, interrompit le secrétaire, votre seigneurie veut-elle entendre la rédaction que je viens de faire?

— Oui, lisez. Écoutez bien, monsieur Tarlo; et dites-moi ce que vous en penserez. »

Le manifeste fut lu et approuvé. On l'envoya dans les villes et dans tous les villages voisins, afin qu'il y fût publié, et que les habitans pussent en prendre connaissance.

« Il s'agit à présent, mon cher Tarlo, dit le staroste en prenant le bras du jeune homme, de nous occuper activement de tous les préparatifs

qui restent à faire pour que l'armée soit prête à se mettre en marche ce soir. »

Tous deux descendirent dans la plaine, et, lorsque les troupes se furent rassemblées à Sanok, sur le grand marché, et que le manifeste y eût été lu et écouté dans un silence profond auquel succéda un vif enthousiasme, le staroste harangua lui-même ses soldats, et fit célébrer une messe sur un autel construit en plein air.

Officiers, soldats, Cosaques, Polonais, tout s'agenouille à la fois pour recevoir la bénédiction du prêtre.

Il y a quelque chose de si grave et de si solennel dans une armée qui s'incline vers Dieu pour lui demander secours et protection dans le combat, clémence et pardon à l'heure de la mort, que rien ne peut exprimer l'impression que l'on reçoit lorsqu'on est spectateur d'un semblable tableau... La religion exerce sur tous les peuples une puissance magique; ceux-là même qui l'oublent ou la dédaignent dans les petites circonstances de la vie, l'appellent et l'accueillent avec transport lorsque de grands événemens tiennent leur avenir ou leur bonheur en suspens; car ils

sentent alors que, pour faire pencher la balance en leur faveur, la main des hommes ne suffit plus.

L'office divin est terminé, l'armée est debout !
La foi et l'espérance brillent dans tous les regards.

« Au nom de Dieu et de notre Sauveur ! s'est écrié le staroste, mes enfans, en avant ! Vive le roi Stanislas I^{er} ! »

Toute la troupe répète ces mots, que les ruines du château rédisent en échos monotones, et l'armée s'éloigne de Sanok.

XX.

Le vieux Frère d'armes.

QUELQUES jours après celui où l'armée de Grudczynski s'était mise en marche, Tarlo vit, du haut d'une montagne, que l'avant-garde, déjà arrivée dans la plaine, venait de se rencontrer avec une masse de gens armés, devant laquelle elle s'était arrêtée sans faire feu. « En garde! s'écrie-t-il. Nous allons avoir un combat; l'ennemi doit être en embuscade dans la forêt voisine; car

voilà déjà nos soldats qui sont entourés, et qui même n'osent se défendre. Allons, camarades ! allons, volons à leur secours ! »

« Un détachement considérable l'a suivi ; ils descendent la montagne avec la rapidité d'une balle qui roule ; ils sont dans la plaine, ils s'alignent, ils vont faire feu, quand les cris : « Arrêtez ! ce sont nos frères ! » se font entendre de tous côtés.

« Holà, monseigneur ! dit un vieux guerrier en descendant de cheval ; n'avez-vous donc pas reconnu votre ancien ami ? » Et tendant la main à Tarlo, il ajoute : « Ne deviez-vous pas penser que le vieil Ordenga s'empresserait d'accourir à l'appel de son roi, afin de verser pour la bonne cause la dernière goutte de son sang ? »

— O mon brave ami ! s'écrie Tarlo en le pressant sur son sein, soyez mille fois béni ; car j'éprouve en vous revoyant quelque chose qui ressemble à de la joie.... Venez, suivez-moi ; je veux vous présenter à Grudczynski....

— J'allais vous le demander ; il me tarde de lui offrir mes services et de lui dire que son noble manifesté a su trouver le chemin de tous nos cœurs.

Le détachement d'Ordenga, augmenté de plusieurs gentilshommes dévoués à Stanislas, s'est mêlé à l'armée; ils ont fraternisé, et des cris de joie accueillent le staroste. Tarlo lui présente son ami : il lui reedit sa bravoure, sa fidélité; et le chef de l'armée tend la main à Ordenga, qui s'incline devant lui; puis, relevant la tête avec orgueil, le vieux guerrier lui parle ainsi :

« Illustre chef, je suis vieux, mais l'âge n'a pas refroidi mon cœur. Mon détachement est peu nombreux, mais vous n'y trouverez que de vieilles lames qui ne reculeront jamais devant le danger; nous connaissons d'ailleurs tous les chemins et tous les détours, et nous pourrons, dans cette expédition, être d'une grande utilité : nos avis et nos bras sont à vous, disposez-en. —

— Mon frère, reprend Grudczynski en pressant la main d'Ordenga, je vous remercie de vos offres et de votre attachement : je n'oublierai pas de vous recommander à Sa Majesté, qui sait si bien apprécier le zèle et la fidélité. Et maintenant, en vertu de mon pouvoir, je vous nomme, en récompense de votre dévouement à la cause de notre souverain, lieutenant chef de la bannière de

la cavalerie , à laquelle peuvent aussi se joindre tous les gentilshommes qui vous accompagnent. »

Lorsqu'Ordenga eut pris ce nouveau combattement , il se mit en marche , à la tête de l'armée , afin de la diriger dans le choix des chemins qu'elle avait à parcourir.

Tarlo l'ayant bientôt rejoint , commença à le questionner sur ceux qui l'intéressaient encore si vivement.

« Tout va mal , monseigneur , dit Ordenga : le soldat étranger occupe presque tous les palatinats , et garde à vue ceux qui sont dévoués à la bonne cause. Les récoltes même ne nous sont plus assurées ; dans notre canton tout est changé ; un sombre silence règne à Zakliczyn ; et le château de votre père , jadis si fréquenté par de nombreux voisins , dont les cris joyeux retentissaient au loin au milieu des festins et des assemblées , est aujourd'hui désert et abandonné : car le palatin de Smolensk a , depuis long-temps , vendu ses terres , et s'est retiré à Varsovie auprès d'Auguste le Saxon.

« Je suis resté attaché au sort de notre roi ,

jusqu'à ce qu'il ait été forcé de se retirer en Poméranie ; je l'ai quitté alors , riche de ses bienfaits , et je suis revenu bâtir une chaumière à la place de mon ancienne habitation ; j'y comptais finir paisiblement mes jours , lorsque j'entendis parler du manifeste de Grudczynski.

« Tout mon amour pour Stanislas s'est réveillé avec l'espoir de le replacer sur le trône. J'ai secoué la poussière de mes bottes , et j'ai dérouillé mes armes : tous mes vieux camarades en ont fait autant , et nous nous sommes réunis encore une fois pour repousser le joug de l'étranger.

— Brave Ordenga , reprit Tarlo en lui serrant la main , pourquoi tous les Polonais ne pensent-ils pas comme vous ! oui , le joug étranger est une chose affreuse , et si j'ai supporté la vie , c'est qu'il me restait une tâche à remplir , une noble tâche que je ne voulais confier à personne , celle de travailler à la délivrance de ma patrie... ! Mais , Ordenga , parlez-moi du père Ambroise ; qu'est-il devenu ? lui aussi m'a aimé , lui aussi a souffert pour moi !

— Hélas ! il m'a devancé : il ne m'a pas tenu

la parole qu'il m'avait donnée de m'ensevelir avec mon sabre; car il était plus jeune que moi, et tout me faisait penser que je mourrais avant lui....

— Tarlo secoua tristement la tête. Hélas ! tout ce qui m'aimait tombe autour de moi !... Bon Ambroise ! il est mort isolé, sans qu'une main amie ait pressé sa main....

— Grâce au ciel, il n'en a pas été ainsi ; il avait obtenu, peu avant mon arrivée, de revenir au cloître des Carmes, et c'est moi qui ai reçu son dernier adieu.... Je voudrais vous conter cela dans un autre moment, continua le vieux guerrier en passant le revers de sa main sur ses moustaches, qu'une larme venait de mouiller. Si nous remettons nos chevaux au petit trot, il me semble que cela serait prudent : nous venons tout en causant de ralentir notre marche plus que nous ne devons » ; et, donnant de l'éperon à son cheval, il fut suivi par Tarlo et par toute l'avant-garde.

Ils n'avaient pas fait deux lieues ainsi, que les chevaux, fatigués, reprirent peu à peu leur première allure. Ordenga gardait le silence ; mais

Tarlo, tout entier au souvenir du père Ambroise, chercha à renouer ainsi la conversation.

« L'avez-vous entendu parler quelquefois d'Hélène? demanda-t-il en hésitant; car ce mot ne sortait jamais de ses lèvres sans qu'un froid mortel ne passât sur son cœur.

— Oui, il m'en parlait souvent, et toujours avec regret; il déplorait son absence et s'inquiétait de son avenir.

— Hélas son avenir est fixé!... Ne le savait-il donc pas?

— Non: il ignorait complètement ce qu'elle était devenue après l'incendie de Léopold. Il ne quittait presque plus son couvent; et, lorsque je revins dans notre beau pays, je ne pus rien apprendre, si ce n'est qu'elle s'était retirée dans un couvent....

« Je passais tous mes dimanches dans la cellule de cet excellent homme, ou dans le jardin du cloître; là, nous causions des anciens temps. Il venait aussi quelquefois visiter mon humble chaumière, où j'avais toujours pour lui une bonne bouteille de vin; nous parlions presque toujours de vous, et nous bénissions ensemble vos entre-

prises, lorsque votre nom arrivait par hasard jusqu'à nous. Souvent aussi, nous nous rappelions le soir de ce jour où il vous amena pour la première fois chez moi ; et....

— Ah ! que ce temps est déjà loin, interrompit Tarlo en soupirant ; que de choses ont passé entre ce jour et le moment où vous m'en parlez !... Combien j'étais loin de prévoir que les événemens politiques seraient ce qu'ils ont été ! combien j'étais loin surtout d'entrevoir l'avenir de deuil et d'abandon qui s'est ouvert devant moi ! Bon Ambroise ! il aimait tant Hélène, il avait dit tant de fois que nul autre que lui ne bénirait notre union !

— Cela est vrai ; il n'avait pas de désir plus cher ; le cloître l'effrayait pour votre jeune et douce fiancée ; il savait, par expérience, qu'il ne suffit pas de revêtir l'habit monastique pour que le cœur se dépouille de ses passions et de ses souvenirs ! Oh ! c'était un saint et digne homme que mon ancien compagnon d'armes ; car, quoique beaucoup plus jeune que moi, nous avons fait nos premières campagnes ensemble, et cela ne s'oublie jamais ! Hélas ! je lui ai dû les seuls momens de calme que j'aurai peut-être

dans ma vie, peu longue désormais !... Et , si la haine est sortie de mon cœur, c'est encore à lui que je le dois ; il m'a appris à pardonner. »

Tarlo prit en silence la main d'Ordenga , et la serra avec une vive émotion : il pensait à son père.

« Un jour, continua le vieux guerrier en baisant la voix ; un jour, il y a à peu près six mois de cela , j'étais assis sous l'unique tilleul qui soit resté après l'incendie de ma pauvre habitation ; j'attendais notre ami , et j'avais déjà placé sur un banc une bouteille de vin , du pain et du fromage , quand mon chien aboya. Ce n'est sûrement pas le père Ambroise , pensai-je , car mon chien le connaît. Je sifflai mon chien , et je me tournai du côté de la porte de la palissade qui entoure à présent mon petit enclos ; j'aperçus alors un vieux serviteur de l'Église qui accourait vers la maison.

— Dépêchez-vous, me dit-il en poussant vivement la porte, dépêchez-vous d'arriver au couvent, car le père Ambroise vous demande ; il est très malade depuis trois jours , et il est probable qu'il ne passera pas la journée. »

« Je quittai tout ; et , laissant bien loin derrière moi le moine qui venait de m'apprendre cette triste nouvelle , j'arrivai bientôt au cloître des Carmes. Dieu ! quel spectacle m'attendait ! Lorsque j'entrai dans la cellule de mon malheureux ami , il avait déjà perdu l'usage de la parole , et quand il le recouvra , ce ne fut que pour un instant : il vous nomma alors plusieurs fois , ainsi que mademoiselle Hélène ; il parla du tombeau de votre famille ; on voyait qu'il n'avait plus sa tête à lui , que ses souvenirs lui arrivaient sans ordre et sans suite , et que les facultés physiques se détachaient des facultés morales.

« Il me reconnut cependant , et me tendit une main déjà froide ; ses lèvres , qui ne pouvaient plus articuler de sons , firent alors de vains efforts. Je lui donnai une plume et du papier ; il essaya d'écrire : sa main n'avait plus la force nécessaire ; on voyait seulement qu'il voulait tracer votre nom.... Enfin , il désigna du doigt la terre et l'église. Je ne sais ce que cela devait signifier , mais je compris mieux quand il leva son regard déjà éteint sur la muraille , à laquelle pendait son

sabre, et qu'il me le montra du doigt. Il rendit bientôt après le dernier soupir!...

« Je le vois encore, ajoute Ordenga en ralentissant le pas de son cheval; il tenait entre ses mains la croix sainte, et ce fut en y fixant son dernier regard qu'il expira. J'enlevai le sabre de la muraille, et le bruit de la lame me fit frissonner!... Le croirez-vous? moi, vieux soldat, je versai des larmes en voyant que celui qui avait jadis manié cette arme était mort avant moi, non sur le champ de bataille, comme il le méritait, mais dans les murs d'un cloître, oublié de la nation pour laquelle il avait versé son sang.

« Le troisième jour, la cloche funèbre appela les fidèles à ses funérailles; j'attachai à ma ceinture le sabre du père Ambroise, et je m'acheminai tristement vers la ville: mon chien me suivit. Arrivé au couvent, je demandai à voir encore une fois mon vieux camarade: on m'introduisit dans la cellule, où il reposait dans un cercueil entouré de cierges. Il tenait un crucifix entre ses mains roides et serrées l'une contre l'autre, sa figure était calme comme s'il eût été

endormi... elle pouvait l'être, car sa conscience était pure!...

« Je ne m'aperçus pas que mon chien s'était glissé derrière moi; il s'approcha du cercueil, et témoigna une grande joie de revoir celui qu'il aimait; mais il ne l'eut pas plus tôt examiné attentivement qu'il baissa la queue, et se mit à hurler d'une voix si pénétrante, que les moines le chassèrent de la cellule.... Pauvre animal! il l'a long-temps regretté, car je le voyais toujours triste et inquiet aux heures où j'avais coutume de l'emmener au cloître des Carmes.

« Lorsque les moines s'apprêtèrent à couvrir le cercueil du père Ambroise, je portai un dernier regard sur cette douce et noble figure... et, me rappelant tout à coup la manière dont il avait essayé de me désigner son sabre, je le détachai de ma ceinture, et je l'examinai en réfléchissant vaguement à ce que je devais faire.

« Non, m'écriai-je enfin, il ne sera pas dit que tu seras descendu au tombeau sans aucune marque qui témoigne que tu as servi sous Jean III; et puisque tu m'as montré ton sabre avant

de mourir, c'est que tu tenais à n'être pas séparé de lui!

« Me courbant alors sur le cercueil, j'y déposai le sabre auprès du crucifix de mon frère d'armes : « C'est, dis-je aux moines qui me regardaient « avec étonnement, afin que si jamais on vient « à l'exhumer, que l'on reconnaisse à ce sabre « et à cette croix, attachés ensemble, qu'il a « servi son Dieu et son pays. » Les moines m'approuvèrent, et le père Ambroise fut enterré au lieu qu'il avait désigné. J'ai pris soin de sa tombe, simple comme sa vie, et je vivais dans une retraite absolue, en attendant que mon tour vînt, ne déplorant qu'une chose, c'est que personne ne fût là pour mettre dans mon cercueil le seul ami qui me restât, mon vieux et bon sabre.

« Le manifeste du staroste fut publié. « Oh ! dis-je aussitôt, Ordenga ne mourra pas dans une chaumière ; il aura son sabre à son côté quand il périra sur le champ de bataille, et on l'inhumera avec son arme ! » Cette pensée donna des forces à mon vieux corps, et me voilà encore une fois au service du roi mon maître, et auprès de vous, mon jeune ami ! »

En achevant ces mots, Ordenga serra la main de Tarlo avec un attendrissement qu'il ne cherchait pas à combattre ; puis , pressant les flancs de son cheval , il s'enfonça dans un chemin qui menait à Cracovie : toute l'armée le suivit en accélérant sa marche , car la journée touchait à sa fin.

XXX

En France

X XI.

La Défaite.

L'ARMÉE de Grudczynski s'avancait à grands pas, afin d'entrer dans la vieille capitale avant la nuit, et Ordenga abrégait la route, en coupant souvent par des chemins de traverse. Les paysans, occupés encore aux travaux des champs, s'arrêtaient curieux et inquiets; mais l'armée poussait le cri de vive Stanislas! et les paysans y répondaient.

Grudczynski entra avec audace dans Cracovie, sans y avoir envoyé ni parlementaire ni députation ; l'armée traversa la ville comme si la ville était à elle. Sa noble énergie, la profonde conviction qu'elle avait de replacer Stanislas sur le trône, fit une vive impression sur la population de Cracovie, où déjà un grand nombre de partisans de Leszczynski s'étaient réunis. L'armée fit halte, et reçut des secours considérables en vivres et en argent. Le grand greffier de la couronne, Potocki, amena au staroste un nombreux détachement de volontaires, et lorsqu'il prit, le lendemain, la route de la Grande-Pologne, ce fut avec une armée considérablement grossie, et un surcroît de courage et d'espoir. Son but, en se dirigeant vers la Grande-Pologne, était de couper le chemin à la Saxe et à Auguste ; mais n'ayant rencontré aucun empêchement, quoique le grand généralissime Sieniawski le poursuivît, il repoussa un corps considérable qui avait été envoyé à sa rencontre près de Pyzdry, et entra en vainqueur à Kalisz. Là, il résolut de faire reposer son armée et de célébrer sa victoire.

Après un brillant *Te Deum*, auquel assistè-

rent toute l'armée, ses commandans, et les gentilshommes du voisinage, on se rassembla au banquet qui venait d'être organisé à la hâte.

Grudczynski a pris place, et, comme chef de cette expédition, il reçoit de toutes les personnes qui l'entourent, des hommages et des félicitations qui font naître une vive jalousie dans le cœur de Potocki. Les attentions du staroste, qui, honorant son nom et son rang, lui a donné la place principale à table, et lui cède toujours le pas, ne peuvent ni le calmer ni le satisfaire; et tandis que tous les convives se laissent aller à la joie, l'envie ternit le sourire qu'il s'efforce de garder sur ses lèvres.

Le banquet est fini, et l'armée, suivie du détachement que commande Potocki, s'est remise en marche; elle avance sans crainte, et même sans précaution, comme si elle ne devait jamais rencontrer d'ennemi. L'heureuse étoile de Grudczynski le conduit sans aucun obstacle jusqu'à Krotoszyn. Il est près d'y entrer, lorsqu'il apprend que l'armée ennemie occupe cette ville et les villages voisins, et qu'elle est dans l'intention de livrer bataille. Le staroste fait prendre

position à ses troupes, et envoie des patrouilles de tous côtés pour recueillir des renseignements.

On apprend que le nombre de l'armée ennemie est trois fois aussi considérable que celui de l'armée de Grudczynski. Mais cette nouvelle ne peut affaiblir ni le courage des chefs, ni la confiance des soldats. Cependant un conseil de guerre est assemblé, et l'on délibère s'il ne convient pas d'éviter le combat et de prendre des mesures qui puissent contrarier les plans de l'ennemi.

Les plus braves officiers sont de cet avis, et on va l'exécuter, malgré l'opposition des jeunes militaires, lorsqu'on entend quelques coups de feu tirés aux avant-postes ; ils annoncent les mouvemens de l'ennemi... On écoute, on balance encore, mais plusieurs cavaliers arrivent à bride abattue ; ils annoncent que l'ennemi s'avance. Aussitôt Grudczynski donne l'ordre de la retraite ; il va être obéi, lorsque Potocki, avide de se jeter à la traverse des projets du staroste, et d'obtenir, les armes à la main, cette gloire et ces honneurs dont il est si jaloux, s'éloigne, rejoint son détachement, et au cri : « En avant, soldats ! »

s'élance contre l'ennemi. Cette démarche audacieuse donne l'impulsion à toute l'armée ; il devient impossible de la retenir, et malgré le danger visible qui s'offre de tous côtés, on est forcé de commencer cette lutte inégale.

Déjà les avant-gardes combattent, et les armées s'approchent de plus en plus. Cependant l'ennemi semble attendre tranquillement l'attaque, et Grudczynski cherche à profiter de ce court moment de repos pour tirer le meilleur parti possible de sa dangereuse position, lorsque Potocki, ne voulant prendre conseil que de lui-même, fond sur l'ennemi. L'action s'engage avec fureur, et l'aile droite de l'armée saxonne commence à ployer, en se retirant en ordre de bataille. Grudczynski s'en aperçoit; il ordonne à Tarlo, qui commande les dragons, d'observer les mouvemens de l'aile gauche de l'ennemi, et vole au secours de Potocki, car il n'est pas dupe, comme lui, de l'adroite manœuvre des Saxons, et devine, dans cette retraite simulée, une embûche. Mais il n'a pas le temps d'arriver jusqu'à Potocki. La cavalerie ennemie, qui semblait couvrir la retraite de l'infanterie, fait face un mo-

ment, et se retirant avec précipitation vers l'aile gauche, elle découvre ses canons, qui reçoivent le détachement de Potocki par des volées meurtrières, contre lesquelles il n'a qu'une fuite difficile à opposer.

Grudczynski ne voit d'autre moyen de salut que la prise de l'artillerie ennemie, et, malgré les immenses sacrifices que cette démarche va coûter, il est au moment de l'exécuter, lorsqu'il s'aperçoit que Tarlo, déjà obligé de soutenir un combat sanglant contre l'aile gauche de l'ennemi, est presque cerné, et que la perte de l'armée devient inévitable. En vain il tente avec Tarlo de relever le courage de ses troupes; la terreur devient générale, lorsque les soldats entendent le feu de l'ennemi devant et derrière eux.

Le détachement de Potocki, repoussé sur un terrain marécageux, vient d'être entièrement séparé du corps d'armée, il est enveloppé de toutes parts. Tarlo seul fait encore face à l'ennemi; il couvre la retraite de Grudczynski, et le rejoint bientôt près d'un petit village. Une position favorable leur permet de rassembler encore

ce qui leur reste de troupes, et, sous la protection de quelques bâtimens, de les ranger en bon ordre. Mais l'armée victorieuse les a poursuivis, et les force bientôt à s'éloigner du village. Le corps de Grudczynski se disperse de tous côtés, il ne reste plus autour du général qu'un petit détachement. Ordenga et Tarlo marchent à ses côtés; une grande pâleur couvre leurs traits, mais leurs figures sont calmes : on voit qu'ils ont déjà fait le sacrifice d'une vie qu'ils ne peuvent plus consacrer au bonheur de la Pologne.

Un détachement de cavalerie ennemie est devant eux ; il leur barre le passage : en arrière, en avant, partout, la mort ou la captivité. Grudczynski, suivi de quelques soldats, s'élance en désespéré, il s'ouvre un chemin au travers des chevaux et des sabres ; Ordenga et Tarlo protègent sa fuite, et sont prêts à le rejoindre ; mais le corps de cavalerie qu'ils viennent de disperser se rallie et les poursuit. Ordenga et Tarlo se lancent dans une autre direction ; le staroste est hors de vue... La plaine marécageuse dans laquelle ils se trouvent est séparée d'une forêt par un fossé profond, que le cavalier ne peut franchir ; un

petit pont en bois conduit de la plaine à la forêt.
« Arrêtons - nous ici, s'écrie Ordenga, et
hâtons-nous de couper toute communication !
A l'ouvrage, camarades ! passons vite de l'autre
côté, et tâchons d'arracher les planches mal
jointes qui forment le pont. » Il s'élançe : Tarlo
et le petit nombre de soldats qui sont encore
autour de lui suivent son exemple, et tous
descendent de cheval, et se mettent en devoir
de détacher les planches que le temps a comme
scellées dans la terre glaise de ce terrain maréca-
geux. Elles s'ébranlent enfin sous les efforts pres-
que inouïs de ces hommes, qui n'ont plus d'autre
chance de salut...

Mais l'ennemi s'avance aussi vite que peut le
permettre la terre humide dans laquelle les che-
vaux piétinent, s'abattent et se relèvent. Chaque
minute précipite les angoisses d'Ordenga et de sa
petite troupe ! Pour Tarlo, il mesure d'un regard
fixe et tranquille l'espace qui les sépare encore de
la cavalerie, et le temps qu'il faut à ses compa-
gnons pour achever leur difficile entreprise.

La mort n'a rien qui l'effraie ; il vient d'arra-
cher l'avant-dernière planche, et il conjure Or-

denga de fuir avec sa troupe , afin d'éviter le feu de l'ennemi. « J'achèverai seul , dit-il en regardant le ciel ; n'ayez de moi nul souci ; la mort n'atteint jamais celui qui ne tient plus à la vie ! »

Mais Ordenga ne l'écoute pas , et ses vieux bras agitent avec force la dernière planche , qui semble offrir plus de résistance que les autres : les balles sifflent ; encore un instant , et le feu de l'ennemi va les atteindre. « Elle est à nous ! s'écrie Ordenga , qui sent enfin la planche céder sous leurs efforts réunis. Vivat ! nous sommes sauvés !... » Mais une balle a sifflé , elle rase le front de Tarlo , et vient frapper la poitrine d'Ordenga : il tombe. Tarlo se penche vers lui , le soulève , l'appelle !... Mais ses yeux sont fixes , ses lèvres immobiles et sans souffle ! Il a vécu !

Cependant l'ennemi s'approche , et le détachement de Tarlo presse son jeune chef de chercher avec lui un abri dans la forêt.

« O mon vieux frère d'armes ! » s'est écrié Tarlo en contemplant avec douleur Ordenga. Mais on l'arrache , on l'entraîne ; et lorsque la cavalerie arrive devant le fossé , elle perd tout espoir de poursuivre les soldats de Tarlo dans la forêt où ils

se sont dispersés. La nuit approche, et l'ennemi prend le parti de retourner sur ses pas.

Plongé dans une tristesse profonde, Tarlo suit lentement le premier sentier qui se présente ; il n'a plus la force de penser à ce qui lui reste à faire, et son cheval fatigué le porte à peine. La lune, en se glissant sous les branches des chênes et des platanes, éclaire son chemin, et fait briller les feuilles argentées du saule. Tout est calme autour du jeune fugitif ; l'air est pur, et les fleurs exhalent un doux parfum.

Ce passage subit du sanglant tourbillon d'un combat à cette fraîche et douce solitude produirait une vive impression sur Tarlo, si son cœur n'était pas atteint d'une douleur qui le rend insensible à tous les charmes de la nature. Une voix intérieure lui reproche, à chaque pas qu'il fait, d'avoir pu abandonner le corps d'Ordenga sans lui rendre le dernier et le plus saint des devoirs !

Il était seul ; ses soldats avaient pris d'autres routes, ou, couchés au pied des arbres, ils s'y étaient endormis, succombant à la fatigue qu'ils venaient d'éprouver !

Ne pouvant lutter plus long-temps contre les remords qu'il éprouvait, Tarlo s'arrêta, fit tourner son cheval, et revint sur ses pas.

Lorsqu'il sortit de la forêt, de sombres nuages couvraient la lune, et la plaine n'était éclairée que par la lueur rougeâtre que projetait l'incendie du village où, le matin de cette déplorable journée, Grudczynski et ses troupes avaient campé.

Tarlo descendit de cheval, l'attacha à un arbre, et, guidé par la lueur de l'incendie, se dirigea vers le fossé. Ordenga était étendu sur les planches du pont détruit; son bonnet s'était détaché de sa tête, et ses cheveux gris retombaient sur le gazon, laissant à découvert sa mâle figure, qui conservait encore l'empreinte du courage. Sa main droite, à laquelle pendait son sabre, était pressée sur sa poitrine, à l'endroit où la balle avait frappé; le sang venait, en se figeant, de coller cette main aux vêtemens du vieux guerrier; l'autre était étendue toute grande ouverte sur le gazon, comme pour invoquer le secours d'un ami.

Un frisson parcourut les veines de Tarlo lors-

qu'il s'approcha du mort. Une teinte rougeâtre, reflet de l'incendie, éclairait ce funeste spectacle. Tarlo, les bras croisés, regarda pendant longtemps, d'un œil fixe, son vieil ami, et des larmes tombèrent de ses yeux.

«Tuas péri en combattant, dit-il enfin : c'est ainsi que tu désirais mourir!... Me voici seul près de toi ! mais nous sommes en Pologne, et ton camarade, ton frère d'armes, va couvrir ton corps de la terre natale... Tu es plus heureux que lui, Ordenga ! qui sait en quels lieux il achèvera sa triste existence ! »

Se penchant alors vers le vieux guerrier, il essaie de le soulever, afin de l'emporter à l'entrée de la forêt, où il avait remarqué un petit fossé tapissé de gazon ; mais, au moment où ses bras enlacent le corps d'Ordenga, il entend derrière lui les pas de plusieurs chevaux et un cliquetis d'armes ! « Ah ! s'écrie-t-il en retirant son bras pour saisir son sabre, mon tour est venu aussi !... Je tomberai volontiers à tes côtés, brave Ordenga : qu'ils m'attaquent, ils me trouveront prêt au combat ! »

Mais les soldats, au lieu de s'avancer, venaient

de s'arrêter, et cherchaient à se diriger d'un autre côté, lorsque Tarlo reconnut qu'ils appartenaient au détachement qui avait fui avec Grudczynski quelques heures auparavant. Courant alors vers eux, il leur cria de s'arrêter, afin de lui aider à rendre les derniers devoirs à Ordenga.

Ils descendent de cheval, soulèvent le corps du vieux guerrier, le posent sur quatre lances, et suivent lentement Tarlo, qui se dirige vers la forêt. Il s'arrête sous un chêne qui dominait tous les autres arbres, et dont les branches s'étendaient comme un large pavillon. Il fait un signe du doigt qui indique où le corps doit être déposé.... La douleur l'empêche de proférer un seul mot : tristement appuyé contre le tronc du chêne, il regarde d'un oeil sec la terre qui s'ouvre et se creuse sous la lame des sabres; et lorsque la fosse est assez grande pour qu'on y dépose Ordenga, il fait un mouvement vers lui, saisit sa main, la presse fortement, et s'écrie d'une voix sourde et brisée : « Adieu ! mon vieil ami ! ou plutôt, au revoir ! »

Les soldats s'étaient dispersés dans la forêt

pour y chercher des branches d'arbustes odoriférans et des touffes de fleurs. La lune avait reparu de nouveau, comme pour guider leur pieuse recherche. Tarlo s'était agenouillé au bord du fossé; il avait posé le sabre d'Ordenga sur ce cœur qui ne battait plus! Et, tout entier à ses souvenirs, des larmes rares et brûlantes tombaient de ses yeux sur le visage pâle et froid de son ami.

« O mon Hélène ! murmurait-il ; que je te revoie encore, et que je meure, comme Ordenga, les armes à la main ! » Puis il se leva en entendant les soldats revenir, et les ayant aidés à recouvrir de mousse et de verdure le corps du noble vieillard, il effeuilla quelques fleurs des bois, et planta des touffes de marguerites et de primevères sur la tombe champêtre du guerrier.

« Je ne sais si l'on passera jamais sous ce chêne où tu reposes, dit-il en détachant la croix qui pendait à sa boutonnière ; mais je veux que quelque chose de moi marque ici ta place » ; et liant alors le ceinturon du sabre d'Ordenga autour du chêne, il y suspendit sa croix, ... fit une courte mais fervente prière, et, se jetant

sur son cheval, il s'éloigna le cœur plein d'une douleur moins amère que lorsqu'il s'était vu forcé d'abandonner le corps de son vieux compagnon d'armes !

XIX.

Warnica.

ENTRE deux bras du Dniester est une côte d'où la vue se porte sur les brèches et les tours de Bender. C'est là que depuis trois ans Charles XII habite une maison de bois qui domine tous les autres bâtimens occupés par ses employés et ses officiers, tandis que les chaumières environnantes sont remplies par les soldats. Cette colonie militaire provisoire est en-

tourée de tous côtés de fortifications ; du haut desquelles les cris suédois se font entendre avec une audace qui étonne chaque jour davantage les habitans des campagnes et des châteaux voisins.

En accordant à Charles XII de séjourner dans ses États, le Sultan ne s'était pas attendu à le voir s'y conduire en maître ; et, quoiqu'il désirât conserver la bonne intelligence qui régnait entre la Suède et la Porte, il venait de prendre le parti de faire évacuer Warniça à un allié aussi redoutable et aussi entreprenant que Charles XII.

Deux Polonais se promenaient autour des fortifications ; ils attendaient une audience qu'ils avaient demandée au roi, et l'un d'eux disait à l'autre :

« Cela finira mal, souvenez-vous de mes paroles ; nous aurons le même sort que l'expédition de Grudczynski. Là, nous avons agi avec trop d'audace : ici le temps s'écoule en de vaines réflexions, et les négociations avec le visir n'aboutissent à rien.

— Arrive que voudra, pourvu que cela finisse, répondait l'autre ; nous restons à Bender sans

savoir pourquoi. Szmigielski nous a conseillé, avec raison, de demander au roi une décision ultérieure sur ce que nous autres Polonais devons faire. Mais il paraît difficile de prendre conseil d'un homme qui semble ne savoir ce qu'il doit faire lui-même.... Eh! regarde là, de ce côté, à droite; vois cette masse d'hommes qui s'avancent, et dis-moi ce que ce peut être?

— Mais, vraiment, ce sont des Tartares; ils se dirigent sur les bords du Dniester, et semblent vouloir entourer le camp... certes, ce n'est pas sans dessein. Avez-vous entendu dire que le Sultan a envoyé un firman qui prescrit que, dans trois jours, Charles XII doit quitter Warniça.

— Je le sais; le séraskier de Bender n'en fait pas mystère; c'est sans doute par cette raison qu'il est si difficile aujourd'hui de parler au roi... Il est curieux de savoir quelle sera sa conduite? Va-t-il exécuter l'ordre, ou non?

— Et que pourrait-il faire avec cette poignée de Suédois contre ces masses de janissaires et de Tartares! Quelles défenses promettent ces fortifications? A la vérité cela a bien un air militaire; mais si le combat commençait dans une

heure, on ne trouverait plus demain la trace de Warniça.

— Mais vois donc quelle rumeur parmi les Tartares ! On poursuit quelqu'un qui accourt vers nos retranchemens... Regarde bien ; il me semble que c'est un Polonais. O ciel ! ils l'ont atteint ; il se défend.... Courons le secourir ! »

Ils s'élançèrent aussitôt avec quelques soldats suédois vers leur compatriote ; mais il était déjà désarmé, et venait d'être emmené prisonnier.

« Qu'est-ce donc ? » cria un des deux Polonais accourus à son secours ; « quel est le motif de cette violence ? et de quel droit venez-vous de faire un prisonnier, quand Charles XII a trois jours pour se retirer. Allons, qu'on le relâche ! je ne souffrirai pas que l'on maltraite ainsi un de mes compatriotes ! »

Le Turc qui commandait le détachement ne répondit à ces paroles, pleines d'une juste indignation, que par un rire moqueur, et montrant alors des papiers qu'il tenait à la main, il donna ordre de relâcher le prisonnier, et s'éloigna au grand galop de son cheval.

Mais le prisonnier, au lieu de remercier ses

libérateurs, s'écria avec désespoir : « Qu'importe que je sois libre, puisque je ne puis plus remplir ma mission, et qu'on vient de m'arracher les lettres du roi.

— Venez avec nous, dirent en l'entraînant les Polonais et les Suédois; car les Turcs s'avancent de nouveau, et nous serons plus en sûreté dans nos retranchemens.

— Et maintenant que nous y voici, reprirent-ils en se pressant avec un curieux intérêt autour de celui qu'ils venaient de délivrer, dites-nous votre nom et le but de votre mission?

— Je venais de Jassy, je m'appelle Tarlo.»

A ce nom, si connu dans l'armée polonaise et suédoise, tous ceux qui l'entouraient lui donnèrent les marques de la plus grande considération. Il poursuivit ainsi : « Le roi Stanislas m'avait chargé de remettre différens papiers au roi de Suède; ignorant ce qui se passait ici je n'ai pas fait mystère à Bender de ma mission; mais lorsqu'on m'ordonna de remettre mes lettres au séraskier, je n'en voulus rien faire, et des compatriotes facilitèrent ma fuite; j'étais déjà près d'atteindre mon but, quand des envoyés

de Bender m'ont poursuivi et saisi devant ces retranchemens.

— Mais d'où vient, s'écrièrent avec étonnement les Polonais, que le roi Stanislas se trouve à Jassy? et comment vous y trouviez-vous vous-même?

— Le roi y est arrivé il y a cinq jours, reprit Tarlo; il vient directement de la Poméranie; il est accompagné d'un seul Suédois, et voyage lui-même sous le nom d'un officier de cette nation. Quant à moi, me trouvant séparé, après la défaite de Krotoszyn, de mon détachement et de celui du staroste, qui se sauva avec quelques fuyards à Breslau, je me rendis à Bender, dans l'espérance que peut-être Charles XII nous appuierait dans l'avenir... Notre monarque, poursuivit Tarlo, est dans ce moment sous la protection de l'hospodar à Jassy. Ce digne vieillard avait connu autrefois le père de Stanislas, grand-chambellan de la couronne, lorsqu'il avait passé par Jassy, comme ambassadeur près de la Porte Ottomane. Il a reçu le roi dans sa maison, et m'a facilité les moyens de sortir de la ville avec les lettres qu'on vient de m'arracher sous vos

yeux : il y avait une de ces lettres pour le Sultan. Je crois de mon devoir d'instruire moi-même Charles XII de ce qui vient de m'arriver, et je vous prie de me faire introduire auprès de lui. »

Les deux Polonais, qui trouvaient que le roi tardait bien à leur accorder l'audience qu'ils lui avaient fait demander, saisirent avec empressement l'occasion de pénétrer jusqu'à lui en même temps qu'il recevrait Tarlo.

La maison que Charles XII habitait était située au milieu du camp, et quoiqu'elle fût plus élevée que tous les autres bâtimens, elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, et un balcon qui se trouvait sous le toit, et d'où on dominait toute la contrée : on montait à ce balcon par un petit escalier qui ressemblait assez à une échelle. Deux sentinelles se tenaient devant la porte, et plusieurs officiers supérieurs s'entretenaient à voix basse sous le péristyle. Leur discours était souvent interrompu par des appels du roi ; d'autres officiers sortaient de la maison pour exécuter des ordres qu'ils venaient de recevoir, et tous étaient si préoccupés, qu'aucun d'eux ne

remarqua l'arrivée des trois Polonais. Mais le roi les ayant aperçus par la fenêtre, envoya demander ce qu'ils voulaient, et ayant appris qu'un envoyé de Stanislas se trouvait parmi eux, il les fit introduire sans retard.

Au milieu de plusieurs officiers supérieurs et d'employés groupés dans les embrasures des fenêtres, dont les uns parlaient bas, tandis que les autres prêtaient une oreille attentive aux discours de leur maître, Charles se promenait à grands pas dans sa chambre, et avait l'air le moins sombre de tous. Son habit, court jusqu'aux genoux, et boutonné à un seul rang de boutons, et ses grandes bottes à éperons, le distinguaient, par une grande simplicité de costume, des autres personnes, qui étaient toutes revêtues de brillans uniformes. Il portait de temps en temps la main à son front, soulevait ses cheveux hérissés, et jetait des regards pénétrans, tantôt par la fenêtre, tantôt sur les personnes présentes, comme pour veiller à ce qui se passait en dehors, et deviner dans les yeux de ses subordonnés quel était l'état de leurs âmes.

Lorsque les trois Polonais entrèrent, il s'ar-

rêta au milieu de la chambre, et demanda vivement en langue latine :

« Qui des trois est l'envoyé du roi Stanislas ? »

Tarlo veut répondre ; mais l'aspect de Charles XII l'a comme pétrifié, et il n'a pas la force de proférer une seule parole...

« Pourquoi ce silence ? demande le roi ; pourquoi cet homme me regarde-t-il d'un oeil si étonné ? Que signifie cela ? qui êtes-vous ? »

— Sire, se hâte de répondre un des Polonais, l'envoyé du roi Stanislas se nomme Tarlo ; c'est un des plus vaillans capitaines de l'armée polonoise, et l'un des sujets les plus fidèles du roi Stanislas.

— Et votre maître, reprit Charles avec impatience, vous a-t-il envoyé pour garder le silence, et me faire perdre un temps si précieux ?

Tarlo, que cette vive apostrophe vient de rendre à lui-même, fixe sur le roi un regard pénétrant ; et dit en français : « C'est pour la première fois, sire, que j'ai l'honneur de voir Votre Majesté, et cependant vos traits sont si fortement gravés dans ma mémoire, que je n'ai pu m'empê-

cher de ressentir un vif étonnement lorsque je les ai considérés.

— Et où avez-vous donc vu quelqu'un qui me ressemble ? » demanda le roi avec un sourire.

« Lors de l'élection de Leszczyński, j'avais près de moi un inconnu qui ne me quittait pas ; il se faisait remarquer par l'intérêt particulier qu'il portait à Stanislas. Cet inconnu avait tous vos traits, et jusqu'à l'expression de votre physionomie ; il m'encourageait à parler à l'assemblée ; enfin, cédant à je ne sais quelle impulsion, il me fit, avec quelques personnes qui se trouvaient près de lui, un pavois de ses mains. Je haranguai le peuple, et lorsque Stanislas eut été proclamé roi, je voulus me jeter dans les bras de cet inconnu pour le remercier de l'action hardie qu'il venait de m'inspirer : mais il avait disparu.... et, depuis ce temps, je ne l'ai jamais revu...

— Je le crois bien ! » dit vivement le roi. Puis il se retourna, fit un tour dans la chambre, et revenant vers Tarlo, il lui demanda s'il avait une dépêche à lui remettre ! Et lorsque Tarlo lui eut raconté tout ce qui lui était arrivé,

Charles frappa fortement du pied en s'écriant : « Que l'on envoie tout de suite chez le sérasquier, pour qu'il se justifie de cette conduite, et me fasse rendre les papiers que l'on me retient. »

Se retirant alors à l'écart avec Tarlo, il le questionna, et ayant appris de lui que Stanislas n'était venu à Jassy que pour avoir son consentement à l'abdication de sa couronne, il fit un geste d'humeur, et s'écria : « Toujours le même!... toujours ce manque de fermeté et de persévérance!... Vous resterez ici jusqu'à demain, et lorsqu'on m'aura remis les lettres qu'on vous a prises, vous aurez ma réponse, que vous transmettez sans retard! Et vous, messieurs, dit-il aux deux autres Polonais : avez-vous quelque demande à me faire?

— Nous sommes envoyés par nos compatriotes de Bender, dit l'un d'eux : nous désirons savoir de vous, sire, ce qu'il nous reste à faire dans ce moment, où l'incertitude sur notre sort paraît augmenter de plus en plus.

— Que faire? s'écrie vivement Charles, retourner à Bender, et attendre. » Puis, leur fai-

sant signe de s'éloigner, il leur tourna le dos, et s'approcha d'une fenêtre.

Il y eut un grand mouvement le lendemain matin dans l'armée ottomane.

Charles parcourait son camp à cheval, et ordonnait tout pour la défense la plus acharnée, lorsqu'on lui annonça que plusieurs chefs de janissaires venaient des'arrêter sous les remparts, pour offrir de se joindre à l'armée suédoise avec leurs troupes. Les officiers suédois suppliaient le roi de ne pas rejeter leur secours. Mais Charles, qui ne se fait pas à ces propositions, leur imposa silence, et rejeta les offres des janissaires.

Rentré dans sa maison, le roi ordonne qu'on célèbre le service divin comme à l'ordinaire, et s'y rend avec toute sa cour; mais la cérémonie est bientôt interrompue par des clameurs qui vont toujours s'augmentant, et l'officier de service entre tout en désordre pour annoncer que les Tartares viennent de mettre le feu au magasin des vivres. Charles XII et ceux qui l'entourent s'élancent vers le lieu de l'incendie. Le roi attaque corps à corps les Tartares. Plusieurs d'entre eux sont saisis, et le reste s'enfuit: mais

le feu ne peut être éteint, et le magasin n'est bientôt qu'un monceau de cendres.

C'est le signal de l'attaque du camp suédois.

On voit de loin le séraskier s'avancer vers les retranchemens avec un corps d'armée considérable ; et tandis que Charles XII fixe toute son attention sur cette armée, et se prépare à la défense, un parti de janissaires se dirige vers le côté opposé à celui où se trouve le roi ; ils ont tiré en l'air en signe de paix, et demandent l'entrée du camp afin de se joindre à Charles XII, pour repousser les Tartares dans le danger pressant qui les menace. Les Suédois n'hésitent plus ; ils acceptent ce secours inattendu, et le camp s'ouvre devant le corps des janissaires. Mais à peine y sont-ils introduits qu'ils tombent sur les Suédois, peu nombreux de ce côté, les désarment, et prennent à dos le roi, qui observait les mouvemens du séraskier. Aussitôt les cris : Trahison ! trahison ! retentissent de groupe en groupe, et le trouble gagne tous les esprits : un grand nombre de Suédois a déjà jeté bas les armes, et Charles, à la tête d'une trentaine de ses officiers, parmi lesquels se trouve Tarlo,

parcourt les rangs dispersés. La même audace, le même courage, sont empreints sur son noble visage; il fait cesser, par une courte harangue et par son propre exemple, le découragement de ceux qui l'entourent; et se frayant un chemin au milieu du sang et des cadavres, il arrive jusqu'à sa maison, mais elle est remplie de Turcs! il faut livrer un combat dans chaque chambre, et le danger semble se multiplier de minute en minute. Charles vient de poser le pied sur le seuil de sa porte, lorsqu'un janissaire se jette au-devant de lui, le saisit, et cherche à l'entraîner... Le roi a fait un violent effort, il se dégage de ses bras; mais il perd l'équilibre et tombe! Le janissaire dirige froidement un pistolet sur sa poitrine, et lui crie : « Rends-toi. — Jamais », a répondu le roi... « A moi! » s'écrie le janissaire, qui a l'ordre de ne pas faire feu, « à moi! » mais il ne peut achever, il tombe baigné dans son sang; Tarlo vient de l'étendre à ses pieds : Charles est sauvé; il se relève, et s'élance plein de rage dans sa maison. Deux cents Turcs s'y livraient déjà au pillage : surpris de la hardiesse des assaillans, ils croient dans leur frayeur les

voir beaucoup plus nombreux qu'ils ne sont réellement.

Charles les poursuit de chambre en chambre : tout tombe sous ses coups ; le désordre est à son comble, et pour échapper à la mort, les Turcs sautent par les fenêtres, et le roi reste, en peu de minutes, maître du champ de bataille dans sa propre maison. Le succès presque incroyable qu'il vient d'obtenir le décide à se défendre contre une force plus que centuple de celle qu'il peut opposer. Il place cinq dragons à chaque fenêtre, et ordonne de laisser venir l'armée du séraskier assez près pour qu'aucun coup ne puisse manquer d'atteindre un ennemi.

Les Turcs demeurent stupéfaits en voyant cette audace et cette persévérance inconcevables. Le séraskier, qui a déjà occupé tout le camp, se retire lentement vers les brèches, afin de se concerter sur les moyens de prendre Charles XII vivant ; car ce qu'il redoute le plus, c'est qu'il ne périsse dans le combat...

Cet état de choses dura quelques heures, puis on entendit les cris perçans que poussait toute cette masse en s'avancant.

Des soldats portant des planches qu'ils avaient arrachées aux portes des maisons déjà prises, marchaient en avant, et faisaient de ces planches des boucliers à toute la masse.

« Tirez aux pieds ! » s'écrie Charles ; et dans un instant tout le premier rang portant les boucliers est à terre.

Les Turcs effrayés se sont retirés de nouveau ; ils tiennent un second conseil de guerre.... Charles les observe attentivement, et bientôt il voit les Tartares courir avec des bottes de paille du côté de la maison où il n'y a pas de fenêtres : « Ils vont mettre le feu, dit-il : nul moyen de défendre une maison que l'incendie va gagner !

— La chancellerie du roi est encore à nous, s'écrie Tarlo, frayons-nous un chemin jusque là avec nos sabres...

Charles lui a vivement serré la main, et dans ces mots, prononcés en français : « Tu es un brave et noble jeune homme ! » Tarlo a reconnu la même voix, le même accent, qui l'avaient tant frappé.

Nul doute : l'inconnu qui s'était attaché à lui le jour de l'élection, c'était Charles XII !

« A la chancellerie ! » Ce cri passe de bouche en bouche ; et le roi , suivi de Tarlo , qui semble s'oublier entièrement pour veiller sur le prince , vient de dépasser le seuil de sa maison .

« Nous le tenons ! » s'écrient au même instant trois janissaires cachés dans le but de faire le roi prisonnier ; ils se sont attachés à ses habits , et font d'incroyables efforts pour l'entraîner... Mais Tarlo vient d'en renverser deux , et Charles a fendu la tête au troisième , quoique blessé lui-même au bras gauche ! Il est prêt d'atteindre la chancellerie , lorsque son éperon s'accroche à l'habit d'un Turc étendu à terre. La secousse qu'il reçoit le fait trébucher ; il tombe ! et aussitôt toute la masse qui le poursuivait se jette sur lui , l'enlève , et le porte en triomphe prisonnier au camp du séraskier .

Ce fut ainsi qu'après une lutte de sept heures , ce chef des bandes turques parvint à faire son entrée triomphale à Bender , avec un héros qui , bien que captif , le faisait encore trembler .

Historique.

XXIII.

L'Entrée du Roi.

BENDER présentait l'aspect d'un camp : tout y était en mouvement. La maison dans laquelle on avait logé Charles XII était entourée de janissaires occupés sans cesse à chasser les curieux et les Suédois qui s'en approchaient, les larmes aux yeux, et demandaient à voir encore une fois leur monarque chéri.

Les Polonais s'étaient aussi rassemblés devant

cette maison, et attendaient le palatin de Kijow, qui était chez le roi, pour apprendre de lui quel serait leur sort.

Plusieurs voitures attelées se trouvaient devant la porte. Charles sortit bientôt : il avait le bras gauche en écharpe, mais sa figure n'était nullement changée, et l'on y remarquait toujours l'audace et la fermeté.

Il porta un regard sévère sur ceux qui l'entouraient, et voyant de loin le désespoir de ses soldats, il se tourna vers le dragoman, et s'écria d'une voix impérieuse : « Dis à ton séraskier que je le rends responsable de tout mauvais traitement qui serait fait à mes soldats ! qu'il m'en répondra sur sa tête, et que, partout où je serai, je saurai punir l'offense faite à moi et aux miens, contre la volonté du sultan ! »
Donnant alors quelques ordres secrets au colonel Koskul, qui restait à Bender, il monta précipitamment, avec son secrétaire Celsing, dans une voiture qui fut suivie de toutes les autres, dans lesquelles venaient de se placer les gens de sa cour.

On donna le signal du départ, et un fort dé-

tachement , entourant de tous les côtés les voitures , escorta ce héros , objet de tant de vœux.

Les Polonais virent d'un œil triste le départ de Charles XII ; il leur semblait que ce détachement de barbares emportait leur dernier espoir... Le palatin de Kijow les consola , en leur annonçant qu'ils n'étaient pas privés de la liberté. « Le roi vient de m'ordonner , leur dit-il , de me rallier avec vous autour de Stanislas , à qui il va faire dire de refuser tout arrangement avec Auguste , et de persister dans le dessein de reconquérir le trône. Charles XII , ajoute le palatin , a l'espoir d'entrer bientôt en Pologne ; rendons-nous donc tous à Jassy. »

Le changement de visir , et celui du système politique de la Porte , achevèrent d'appuyer cet espoir ; et l'on annonça , quinze jours après le départ de Charles XII , l'arrivée de Stanislas à Bender.

Le nouveau visir , voulant ménager Charles XII , s'empessa de rendre l'entrée de Stanislas à Bender aussi solennelle que si ce roi n'avait pas cessé d'occuper le trône de Pologne.

L'on vit alors les Turcs, qui peu de temps auparavant, s'étaient montrés si hostiles envers lui et ses partisans, faire, pour le recevoir, des préparatifs dont la pompe était digne d'un souverain.

Le palatin de Kijow se rendit, à la tête de tous les Polonais, au-devant de Stanislas. Le cortège s'arrêta à un mille de la ville, sur une plaine entourée de hauts rochers, en face d'un chemin qui passait sur une montagne, et par lequel devait venir le roi.

Toute la plaine était dans l'ombre; le soleil n'éclairait que les cimes des rochers et des monts lorsque les croissans parurent sur le sommet de la montagne. Un détachement de janissaires descendit dans la plaine; après lui venait l'émir richement costumé, et suivi d'un détachement qui précédait le carrosse du roi. L'émir fit ranger les troupes dans la plaine; et lorsque le carrosse s'y arrêta, le roi en descendit à la hâte pour saluer du geste et de la voix ses fidèles partisans.

« Vive le roi Stanislas! » Ce cri retentit dans la plaine avec un tel enthousiasme que les yeux

de Leszczyński se remplirent de larmes, et qu'il oublia un moment tout ce qu'il avait souffert depuis le jour où la couronne avait pesé sur son front.

La joie la plus vive se lisait sur tous les visages ; l'on se pressait autour du roi, on baisait ses mains et ses vêtements ; on se jetait dans les bras les uns des autres, on se promettait la paix et le bonheur ! enfin il semblait que la seule présence de Stanislas mettait un terme à toutes les souffrances.

Le son des trompettes et le bruit des tambours qui se font entendre interrompent cette scène de bonheur. Le séraskier s'avanceit lui-même à la tête d'un corps de janissaires à la rencontre de Stanislas. Au même instant on amène au roi un superbe cheval richement harnaché ; il s'élançe dessus et se met en marche, ayant autour de lui le séraskier, le pacha, le palatin Potocki, le colonel Koskul et Tarlo, qui ne semble plus tenir à la vie que par les liens qui l'attachent à son roi. Polonais et Suédois suivent en grand nombre ; et l'émir, à la tête de son détachement, que précède une musique guerrière, ferme la marche.

A l'approche de ce cortège , que le peuple grossit et annonce toujours plus bruyamment , le canon tire à Bender , et des milliers d'habitans accourent au-devant du roi , et le conduisent en triomphe jusqu'à la maison qui lui est destinée.

Il salue le peuple qui se presse sur son passage , et lorsqu'il a reçu les hommages de tous ceux qui viennent le féliciter , il témoigne le désir d'être seul , et ne garde près de lui que Tarlo , son fidèle et bien aimé serviteur.

Dépouillant alors la froide étiquette du trône , Stanislas se laisse aller au doux charme de l'intimité , et , le bras nonchalamment appuyé sur l'épaule de Tarlo , qu'il a fait asseoir près de lui , il lui parle de sa femme , de ses enfans.... de ses projets d'avenir. Une teinte de tristesse s'empreint dans toutes ses pensées. L'enivrement qu'il vient d'éprouver en se revoyant encore une fois l'idole d'une partie de son peuple , est dissipé ; et le roi est resté face à face avec l'homme ! Le bonheur domestique , ce trésor sans prix , qui fut si long-temps son partage , n'est plus qu'une chose secondaire dans sa vie ! Sans cesse troublé , sans

cesse effacé sous des pleurs, il ne le retrouve plus que dans le passé ; et il se demande si le trône pourra jamais lui tenir lieu de ce qu'il a perdu. Puis il s'effraie de la mobilité des événemens ; il rapproche le jour de son élection du jour de son couronnement : que d'inquiétudes et de malheurs ont comblé cet intervalle ! et depuis ce jour, qui semblait promettre un si long avenir de paix et de bonheur, qu'est-ce que la couronne lui a apporté ? Une vie pleine d'orages et de déception, que l'exil et les combats ont tour à tour remplie.

« Oh ! que de fois, dit-il à Tarlo, n'ai-je pas maudit cette couronne, qui semble toujours prête à tomber de mon front ! Que de fois n'ai-je pas voulu redevenir le simple palatin de Posen ! mais le ciel et Charles ne l'ont pas voulu, et me voici encore le jouet d'une tourmente politique dans laquelle j'ai laissé mon bonheur, en attendant que j'y laisse ma vie. Et vous, Tarlo, ajouta-t-il avec un regard plein de bonté : vous aussi, vous n'êtes pas heureux.

— Oh ! ne parlons pas de moi, sire, répond le noble jeune homme : ma vie et mon bon-

heur sont de si peu de poids dans la balance des intérêts politiques !

— Vous permettrez à un ami de ne pas penser à cet égard comme vous, dit le roi en tendant sa main à Tarlo, qui la pressa de ses lèvres en étouffant un profond soupir... Je sais tout ce que vous avez perdu pour l'amour de moi, et mon cœur seul peut acquitter la dette que j'ai contractée envers vous. Mais fasse le ciel que mon trône soit enfin assis sur un terrain plus stable, et je saurai vous rendre une partie des objets que vous pleurez : les vœux de votre Hélène peuvent être rompus.... Entre votre femme et votre père, dont je ne veux rien me rappeler, si ce n'est qu'il est votre père, la vie se passera douce et belle encore pour vous !

— Je ne l'espère pas ainsi, reprit Tarlo en secouant tristement la tête. Mon père, qui, lors de l'attaque d'Opatow, avait semblé s'abandonner à des sentimens plus tendres, est redevenu plus froid et plus sévère que jamais ; son séjour auprès d'Auguste a achevé de l'aveugler sur le véritable moyen d'assurer le bonheur à sa patrie ; et plu-

sieurs lettres que je lui ai écrites sont restées depuis deux ans sans réponse.

« Je sais que le pape peut délier Hélène des vœux imprudens qu'elle a formés ; mais le voudra-t-il ?... et elle-même y consentirait-elle ?

— Depuis combien de temps avez-vous vu Hélène ? demanda le roi avec bonté.

— Il y a deux ans, sire ; la guerre et l'exil ont été, depuis, notre partage à tous, et je n'ai pu retourner à Kaminiec... Mais je lui ai écrit, et quelquefois elle m'a répondu. Ses lettres sont empreintes d'une profonde résignation : on y voit que la religion a peu à peu séché ses larmes... Cependant j'ai cru retrouver dans la dernière quelques expressions plus tendres et une teinte de mélancolie qui semblerait prouver que ce cœur si dévoué autrefois, pourrait m'appartenir encore !

— Espérez tout du temps, reprit Stanislas en lui serrant la main ; la mort seule est sans remède comme sans espoir ! Qui sait si peut-être Hélène ne sera pas libre, même avant que je ne sois remonté sur le trône !

— Oh, sire ! ne me bercez pas de cet espoir ;

je compte plus sur la mort que sur la vie : car Dieu n'est pas comme les hommes ; il ne sépare pas deux âmes , lorsqu'il a dit à ces deux âmes : Aimez-vous... Mais j'ignore ce qu'il nous réserve encore , à l'un et à l'autre , de jours ici-bas ! et ce que je sais seulement , ce que je puis assurer à Votre Majesté , c'est que de ces jours , ceux qui me restent seront tous à son service.

— Fiez-vous à moi , mon cher Tarlo , pour votre avenir , reprit le roi en se levant : il sera , j'ose l'espérer pour vous , plus heureux que le mien ; mais en attendant que vous ayez retrouvé près de votre Hélène le bonheur que je vous ai fait perdre , et que je tiens tant à vous rendre , dites-vous bien que si vous avez perdu une famille , vous en avez retrouvé une dans la famille de votre roi ! »

Tarlo saisit la main de Stanislas pour la porter à ses lèvres ; mais le roi , l'attirant doucement à lui , le serra sur son cœur avec une vive expression d'attachement... Et le noble jeune homme le quitta , emportant avec lui un sentiment de bien-être qu'il n'avait pas éprouvé depuis qu'il avait vu Hélène pour la dernière fois !

XXIV.

L'Entreprise.

Charles séjourna d'abord à Démotique, puis à Timurtasz, près d'Andrinople ; et dans ses communications avec Bender, où Stanislas s'était fixé, il avait toujours soin de recommander à ce roi la persévérance, et le rejet de tout arrangement avec Auguste.

Quelques mois se passèrent en négociations de Charles et de Stanislas avec la Porte. Le nouveau

visir paraissait disposé à leur prêter son appui ; et le kan des Tartares, avec lequel Stanislas venait d'entrer en relations en lui envoyant Tarlo comme négociateur, lui promettait des secours considérables, aussitôt qu'il se déciderait à entrer en Pologne. Les nouvelles que l'on recevait de ce pays donnaient aussi les plus belles espérances ; le généralissime de la Lithuanie, Pociy, avait déclaré qu'il était prêt à appuyer de toutes ses forces la rentrée de Stanislas dans ses États : d'autres seigneurs faisaient des offres et des promesses pareilles, et l'avenir de Leszczyński se parait encore une fois de couleurs brillantes.

Mais l'avenir des rois est semblable à celui des amans : un rien lui donne de l'éclat, un rien le ternit. La politique est comme l'amour.... Anathème ! dira-t-on : l'une dessèche le cœur, l'autre élève l'âme et double toutes ses facultés : il n'en est pas moins vrai que l'une et l'autre reposent sur la même base ; sable mouvant qui les aveugle dans le malheur comme dans le bonheur, et qui finit souvent par les engloutir.

L'entrée en Pologne venait d'être fixée ; on était au mois de juillet, les troupes commen-

çaient à se rassembler sur les frontières de la Pologne, et les Turcs étaient déjà campés sur les bords du Dniester, des deux côtés de Choczim, dont la forteresse servait de demeure aux chefs musulmans.

Stanislas, plein d'un espoir qui donnait à son caractère plus de fermeté, et à son bras plus de courage, Stanislas se met à la tête de ses troupes, et partout il n'est plus question que de son entrée en Pologne.

Tous les ordres sont donnés : on s'apprête à traverser le Dniester, et l'étoile de Stanislas semble un moment briller de son premier éclat !

L'amour que Tarlo porte à son roi, sentiment sublime dont la pureté et le dévouement sont rarement compris parce qu'ils sont rarement connus ! Tarlo semble oublier ses propres douleurs, et ses yeux tristes et ternes s'animent encore en parlant de la Pologne, et du bonheur dont Stanislas va jouir !

Mais des bruits vagues circulent bientôt çà et là.... on parle d'émissaires envoyés par le roi Auguste à Andrinople, afin de conclure un traité de paix entre le czar de la Russie et la Porte

ottomane. Ces bruits grandissent , s'étendent ; et , repoussés d'abord , finissent par s'emparer de tous les esprits.... Le découragement se glisse dans l'armée polonaise , et l'espoir diminue de jour en jour. Stanislas vient de convoquer un conseil intime : il donne des ordres secrets qui doivent terminer la pénible incertitude où il est retombé relativement aux promesses du visir et du kan tartare ; et , seul avec Tarlo , il s'exprime ainsi :

« Puisqu'il est écrit dans le ciel que rien de ce que j'entreprendrai ne doit réussir , à quoi bon m'obstiner à garder une couronne qui n'a fait que meurtrir mon front !

« Que n'ai-je écouté Catherine lorsqu'elle me conjurait , au nom de nos enfans , d'abdiquer un pouvoir qu'il me faudrait payer de tant de douleurs ! et que ne suis-je encore au milieu de ma femme et de mes enfans ! Anna est grande , à présent ; elle et ma petite Marie feraient toute ma joie ! Vous voyez , Tarlo , si j'avais raison de me plaindre à vous , il y a peu de temps , de l'instabilité des événemens ! c'est un ballottage dont je me lasse enfin.

— Ah, sire ! reprit Tarlo, la tâche d'un roi est une chose tellement grave et pénible, que je ne puis que vous plaindre et vous admirer. Mais vous ne vous appartenez plus, sire ; vous êtes à la nation ; votre bonheur, votre famille, tout cela doit s'effacer derrière les intérêts du pays ! Ayez donc courage jusqu'au bout, et Dieu vous tiendra compte un jour de l'abnégation que vous aurez fait de vous-même.

— Qu'il en soit donc ainsi ! répondit Stanislas en pressant la main de Tarlo ; puis, levant les yeux au ciel, il ajouta : La couronne d'épines que notre Sauveur porta est bien l'emblème de la couronne des rois !

— Tout n'est pas encore désespéré, reprit Tarlo ; les partisans de Votre Majesté sont en grand nombre rassemblés dans différentes villes.

— Oui, je le sais, Tarlo, et j'ai même à vous confier un projet qui pourra, sinon nous sauver, du moins nous empêcher d'avoir à nous reprocher de nous être endormis sur les moyens propres à nous ouvrir une porte de salut.

— Il s'agit de faire traverser, à une partie de mes troupes, le fleuve qui sépare Bender de notre

patrie, et cela sans être aperçu des patrouilles qui circulent sur les bords du Dniester. Quels que soient les dangers de cette entreprise, j'en sens trop la nécessité pour ne pas l'entreprendre : il faut pouvoir nous assurer de Kaminiec; j'ai là mes plus fidèles sujets, et il est urgent que je puisse me concerter avec eux.

« J'ai pensé à Szmigielski et à son détachement pour cette expédition. Depuis qu'avec sa troupe il a abandonné Auguste pour se rallier à moi, je n'ai qu'à me louer du zèle et de l'audace de ce chef; il a eu à se plaindre d'Auguste, et son intérêt personnel me répond de sa fidélité.

— Permettez, sire, s'écria Tarlo, que ce soit moi qui me charge de cette expédition; elle est trop hasardeuse pour que j'en veuille laisser l'honneur à un autre.

— C'est par cela même qu'elle est hasardeuse, reprit le roi, que je désire ne pas vous la confier : j'ai peu d'amis autour de moi, et je recule à l'idée de me séparer de vous dans une circonstance où il y va peut-être de la vie.

— Ah! sire, ne craignez rien! la vie et moi avons fait un long pacte ensemble! et si quel-

qu'un doit jouer la sienne dans cette entreprise, c'est moi ! Je passerai le Dniester, j'arriverai à Kaminiéc, je me concerterai avec vos partisans, et je réussirai, avec leur aide et celle de Dieu, à faciliter les opérations militaires qui, dans la position actuelle, peuvent seules faire pencher la balance en votre faveur !

— Puissiez-vous réussir, reprit le roi en se levant ; je ne m'oppose plus à ce que vous me quittiez ; j'ai en vous une telle confiance que je suis toujours tenté de croire que ce que vous entreprenez doit réussir ! mais j'ai besoin de vous adjoindre Szmigielski, d'abord parce que je lui avais déjà confié le soin de cette entreprise, ensuite parce que je désire que vous mettiez de côté l'un et l'autre vos anciens griefs pour vous entendre ensemble sur les meilleures mesures à prendre. Puis-je compter que vous ferez cela pour l'amour de moi ? ajouta le roi tendant sa main à Tarlo.

— Oui, sire, je le ferai ; car j'ai cessé de voir un ennemi dans Szmigielski, dès que j'ai su qu'il avait quitté l'étendard d'Auguste pour se rallier au vôtre. Il y a dans ces bandes qui se vendent

plus de probité qu'on ne pense ; et l'on peut compter sur leur fidélité tant qu'elles sont liées à un parti par leurs sermens et le salaire qu'elles en retirent. Je partirai avec cet homme, sire, et j'emmènerai Paul, le chasseur ; il connaît parfaitement les chemins, il nous servira de guide, et je puis répondre de son dévouement à Votre Majesté ; s'il plaît à Dieu, nous entrerons à Kaminiéc sous peu de jours.

— Je vais écrire quelques notes, reprit le roi : je vous ferai appeler. »

Tarlo s'éloigna, et lorsqu'il fut seul dans sa chambre, il se mit à réfléchir profondément à la hardiesse de l'entreprise qu'il allait exécuter. La crainte du danger auquel il s'exposait n'entra pas un seul moment dans son âme ; mais il s'effrayait des difficultés, et cherchait d'avance les moyens de les aplanir, ou tout au moins de les diminuer ; car il alliait à une grande bravoure une extrême prudence. Cependant l'heure s'avavançait, et Tarlo, tout entier aux intérêts de son roi et de sa patrie, s'oubliait lui-même, lorsque le souvenir d'Hélène vint mouiller ses yeux de quelques larmes.... Il allait se retrouver dans la

même ville qu'elle ! Cette pensée, douce et déchirante tout à la fois, remplissait son cœur d'une joie pleine d'amertume ; et se reportant tout à coup aux bords du Swider, et au bonheur dont Vladislas et Marie jouissaient dans cette belle solitude, il fit un douloureux retour sur lui-même ! « Oh ! que n'ai-je fait comme Vladislas, se disait-il en se reprochant, pour la première fois peut-être, son dévouement à sa patrie ! Que n'ai-je, oubliant tout pour ne vivre que pour Hélène, caché dans l'obscurité notre amour et notre bonheur ! » Une profonde tristesse s'empara de lui : il rêva long-temps ! De vagues et mobiles pensées se croisaient dans sa tête, nonchalamment penchée sur sa main gauche, tandis que de sa droite il tenait une plume, et semblait prêt à écrire des mots que sa main oubliait de tracer.

Hélène, le couvent, la vallée de Swider, les Turcs, la guerre, la Pologne, Stanislas, Auguste, Zakliczyn, sa mère, son père, tout ce qui avait rempli sa vie de joie ou de deuil passait devant lui comme une muette fantasmagorie.

« Il faut que j'écrive, dit-il enfin en secouant avec effort sa tête pour se débarrasser de l'es-pèce de vertige moral auquel il était en proie; il faut que j'écrive; car qui peut dire si j'arriverai jusqu'à Kaminiec! »

Il se leva, fit quelques tours dans sa chambre, coupa deux boucles de ses longs cheveux noirs, puis vint s'asseoir pour écrire à son père et à Hélène! Une larme, qui tomba sur cette dernière lettre, fut la seule marque de douleur dont elle gardât l'empreinte, car la calme exaltation de son âme tenait peut-être alors plus du ciel que de la terre. Il achevait de cacheter ses lettres lorsque le roi le fit appeler.

« Szmigielski vous attend, dit Stanislas en faisant quelques pas au-devant de lui... Puisse le ciel, qui voit votre dévouement et la pureté de mes intentions, bénir une entreprise dont le succès est décisif pour moi. Voici les notes que je désire que vous remettiez à mes plus fidèles partisans... Je laisse à votre prudence et à votre zèle le soin d'entamer toutes les négociations que vous jugerez convenables.

— Je justifierai la confiance de Votre Majesté,

reprit Tarlo en s'inclinant ; mais puis-je espérer qu'elle daignera se charger de ces deux lettres, et qu'elle voudra bien les faire parvenir fidèlement à leurs adresses, si, ce qu'à Dieu ne plaise, je ne réussissais pas dans l'entreprise qu'elle a daigné me confier.

— Je vous comprends, Tarlo, répondit le roi en lui serrant fortement la main ; donnez... et puisse le ciel ne pas me réserver à cette dernière épreuve !... Mais, ajouta-t-il en prenant une lettre sur sa table, tandis qu'un demi-sourire passait sur ses lèvres à mesure qu'il déployait un large papier... Ce n'est plus seulement votre dévouement à moi et à la patrie qui va vous guider vers Kaminiec ; grâce au ciel, je puis, avant de vous quitter, jouir du bonheur de vous rendre service pour service. Il y a six mois que j'écrivis à Rome... Voici un bref qu'un courrier du Saint Père m'apporte à l'instant... Prenez, et lisez... Vous le remettrez à votre fiancée...

— Hélène ! Hélène ! » s'est écrié Tarlo en saisissant l'écrit que le roi lui présente tout ouvert. « Hélène, ô mon Dieu ! la révocation de ses vœux ! Hélène libre !... Ah ! c'est à présent

que je suis invincible... Je vais la revoir!... Un seul mot, et les grilles s'ouvriront devant moi! Et je lui dirai : Tu es libre ; viens, viens à moi... O mon Dieu! cela se peut-il!... Hélène! Hélène libre! car je ne crains plus rien, sire! quel danger pourrait m'atteindre à présent! Le salut de mon roi! la liberté d'Hélène! Ah! je réussirai!... Dieu ne m'aura pas envoyé un tel bienfait pour me le retirer. Cette bulle... je vais la renfermer sous le portrait d'Hélène, et tant que je la sentirai sur mon cœur, mon cœur ne pourra pas cesser de battre.

— Adieu donc, mon jeune ami, reprit Stanislas en le pressant dans ses bras! adieu, ou plutôt : au revoir!... car le ciel et ton Hélène veilleront sur toi. »

XXV ET DERNIER.

Le Dniester.

UNE nuit sombre a succédé à un jour nébuleux ; des nuages noirs et lourds glissent sur un ciel sans étoiles. Mais sur les tours de la ville de Bender , et dans quelques uns des faubourgs , brillent encore çà et là de faibles lumières ; et bientôt les feux des bivouacs établis au bord du Dniester éclairent ses rives de leur lueur rougeâtre ; le silence du soir n'est troublé que

par la voix des sentinelles postées sur les retranchemens de la forteresse, et par le bruit plus sourd et plus monotone que le vent apporte des bivouacs, où les soldats sont groupés autour des feux nocturnes.

A droite de la forteresse se trouve le petit camp des Polonais : tout y est silencieux. Stanislas a donné l'ordre d'éteindre les feux, de doubler les gardes, et de se tenir prêt à marcher.

Pendant trois hommes cheminent en silence et dans les ténèbres, le long du Dniester ; l'un d'eux s'arrête, et se courbe souvent vers la terre : on dirait qu'il cherche un chemin ou quelque objet qui lui est connu.

« Il m'est difficile de la trouver, dit-il, enfin.... je sais néanmoins que nous ne devons pas en être éloignés.

— Peut-être l'avons-nous déjà passée, reprend celui qui marchait près de lui.

— Non, non ; voilà l'arbre dont je me souviens ; il doit y avoir là une grande pierre : c'est dans cette direction que l'on peut traverser le fleuve, à cheval, sans nager.... Ah ! la voilà !

— Szmigielski, s'écrie à demi-voix celui qui sui-

vait le conducteur ; venez , nous sommes au but.
— C'est bien , répond-il en arrivant : mais êtes-vous sûr que cela soit le même endroit ? vous pourriez nous perdre ! » et , se tournant vers son compagnon , il ajoute à voix basse : « Vous connaissez cet homme mieux que moi ; dois-je me fier à lui ?

— On peut se fier à son dévouement , répond Tarlo ; mais il peut se tromper lui-même. Paul , comment nous convaincrez-vous qu'il n'y a ici aucun danger ?

— Comment ? le voilà. Aussitôt Paul ôte son bonnet , et se dispose à entrer dans le fleuve. »

Mais il est à peine à trente pas , qu'on entend le trot des chevaux.

« C'est une patrouille turque , s'écrie Tarlo ; elle longe le fleuve : cachons-nous. »

Szmigielski et lui se glissent derrière un buisson , et l'obscurité de la nuit ne leur permet pas de reconnaître si Paul a pu se cacher ou continuer sa route : ils ont seulement entendu l'appel de la patrouille , puis tout est redevenu tranquille.

« Il est malheureux que les Musulmans nous

aient espionnés ici, dit Szmigielski en se rapprochant avec Tarlo des bords du fleuve : ils peuvent détruire nos projets, surtout s'ils se sont emparés de notre guide, comme je commence à le craindre, puisqu'il ne revient pas.

— Il n'y a plus à hésiter, reprend Tarlo ; peut-être est-il retourné nous attendre au camp ; mais, fussions-nous obligés de nous frayer un chemin les armes à la main, il faut que nous exécutions cette nuit l'entreprise dont le roi nous a chargés : je saurai bien reconnaître l'arbre que Paul vient de nous montrer.

— Soit ; je ne suis pas plus homme à reculer que vous. Mais, à vous dire vrai, je ne vois pas cette expédition sans danger pour votre roi ; car si nous parvenons à passer le Dniester, et si le sort nous sourit de l'autre côté du fleuve, Stanislas n'en restera pas moins entre les mains des Turcs.

— Si la chose va bien, les Turcs prendront parti pour lui ; et s'il en est autrement, eh bien ! Stanislas pourra nier que nous fussions envoyés à Kaminiéc par lui. »

Ce fut en s'entretenant ainsi qu'ils reprirent le

chemin du camp, où ils devaient attendre l'heure fixée.... Paul n'y était pas!

Tous les feux des bivouacs s'éteignent peu à peu; aucune lumière ne brille dans la ville, et un profond silence règne dans toute la contrée: on vient de donner au camp polonais le signal de monter à cheval; tout est prêt, les commandans ordonnent de se mettre en marche, sans faire le moindre bruit. Tarlo et Szmigielski s'avancent à la tête de la troupe qui prend directement le chemin qui conduit au Dniester; pas un mot ne s'échange entre eux: colonne muette et serrée, tous ces guerriers semblent une masse noire glissant rapidement sur la terre. Enfin ils sont au bord du fleuve, ils le côtoient lentement: Tarlo s'arrête; il a reconnu l'arbre près duquel Paul a désigné la pierre qui indique la place où l'on peut traverser le fleuve: la plus grande solitude règne autour d'eux.

« Mes amis, s'écrie Tarlo, de l'autre côté est notre patrie! Que ceux qui sont Polonais me suivent; l'aurore va nous saluer sur le sol paternel! Vive le roi Stanislas! »

Il dit, et s'élançe dans le fleuve avec Szmig-

gielski; toute la troupe a répété : Vive Stanislas ! Les premiers rangs s'élancent après lui.... Mais tout à coup d'effroyables cris retentissent sur le bord d'où ils s'éloignent; ceux qui étaient restés en arrière viennent d'être entourés par une embuscade de Turcs et de Tartares; ils cherchent à se défendre, et la lueur des coups de feu montre à Szmigieslki et à Tarlo cent fusils de janissaires dirigés contre eux.

— C'en est fait de notre projet, murmure Szmigieslki, et nous sommes tous menacés d'une destruction complète.

— Rendez-vous ! a déjà crié par deux fois le dragoman; rendez-vous ! sinon l'ordre est de faire tirer sur quiconque osera passer sur l'autre bord du Dniester.

— Tirez, s'écrie Tarlo, et retourne qui voudra ! j'ai une mission de mon roi à remplir; et, dussé-je risquer cent fois ma vie, je ne reculerai pas devant le danger....

« Adieu donc ! » et, pressant les flancs de son cheval, il s'éloigne de Szmigieslki et de sa troupe, qui vient de tourner bride pour revenir sur le bord, où les Turcs les attendent.

A mesure que Tarlo s'avance dans le fleuve, le fleuve grossit et s'élève; son cheval s'effraie et se cabre au sifflement des balles.

Mais l'amant d'Hélène se roidit contre le danger! « Elle est à moi, répète-t-il avec l'énergie du désespoir! je lui porte l'annulation de ses vœux; tirez!... tirez! aucune balle ne m'atteindra! le ciel me sauvera! Tout pour elle et pour mon roi!... »

Cependant un nuage de fumée s'étend sur le Dniester; le bruit des armes à feu couvre la voix de Tarlo, et le fleuve, qui devient de plus en plus profond, roule et déroule ses vagues autour de lui.... Son cheval, qui a perdu pied, nage de moment en moment avec plus de peine.

Tarlo ne sait plus s'il avance ou s'il recule; les balles se croisent sur sa tête, et le vent qui s'élève lui apporte sans cesse des cris de rage et de mort....

Il porte sa main à sa poitrine, et pressé sous ses vêtemens le portrait d'Hélène et la bulle du pape.... Sa force et son courage renaissent avec la pensée de son amour! Le bonheur qui l'attend s'offre à lui, plus grand, plus délirant que jamais!

Encore quelques pas.... et peut - être est - il sauvé!... Vivre.... ô vivre!... voilà ce qu'il veut, voilà ce qu'il demande.... et, dans cet instant de suprême anxiété, il lui semble que Dieu va faire, pour le réunir à son Hélène, un de ces miracles auxquels les amans et les mères ont seuls encore foi.

.....

.....

.....

Lorsque le jour parut, le Dniester roulait ses eaux calmes et limpides ; nulle voix ne se faisait entendre sur l'une et l'autre rive ! toutes deux, également désertes, n'avaient gardé aucune trace des événemens de la nuit.

Le soleil se levait radieux ; les fleurs embau- maient l'air de leurs parfums, et le vent frais du matin n'apportait plus que le bruit des mobiles roseaux, se courbant et se relevant aux bords du Dniester.

FIN.



N. 440/56

Enfin, quelques jours et peut-être plus, il
 aura les Vénus, à dire, voilà ce qu'il veut,
 voilà ce qu'il demande, et dans cet instant
 de suprême anxiété, il lui semble que Dieu va
 faire, pour le réparer à son Hélios, un de ces
 miracles auxquels les ans et les siècles ont seuls
 encore foi. Et en effet, voilà ce qui se passe
 dans son cœur, et ce qu'il éprouve, au jour
 de son départ.

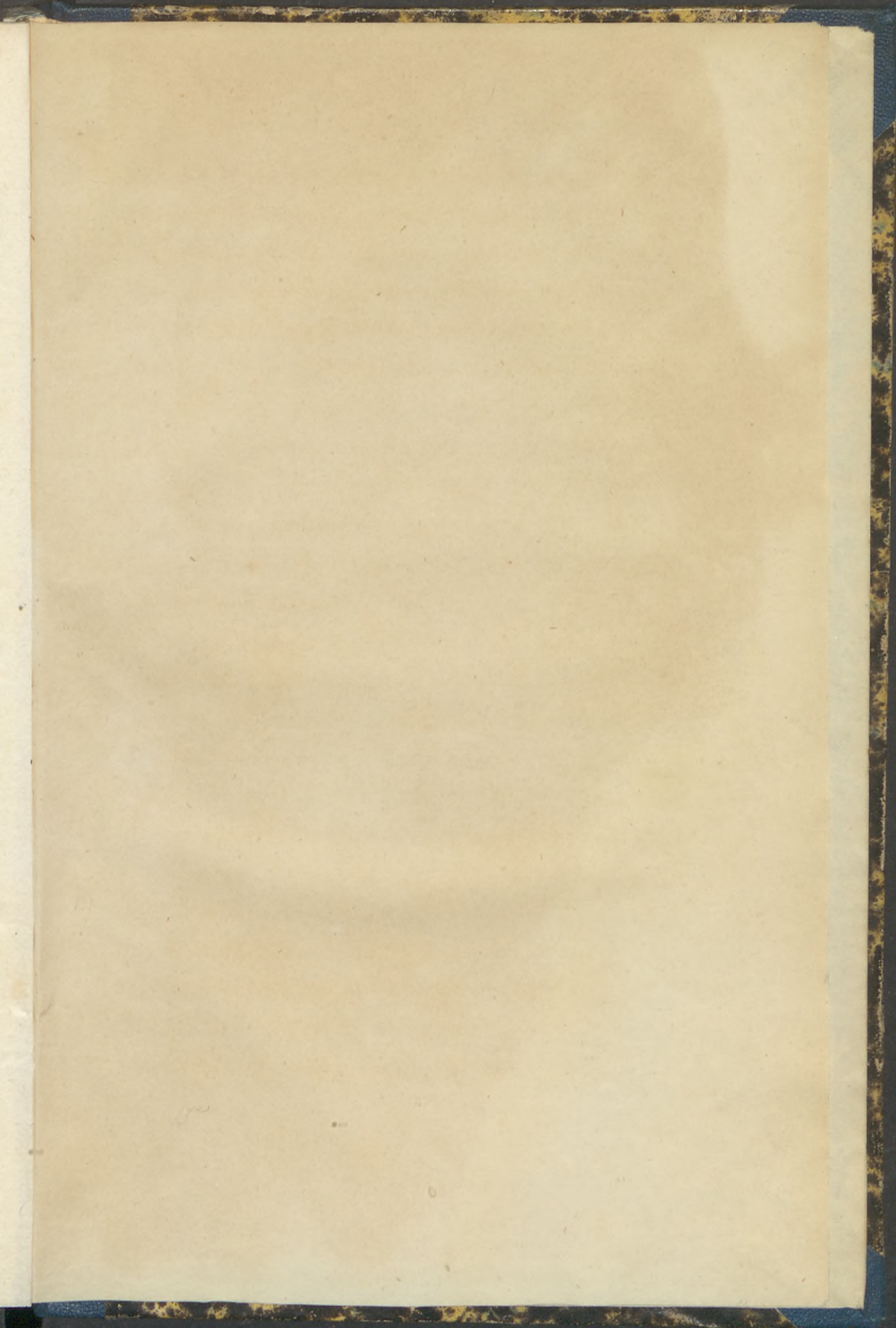
Il se lève, et se rend au jardin, et se
 promène, et se livre à ses réflexions, et se
 livre à ses regrets, et se livre à ses vœux.
 Lorsque le jour parait, le Destinier, tout ses
 yeux calmes et limpides, nulle voix ne se fait
 entendre sur l'eau et l'autre rive; toutes deux,
 également désertes, n'avaient gardé aucune trace
 des événements de la nuit.

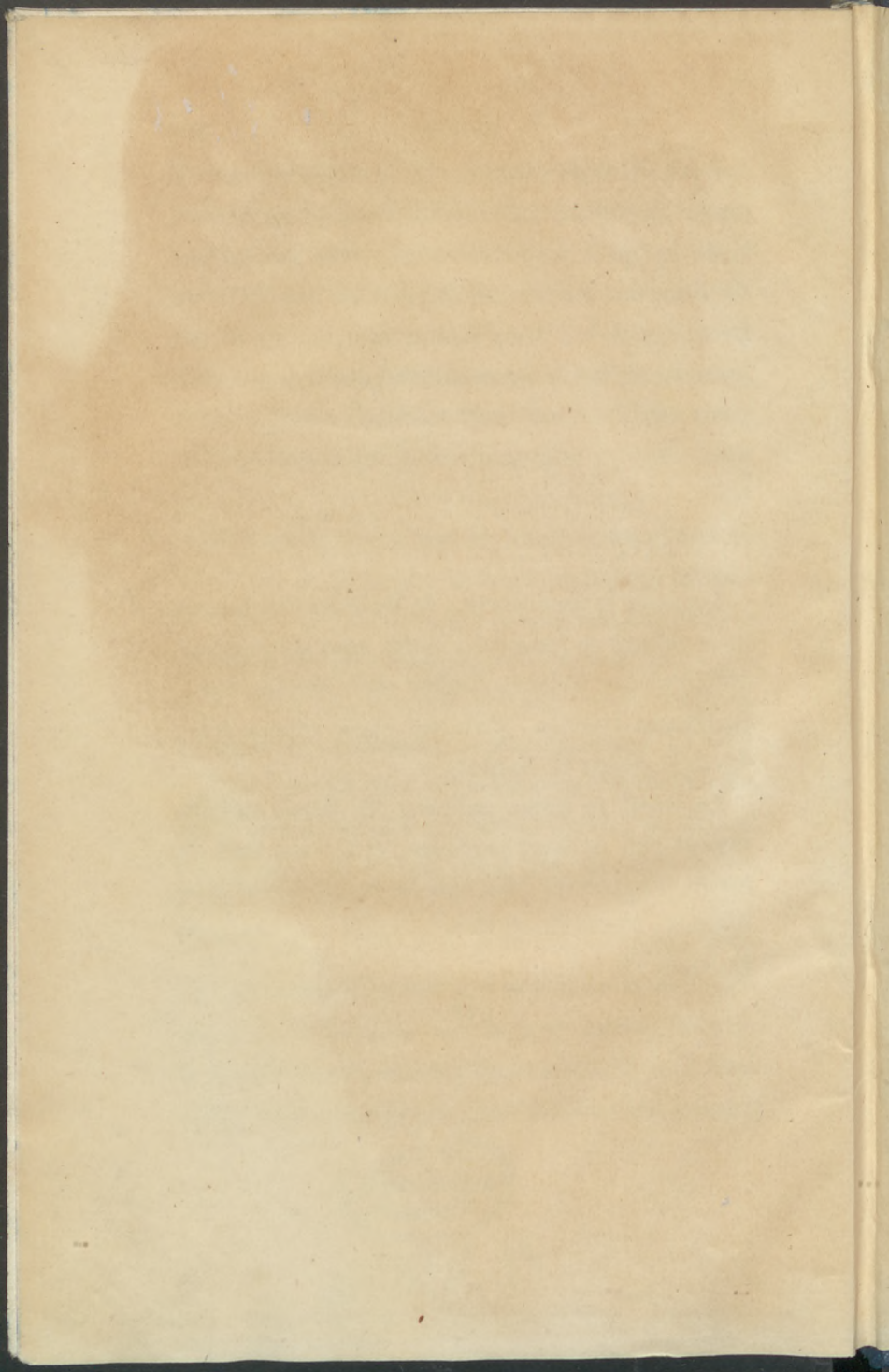
Le soleil se levant radieux; les fleurs exhalant
 leur parfum, et le vent frais de
 matin apportant plus que le bruit des moules
 leurs, se couchant et se relevant aux bords du
 Destinier.

FIN



VR 411/2





De 8/55

25

W.L.
S.M.S.